CABRERA.

De tous les hommes que la guerre civile espagnole a mis en lumière, il n'en est pas qui ait donné lieu à des jugemens plus contradictoires que Cabrera. Pour les uns, c'est un héros; pour les autres, ce n'est qu'un misérable malfaiteur. Des deux côtés, il y a eu exagération et esprit de parti : Cabrera n'est réellement ni un Napoléon ni un Mandrin. Il a commencé, il est vrai, comme un voleur de grand chemin; mais il aurait fini comme un grand homme, si la cause de don Carlos avait triomphé. Son nom a eu beaucoup d'éclat, mais sa véritable histoire est peu connue; les détails positifs ont toujours manqué sur celle de ses actions qui ont fait le plus de bruit. On sait que les évènemens se présentent souvent en Espagne, faute d'informations précises, sous une forme confuse, mystérieuse, et comme des énigmes dont le temps peut donner le mot. Le caractère de Cabrera est encore un de ces mystères; ce qui passe le plus pour certain sur ce sujet est faux ou du moins fort exagéré. Maintenant que sa carrière politique est finie et que le jour de la vérité est venu pour lui, nous avons cru qu'il ne serait pas sans intérêt de tracer, sur des renseignemens authentiques et inédits, une esquisse fidèle de sa vie.

Don Ramon Cabrera est né à Tortose, en 1809; il a maintenant trente-un ans. Ses parens étaient de pauvres marins. Son éducation fut d'abord celle de tous les enfans de sa classe en Espagne. Il passa ses premières années à jouer au bord de l'Èbre et dans les rues de Tortose, avec la liberté illimitée d'un jeune sauvage. Quand il fut un

peu plus grand, on le destina à l'état ecclésiastique, et on le plaça comme clerc ou *famulo* chez un chanoine de la cathédrale, nommé don Vicente Presivia. Il n'y a point d'université à Tortose; ceux qui veulent étudier pour entrer dans les ordres se placent ainsi chez des prêtres, qu'ils servent à peu près en domestiques, et qui leur enseignent en revanche le latin, la théologie et la philosophie d'Aristote.

Le caractère indépendant et dissipé du jeune Cabrera ne s'accommodait pas de cette vie studieuse et docile. Le bon chanoine épuisa en vain tous ses sermons pour le décider à garder quelque retenue; de tous les écoliers de Tortose, c'était bien le plus licencieux comme le plus déguenillé. Son goût passionné pour les femmes le jetait à tout moment dans toute sorte de mauvaises aventures; parlait-on de quelque maison escaladée, de quelque alguasil battu, c'était sur lui que retombait toujours la responsabilité du méfait. Il était paresseux, débauché, querelleur, effronté, enfin un franc *tronero* (vaurien), si bien que, quand vint pour lui le moment de solliciter le sous-diaconat, l'évêque don Victor Saez le lui refusa.

Le voilà donc sur le pavé à vingt-quatre ans, sans état, sans argent, avec une réputation détestable, ne sachant que devenir. Alors arriva à Tortose la nouvelle de la mort de Ferdinand VII. C'était un grand bonheur pour l'écolier désappointé, qui s'empressa de profiter de l'occasion. Sept à huit jours après, vers la mi-octobre 1833, une conspiration fut découverte contre l'autorité de la reine Isabelle II; Cabrera en était. Le général Berton, gouverneur de la ville, ordonna des poursuites; le vicaire-général don Matéo Sanpons informa contre lui. Il parvint à s'évader et se sauva dans les montagnes, refuge habituel de tous ceux qui ont affaire à la justice dans les villes. Là il apprit que la forteresse de Morella était tombée au pouvoir d'une insurrection carliste, et il s'y rendit aussitôt pour s'enrôler.

Cette ville de Morella joue un grand rôle dans la vie de Cabrera; elle a été successivement le berceau, le siége et le tombeau de sa fortune. C'est la capitale d'un petit pays nommé le Maestrazgo, parce que son territoire était autrefois une grande maîtrise d'un ordre de chevalerie. Le Maestrazgo est admirablement fortifié par la nature, et tout semble le désigner pour l'établissement d'une seigneurie féodale ou d'une république indépendante. Il fait partie de la haute sierra qui sépare les royaumes d'Aragon et de Valence; des montagnes escarpées et presque toujours couvertes de neige y enferment de longs défilés et des vallées étroites. C'est dans une de ces vallées qu'est bâti Morella, sur un rocher qui se détache de la chaîne; le

château occupe la pointe de ce rocher, qui s'élève de plus de trois cents pieds au-dessus du sol. Deux percées donnent entrée dans la vallée, l'une par Monroyo, vers l'Aragon, l'autre par Villabona, vers le royaume de Valence. Cinq provinces confinent au Maestrazgo, comme des rayons autour d'un centre, l'Aragon, la Catalogne, le royaume de Valence, la Castille nouvelle et la Manche.

L'importance de ce point est très connue dans le pays; c'est sur lui que durent naturellement se porter les premiers efforts de la révolte. Le baron de Herbès, ancien corrégidor de Valence, et l'alcade de Villaréal, don Joaquin Llorens, n'eurent pas plus tôt appris la mort de Ferdinand VII, que, se plaçant à la tête de quelques bataillons de volontaires royalistes, ils arborèrent l'étendard de Charles V, et se dirigèrent sur le Maestrazgo. Ces deux chefs, renommés par leur noble naissance et leur position sociale, exerçaient une très grande influence dans ces contrées; leur prestige attira beaucoup de monde dans les rangs des rebelles. Le colonel don Victoria Sea, gouverneur de Morella, soit par sympathie d'opinions, soit qu'il ne se crût pas en état de se défendre, leur ouvrit les portes de la place, et ils y établirent le quartier-général de l'insurrection en faveur du prétendant.

Ce fut alors que Cabrera se présenta. On était dans les premiers jours de septembre 1833. Il arriva dans cette ville, où il devait régner un jour, en mauvais costume d'écolier, des alpargates aux pieds, et un bâton à la main. Comme il annonça qu'il savait écrire, on le fit caporal, et les armes manquant, on lui donna un fusil de chasse. Les bandes carlistes furent bientôt attaquées par le général Berton, à la Pedrera, en face de Morella. Le jeune recrue montra une véritable bravoure dans cette première affaire, et reçut pour récompense le grade de sergent. On avance vite au commencement des insurrections, et les premiers venus, en courant les plus grands dangers, ont aussi les plus belles chances.

Cependant le général Berton, à la tête d'une poignée de soldats, continuait à menacer Morella. Les engagemens se succédaient de jour en jour. La faction sortit de la place et alla au-devant des troupes de la reine; elle fut battue une première fois par le général Berton, battue de nouveau et dispersée quelques jours après à Calanda, par une brigade que commandait le général Linares. Morella fut repris; le baron de Herbès fut fusillé; l'ancien gouverneur de la place, don Victoria Sea, eut le même sort; les autres chefs et soldats se dispersèrent en diverses bandes. Cabrera, qui était déjà sous-lieutenant, se mit à la tête de douze ou vingt hommes de Tortose, sa ville natale,

et se jeta dans les montagnes du Bas-Aragon, pour y tenir la campagne pour son propre compte.

On sait quel est le goût des Espagnols pour la guerre de partisans, la *guerilla*. Cabrera avait tout ce qu'il fallait pour réussir dans ce genre de guerre; il était jeune, robuste, entreprenant et peu scrupuleux; pauvre et proscrit, il n'avait rien à perdre; c'était un guerillero parfait. Le Bas-Aragon est, d'ailleurs, le pays de l'Espagne où les bandes errantes se recrutent le plus aisément; les habitans de ces montagnes sont presque tous contrebandiers; les *ladrones*, les échappés des présides, viennent de toutes parts chercher un refuge au milieu d'eux. Une pareille population est naturellement vouée au brigandage, et quand elle rencontre un chef qui lui convient, elle se presse avec joie autour de lui, pour se livrer avec plus d'ensemble à la rapine. C'est ce qui a fait le premier succès de Cabrera.

Il importe de bien distinguer entre elles les trois grandes fractions de l'insurrection carliste en Espagne. En Navarre et dans les provinces basques, la cause de don Carlos s'identifiait, comme on l'a dit souvent, avec celle des libertés locales; en Catalogne, cette cause était celle du fanatisme religieux, de l'esprit monacal; en Aragon, le nom de don Carlos servait de cri de ralliement à ceux qui cherchaient un prétexte pour mener la vie hasardeuse du bandit. Ces trois tendances se sont manifestées par les chefs qu'a eus la faction pour ses trois armées : en Navarre, des hommes notables du pays; en Catalogne, des prêtres; en Aragon, un aventurier. Cette distinction explique bien des choses, et ne doit pas être perdue de vue par quiconque veut se faire des idées justes sur la guerre civile espagnole.

Ce qui a caractérisé de tout temps Cabrera, c'est l'horreur de l'obéissance et l'ambition d'être le maître partout où il est. Quelques jours après son arrivée à Morella, il avait déjà essayé de s'emparer du commandement, en suscitant une insurrection militaire. La fermeté du baron de Herbès avait fait avorter l'entreprise, et si Cabrera n'avait pas été fusillé, ainsi que son complice Valdès, c'était à l'indulgence de ce chef qu'il le devait. Quand il fut à la tête de sa guerilla, après la dispersion de la première armée carliste, il se donna, de son autorité privée, le titre de colonel. Puis il courut le pays dans tous les sens, pendant deux années, pillant, saccageant, menant joyeuse vie, et appelant à lui quiconque voulait le suivre. Il parvint ainsi à se former une petite bande, mais ce n'était pas encore assez pour lui, et il rêvait de plus hautes destinées.

Il y avait, quoi qu'il fît, un homme qui exerçait sur les monta-

gnards du Bas-Aragon une bien plus grande influence que lui; c'était le fameux Carnicer. Cabrera était jaloux de l'autorité et de la réputation de ce cabecilla; il souffrait impatiemment de se voir dominé par lui. Un jour, Carnicer reçut du prétendant l'ordre de se rendre dans les provinces basques; il partit en effet, mais au passage du pont de Aranda, il fut pris par un détachement des troupes de la reine et fusillé. Les bruits les plus graves ont couru à ce sujet contre Cabrera; les uns ont dit qu'il avait provoqué l'ordre de rappel, pour se défaire d'un supérieur qui le gênait; d'autres affirment que l'ordre était faux, et que Cabrera, après avoir ainsi attiré Carnicer au pont de Aranda, avait fait prévenir les christinos du moment de son passage. Il est encore bien difficile de se prononcer sur ce que cette accusation peut avoir de fondé; tout ce qu'on en peut dire, c'est qu'elle est très répandue en Aragon, et qu'on en parlait jusque dans l'armée de Cabrera, au plus fort de sa fortune.

Quoi qu'il en soit, la mort de Carnicer donna à don Ramon le premier rang parmi les chefs de bandes qui battaient le pays. Il alla bientôt après, vers la fin de 1835, faire un voyage en Navarre, auprès de don Carlos, et il en revint avec un brevet régulier de colonel. C'est alors que son nom commença de prendre du retentissement. Il eut dans le royaume de Valence quelques engagemens heureux avec les généraux de la reine, et se fit ainsi une renommée de hardi *guerillero*. Un millier d'hommes environ servait sous ses ordres. Sa puissance croissante lui donnant de plus en plus les moyens de satisfaire ses goûts d'écolier, il se livrait au plaisir avec emportement au milieu des hasards de cette guerre. Partout où il était, et il a conservé cette habitude jusqu'au dernier moment, il y avait festin et bal. Il donnait à ses officiers l'exemple de bien boire et de danser gaiement. Il avait aussi trois ou quatre femmes dans chacun de ses cantonnemens, et ce qu'on raconte de ses débauches est vraiment incroyable.

Une des qualités les plus nécessaires d'un cabecilla, c'est le mépris du sang humain. Cabrera n'avait pas plus cette qualité que beaucoup d'autres, mais il l'avait autant que qui que ce soit. Le bandit espagnol n'estime son chef qu'autant qu'il le voit ne faire aucun cas de la vie d'autrui; c'est dans le sang-froid à donner la mort qu'il place la dignité du commandement. Aussi cette vie si voluptueuse était-elle mêlée d'affreux épisodes qui mettaient Cabrera à une haute place dans l'estime de ses soldats. Nul ne fumait plus froidement le cigarito en donnant l'ordre de fusiller des prisonniers; nul ne les regardait passer d'un œil plus sec et plus indifférent pendant qu'ils allaient à la

mort. Cette cruauté de Cabrera, qui est devenue depuis proverbiale, était déjà bien connue, bien établie, à l'époque dont nous parlons, quand un tragique évènement, survenu à la fin de février 1836, vint, sinon la justifier, du moins lui servir d'excuse.

La vieille mère de Cabrera vivait très retirée à Tortose. Le brigadier Nogueras, commandant-général du Bas-Aragon, la fit enlever, et demanda au général Mina, qui était alors capitaine-général de la Catalogne, l'autorisation de la faire exécuter comme prévenue de conspiration. Mina donna l'ordre, et la pauvre femme fut tout uniment fusillée, sans autre forme de procès, en représailles, disait-on, des horreurs que son fils commettait tous les jours. Interrogé plus tard dans les cortès sur cet acte de barbarie sauvage, Mina a voulu soutenir qu'il y avait eu conseil de guerre, procès régulier, jugement, et que la conspiration avait été démontrée; mais il lui fut impossible de le prouver, et la responsabilité du fait retombe tout entière sur Nogueras et sur lui.

Quoique brouillé depuis long-temps avec sa mère, Cabrera avait conservé pour elle cette affection reconnaissante que les mauvais sujets ont toujours pour la seule personne qui leur ait montré de l'indulgence dans leurs égaremens. Transporté de fureur à la nouvelle du crime qui venait d'être commis, il ordonna, dans un ordre du jour terrible, que trente-quatre femmes d'officiers christinos, qui étaient alors entre ses mains, fussent immédiatement fusillées. Il annonça en même temps que tous ceux qu'il prendrait à l'avenir les armes à la main seraient fusillés, et qu'il vengerait sans rémission le meurtre de sa mère sur les familles des chefs christinos. Cette épouvantable menace fut remplie à la lettre, surtout dans les premiers temps qui suivirent l'attentat de Nogueras, et l'ascendant de Cabrera s'accrut de tout le prestige que donne en Espagne une mission de vengeance religieusement exécutée.

Pendant les six premiers mois de 1836, il ne cessa pas de battre la campagne dans le royaume de Valence, où il se rencontra plusieurs fois avec le général Palarea. Au mois de juillet de la même année, il fut élevé par don Carlos au grade de maréchal-de-camp. Ses ennemis ont prétendu que, pour s'assurer de l'avancement, il avait placé une de ses anciennes maîtresses en qualité de servante chez le comte de Villemur, alors ministre de la guerre de don Carlos, et qu'il avait soin de lui faire passer de l'argent de temps en temps par un muletier pour qu'elle corrompît à son profit les conseillers du prétendant. Mais cette histoire pourrait bien n'être qu'une de ces suppositions

habituellement inventées par l'esprit de parti pour expliquer une fortune dont on ne veut pas reconnaître les véritables causes.

La fin de 1836 fut remplie, comme on sait, par la fameuse expédition de Gomez au travers de l'Espagne. Cabrera s'y joignit avec sa bande, ainsi qu'un autre guerillero du pays, nommé Serrador, lorsque Gomez passa près de leurs montagnes. On ne sait pas bien ce qui se passa ensuite entre eux; il paraît seulement certain qu'à son passage à Caceres, Gomez signifia à Cabrera et à Serrador qu'ils eussent à quitter son armée dans les vingt-quatre heures, ce qu'ils firent en effet. On a dit que les déprédations commises par les hordes indisciplinées qui les accompagnaient, avaient motivé cette brusque rupture de la part de Gomez. Peut-être est-il plus naturel de l'attribuer à cette jalousie de commandement qui a toujours divisé les chefs carlistes. A son retour, Cabrera fit emprisonner Serrador, et devint définitivement le seul cabecilla de Valence et de Murcie.

Il ne tarda pas à être nommé commandant-général de ces deux provinces. Quand eut lieu, en mai 1837, la grande tentative de don Carlos sur Madrid, l'armée expéditionnaire, ayant à sa tête le prétendant lui-même, sortit de Navarre et traversa l'Aragon et la Catalogne dans une direction parallèle aux Pyrénées, pour aller faire sa jonction avec Cabrera. Le jeune commandant-général, dont cette marche attestait l'importance, attendit don Carlos avec ses troupes à Flix, sur la rive droite de l'Èbre; l'armée royale passa le fleuve, et toutes les forces de l'Espagne carliste furent réunies. Le bonheur habituel de Cabrera voulut que le seul rival qui pût lui être encore opposé dans l'est de l'Espagne, le brave Quilez, commandant-général carliste de l'Aragon, fût tué en combattant courageusement dans l'affaire qui eut lieu, le 24 septembre, à Herrera, entre le général Buerens et l'armée expéditionnaire. Quelques jours après cette brillante affaire, l'armée était devant Madrid.

Cabrera, qui marchait à l'avant-garde, montra une grande intrépidité. Il s'avança jusqu'à une des portes de la ville, la porte d'Atocha, et couronna de ses tirailleurs les hauteurs qui la dominent. De son quartier-général, on put reconnaître avec une lunette l'infante Luisa Carlotta, qui regardait l'armée royaliste du balcon du palais. Chacun sait ce qui arriva dans cette circonstance décisive. Au moment où l'armée s'attendait à recevoir l'ordre d'entrer dans Madrid, le 15 août, don Carlos donna au contraire l'ordre de la retraite. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner ce qui amena cette résolution si singulière et si inattendue. Il doit nous suffire de dire qu'elle excita au plus haut

degré le mécontentement d'une grande partie de l'armée, et particulièrement de Cabrera. « A l'avenir, s'écria-t-il devant tous ses officiers en recevant l'ordre du prince, je n'en ferai qu'à ma tête : *Yo haré a mi cabeza.* » Et il a tenu sa promesse.

Dès que le mouvement de retraite fut commencé, il repartit avec ses divisions vers le royaume de Valence, laissant don Carlos s'en retourner dans les provinces comme il pourrait. Sa réputation militaire s'était accrue dans cette campagne de toute l'irritation qu'avait causée l'insuffisance du prétendant. Chacun disait que si le général Cabrera avait commandé l'armée, on serait entré dans Madrid, et c'était à qui raconterait le plus de faits d'armes de ce jeune héros. Depuis ce jour, il a toujours occupé la scène. L'année 1838 a été funeste aux armes de don Carlos. Elle a été très favorable au contraire à Cabrera, qui semblait s'élever à mesure que la cause carliste s'abaissait en Navarre. Chaque pas fait en avant par l'armée d'Espartero était compensé par un succès de l'heureux partisan, et les regards s'habituaient peu à peu à se porter sur lui.

Depuis long-temps, il convoitait la place de Morella, pour en faire sa place d'armes. On apprit tout à coup, au mois de février 1838, qu'il venait de s'en rendre maître. Voici des détails authentiques sur ce coup de main, dont les circonstances ont été complètement inconnues jusqu'ici.

Un artilleur, nommé Pedro, avait déserté des troupes de la reine Christine, et avait pris du service sous Cabrera. Un jour, cet homme, qui avait fait partie de la garnison de Morella, se plaça sur le chemin de don Ramon; et, portant la main à son berret : *Général,* dit-il, *je m'engage à prendre Morella avec la moitié d'une compagnie, si votre excellence veut la mettre à ma disposition.* — *Tu l'as,* répondit le général frappé de son air résolu ; *quand ce ne serait que pour récompenser ta bonne volonté.* Peu d'instans après, Pedro partait pour Morella avec sa petite troupe, qui se composait de quarante hommes d'infanterie, commandés par un lieutenant. Il était environ sept heures du soir, et la nuit était close quand il arriva au pied du rocher que surmonte la citadelle.

Il s'occupa aussitôt de chercher dans les ténèbres le point par où il avait souvent escaladé ou descendu le rocher, pendant qu'il était à Morella. La nuit était froide, les vivres étaient rares; le lieutenant et ses soldats commençaient à murmurer, quand ils virent Pedro suspendu à plusieurs pieds de hauteur au-dessus de leurs têtes, et grimpant comme un singe le long du pic. En moins de trois quarts

d'heure, il était arrivé au pied du rempart, qu'il escalada comme le reste. Les sentinelles s'étaient blotties dans leurs guérites, contre la rigueur de la saison; Pedro rampe jusqu'à la première guérite, décharge son mousquet à bout portant dans la poitrine du factionnaire, et s'empare de son fusil. A cette détonation, le poste accourt; mais l'audacieux Pedro ne s'effraie pas: il fait feu sur le premier qui se présente, et l'étend raide mort en criant de toutes ses forces: Vive Charles V! Les autres, croyant le château au pouvoir des carlistes, prennent la fuite en jetant leurs armes; l'alarme se répand d'étage en étage dans le château, et ce cri retentit de toutes parts: Les carlistes! les carlistes!

Cependant Pedro ne perdait pas de temps; il fermait avec soin toutes les issues de la terrasse dont il s'était si heureusement emparé. Après s'être barricadé du mieux qu'il avait pu, il aidait le lieutenant à s'élever avec des cordes jusque sur le rempart, puis le sergent, puis la plupart des hommes qui les accompagnaient; les autres étaient partis à la hâte pour aller porter à Cabrera la nouvelle de la miraculeuse ascension de leur chef. La petite troupe passa la nuit sur la terrasse, s'étonnant de n'être pas attaquée, et attendant l'arrivée de forces supérieures; elle ne savait pas jusqu'à quel point sa victoire était complète. Le gouverneur de la place, gagné par la panique qui avait saisi la garnison, avait fait ouvrir les portes de la ville à deux heures du matin, et avait évacué Morella avec tout son monde, laissant le château désert.

Au point du jour, les habitans de Morella, qui étaient presque tous carlistes, et qui savaient le départ de la garnison, se répandirent dans les rues, en criant: *Viva Carlos quinto! viva la religion! viva la Virgen! viva Cabrera!* Mais le prudent Pedro se gardait bien de descendre de sa forteresse, et les habitans ne savaient à quoi attribuer le silence extraordinaire que gardaient les maîtres du château, quand arriva aux portes de la ville un groupe de cavaliers au galop: c'était Cabrera qui était accouru avec son état-major dès la première nouvelle du succès. Tout fut bientôt expliqué; les prisonniers de la citadelle furent délivrés et portés en triomphe, et le drapeau de Charles V flotta victorieusement sur Morella. Pedro devint capitaine et chevalier de Saint-Ferdinand; mais dans le retentissement qu'eut au loin la prise de la place, sa gloire disparut dans celle de son général.

Il est vrai que, si Cabrera avait pris par lui-même peu de part à cette prise, il en eut davantage à l'organisation qui suivit. Dès qu'il fut en possession de ces murs si désirés, il entreprit d'y fonder le siége

d'un véritable gouvernement et d'une véritable armée. De tous côtés affluaient vers lui Espagnols et étrangers; peu instruit des choses militaires et administratives, il eut du moins le bon sens de suivre les conseils de ceux qui avaient l'expérience de ces matières. Des officiers instruits, Français pour la plupart, furent préposés par lui à l'instruction de ses troupes. Il fit établir à Cantavieja une fonderie de canons, sous la direction d'un nommé Etchevaster, qui lui avait été envoyé par don Carlos; on y fondait les canons à la manière des cloches, et on obtenait ainsi de fort bonnes pièces. Des fabriques de poudre et d'armes furent montées à Mirambel, à Morella même, et dans la plupart des villages du Maestrazgo. Des fortifications furent ajoutées à celles qui existaient déjà dans tout le pays.

Les christinos voyaient avec impatience ces travaux d'organisation, et ne songeaient qu'à reconquérir la position qu'ils avaient perdue par une surprise. Leur tentative ne fut que l'occasion d'un nouveau succès pour Cabrera.

Ce fut vers la fin du mois de juillet 1838 que le général Oraa, à la tête de l'armée constitutionnelle du centre, se mit en marche sur Morella. Ses forces étaient d'environ vingt mille hommes, divisés en trois corps. Le premier, que commandait Aspiroz, aborda les montagnes du Maestrazgo au nord par Alcaniz; le second, sous les ordres de Van Halen, se réunit à Téruel vers l'ouest; le troisième, que conduisait le brave général Pardiñas, prit position au sud-est, à Castellon de la Plana.

Ces trois colonnes, qui occupaient les trois pointes d'un triangle dont Morella était le centre, reçurent l'ordre de se porter en même temps sur Morella et les forteresses voisines. Ce mouvement s'exécuta avec précision, mais avec une extrême lenteur. Quand une des colonnes était arrêtée dans sa marche par les travaux que Cabrera avait fait construire en avant des villages qu'elle rencontrait, les deux autres en étaient aussitôt instruites avec ordre de ralentir leur mouvement, tant on mettait de soin et de crainte à bien entourer dans son fort cet ennemi si redouté. On perdit ainsi beaucoup de temps à s'attendre les uns les autres, et les munitions rassemblées à grands frais diminuèrent d'autant.

De son côté, lorsqu'on lui annonça l'approche d'Oraa, Cabrera avait laissé dans la place ses meilleurs soldats pour la défendre, et en était sorti avec un corps de trois mille hommes pour tenir la campagne. Il occupa avec cette troupe les hauteurs qui entourent Morella, et quand les christinos y pénétrèrent, il les harcela de toute sorte, en se jetant

à l'improviste sur leurs derrières et en tiraillant le long des colonnes en marche, à la manière des Arabes. Aucune règle de tactique ne présidait à cette guerre de surprises; seulement, des signaux convenus étaient échangés entre les assiégés et leurs défenseurs du dehors, par le moyen de fusées de diverses couleurs, et servaient à donner quelque ensemble à leurs opérations.

Cabrera s'était d'ailleurs réservé un moyen plus simple encore de communiquer avec l'intérieur de la place. Presque tous les soirs, pendant la durée du siége, un jeune homme se détachait des avant-postes des carlistes campés sur les hauteurs, et se glissait dans l'ombre jusque sous les murs de la ville. On lui jetait du haut des murs une corde à nœuds, et il se hissait ainsi dans Morella. Ce jeune homme, c'était Cabrera lui-même, si l'on en croit les récits des carlistes enthousiastes de cette audace de leur chef; il s'assurait ainsi de l'état de la garnison à qui il apportait les nouvelles du dehors, et retournant par le même chemin au milieu des ténèbres, il se retrouvait le lendemain au milieu de sa petite armée pour donner quelque alerte à l'ennemi.

Arrivé devant la place, Oraa attendit encore huit jours son artillerie qu'il avait laissée à Alcaniz. Il passa ce temps à pousser des reconnaissances dans tous les sens, et à se retrancher dans ses positions. Enfin, le huitième jour, il ouvrit le feu, et trois jours après la brèche était praticable; mais au lieu de donner l'assaut immédiatement, les christinos attendirent encore, et dans l'intervalle les assiégés s'avisèrent d'un singulier moyen de défense, qui montre bien la nature de cette guerre.

La place de Morella était pleine d'une immense quantité de bois qui provenait des charpentes de plus de cent maisons appartenant à des constitutionnels et détruites par les carlistes. On entassa ce bois sur la brèche et on y mit le feu. Des tourbillons de flammes s'élevèrent à une hauteur prodigieuse et illuminèrent de leurs reflets la ville et la citadelle. En quelques heures, la brèche devint un vaste brasier qui projetait autour de lui une chaleur ardente et qui aurait dévoré quiconque se serait hasardé à le franchir.

Cependant les soldats de Cabrera, qui rôdaient sans cesse autour des avant-postes, criaient ironiquement aux assiégeans : *Voyons si vous ne monterez pas à l'assaut cette nuit, on a pris la peine de vous eclairer!* L'assaut eut lieu en effet, mais sans succès; plus de deux cents hommes furent mis hors de combat tant par les balles que par le feu de la brèche, et les soldats brûlés criaient en fuyant devant cet horrible incendie : Cabrera est un démon et Morella un enfer! — *Cabrera es un demonio y Morella un infierno.*

Les carlistes avaient soin d'entretenir nuit et jour leur feu; un second assaut fut tenté, qui échoua comme le premier. La disette se mit dans l'armée d'Oraa; quand les provisions furent épuisées, on mangea les chevaux. La démoralisation amena l'indiscipline. Oraa ordonna un assaut général; mais cette tentative désespérée fut encore repoussée. Enfin, les christinos, laissant un grand nombre de morts sous les murs de la place, parmi lesquels l'ancien gouverneur de Morella, qui s'était laissé enlever le château si sottement, levèrent le siége le 18 août; la brèche brûlait toujours.

Elle s'éteignit pour laisser rentrer Cabrera. L'heureux général revint en triomphateur dans sa ville délivrée. Jamais roi d'Espagne n'avait été reçu avec de tels transports d'enthousiasme. Toutes les cloches sonnaient à grandes volées. Des fanatiques se jetaient à genoux sur son passage. Un journal qui s'imprimait à Morella, sous le titre de *Periodico de Aragon, Valencia y Murcia*, et dont le rédacteur, qui était un vieux prêtre, allait prendre tous les soirs les ordres de Cabrera, fit une relation pompeuse du siége, et termina son article par ces mots : *Nous tous, vaillans soldats de l'armée et habitans de cette héroïque et fidèle cité, nous pensons que le roi ne saurait mieux faire que de décerner, après une si grande victoire, à l'immortel Cabrera, le titre de comte de Morella.*

Le titre ainsi demandé fut accordé avec le grade de lieutenant-général, par décret daté d'Oñate, 2 septembre 1838. Don Carlos n'avait rien à refuser au vainqueur de l'armée du centre. Ramon, l'écolier Ramon, put signer de ce nom sonore : *El conde de Morella.*

Don Carlos lui écrivit en outre, pour le féliciter de cette victoire, une lettre autographe dont voici la traduction :

« Mon cher Cabrera,

« Grande a été la satisfaction que j'ai eue pour la très glorieuse victoire que tu viens de remporter et pour la complète déroute des ennemis de la vraie félicité de notre chère Espagne, de mes droits légitimes et de Dieu même; grande aussi a été ma joie d'avoir ce nouveau motif de récompenser tes services non interrompus, ta fidélité constante, ton amour, ton zèle et ton désintéressement. Je dois de grandes graces à Dieu, qui m'a donné un brave serviteur comme toi et qui l'a revêtu d'une valeur, d'une constance et d'une fidélité si grande, d'une telle application à la fin principale de notre entreprise. Soutiens-toi toujours constant et chaque fois plus ferme dans nos solides principes; sois le couteau (*el cuchillo*) des impies et des des-

tructeurs des royaumes et des trônes, et tu me donneras la satisfaction de te récompenser comme je le désire. J'ai appris que tu as été sur le point de me donner un grand chagrin et de te perdre; je t'ordonne de ne point t'exposer témérairement; car s'il t'arrivait quelque malheur, outre la douleur que j'en aurais, ce serait une grande perte pour moi et pour une cause qui n'est rien moins que celle de la religion. Que Dieu continue à t'accorder des victoires comme par le passé, que la très sainte Vierge des douleurs, notre généralissime, te couvre de sa mante, te protége, te dirige, te défende, et nous donne de nous voir bientôt tranquilles à Madrid, après avoir vaincu tous nos ennemis. Adieu; je t'estime et je t'aime. « CARLOS. »

Le bruit de la levée du siége de Morella se répandit promptement dans toute l'Espagne. C'était le plus grand succès et le plus inattendu que les carlistes eussent obtenu depuis long-temps; Cabrera devint plus que jamais le héros de son parti. On a vu comment cette grande renommée lui était venue, et ce qu'il avait fait pour la gagner. Les lenteurs d'Oraa avaient la plus grande part dans ce qui était arrivé. Quant à Cabrera, il n'avait eu d'autre mérite que d'attaquer l'ennemi à tort et à travers, sans plan et sans ordre, comme un brave guerillero qu'il était.

Il ne songea même pas, après son succès, à poursuivre l'armée d'Oraa. Cette armée se retirait dans le plus grand désordre en se débandant; elle ne se rallia qu'à Alcaniz. Si les carlistes, profitant de leurs avantages, avaient suivi les christinos l'épée dans les reins, il en serait sorti bien peu des défilés étroits qu'ils avaient à traverser; mais ce n'est pas ainsi qu'on fait la guerre en Espagne, et Cabrera avait d'autres affaires.

Le lendemain de sa rentrée dans Morella, il rassembla toutes ses forces, laissa la ville sans défense, et partit du côté opposé à celui par où fuyait Oraa; un seul bataillon fut mis à la poursuite des assiégeans. Si l'armée constitutionnelle, avertie de ce départ, était revenue sur ses pas, elle serait infailliblement entrée dans la ville sans coup férir, d'autant plus que la brèche était toujours ouverte; mais Oraa n'aurait eu garde d'en concevoir seulement la pensée. Ses soldats dispersés ne songeaient qu'à dévaster le pays qu'ils traversaient, et qui garda, long-temps après leur passage, l'aspect d'une solitude désolée. Le bataillon qui les suivait leur tua ce qu'il voulut, et leur fit deux cents prisonniers, qui furent fusillés *pour avoir osé marcher contre Morella*. Quant à Cabrera, où allait-il? C'est ce qu'on va voir.

Quelques jours après la levée du siége, des dames de Valence se baignaient dans la mer, le long de la belle côte qui est à quelque distance de la ville. Comme on ne sait jamais rien à temps en Espagne, la plus parfaite confiance régnait dans la ville et dans les environs. Le journal constitutionnel de Valence contenait les plus beaux récits sur la valeur (*bizarria*) que les christinos déployaient au siége de Morella, et un feu d'artifice avait été préparé par les habitans pour célébrer la prise de cette place redoutée. On assurait déjà que Cabrera avait été tué, et on s'en réjouissait. Les portes de la ville étaient ouvertes; tout respirait la joie et la paix sous ce ciel si doux et si pur, qu'il suffit de voir la lumière et de respirer l'air pour être heureux.

Tout à coup des cris s'élèvent et s'approchent, et les baigneuses effrayées voient d'affreux cavaliers soulever en courant, du bout de leurs lances, les mantilles qu'elles avaient laissées sur le rivage. *Los facciosos! los facciosos!* A ce cri terrible, tout fuit; les portes de la ville se referment. C'était en effet un escadron de Cabrera qui précédait le reste de son armée. On dit que le chef de cette troupe, don Ramon Moralès, ancien garde-du-corps, eut pitié des pauvres femmes qui avaient été ainsi surprises. Pendant qu'elles se cachaient de leur mieux derrière les rochers, il ordonna à ses soldats de se retirer et leur assura galamment qu'elles n'avaient rien à craindre. — Ah! quel dommage, disaient-elles en sortant du bain et en regagnant la ville au plus vite, qu'un tel cavalier soit un factieux : *que lastima que tal caballero sea un faccioso!*

Cependant Cabrera mettait à feu et à sang cette magnifique huerta de Valence, qui est si célèbre par sa richesse. De tous les points de l'horizon s'élevait la fumée des villages incendiés. Le bruit des cloches et le son des tambours appelèrent bien les Valenciens à la défendre, mais nul ne se hasarda contre l'ennemi. Pendant deux jours entiers, les carlistes pillèrent à leur aise; puis ils repartirent pour Morella aussi vite qu'ils étaient venus, poussant devant eux de longues files de chevaux et de mulets qui portaient leur butin. D'immenses quantités de blé furent déposées à la citadelle; de grands troupeaux de bœufs et de moutons furent parqués dans les montagnes voisines; quant à l'argent, il fut partagé entre les soldats et les chefs. On comprend maintenant qu'une pareille expédition avait dû être plus goûtée des *barateros* qui composaient la plus grande partie de l'armée de Cabrera, que la poursuite et la destruction d'un corps d'armée.

La terreur que cette sanglante apparition a laissée derrière elle ne s'est pas encore aujourd'hui effacée à Valence. Une aventure qui a eu

lieu long-temps après le passage de Cabrera, et que tout le monde raconte en Espagne, en donnera une idée. Un négociant de Valence attendait un navire chargé de contrebande; du bord de la mer, il voyait ce navire louvoyer à distance, mais sans oser aborder, parce que les douaniers couvraient le rivage. Il imagina alors de courir à toutes jambes vers la ville, en criant à tue-tête : Cabrera! Cabrera! A ce nom, bientôt répété de tous côtés par la population épouvantée, les douaniers se sauvent et courent à leur tour vers la ville; une panique générale se répand; de tous les points de la huerta, chacun accourt avec ce qu'il peut emporter de plus précieux. Les portes de Valence demeurèrent fermées pendant trois jours à la suite de cette alerte. Un énorme encombrement d'hommes, de femmes, de mulets, se forma sous les murs; il en sortait des cris de désespoir et de prière, mais les habitans refusaient d'ouvrir, craignant d'introduire avec les fugitifs le terrible dévastateur. A la faveur de ce désordre, le navire débarqua ses marchandises, et les Valenciens en furent quittes cette fois pour la peur.

Nous avons laissé Cabrera à Morella. Nous le retrouvons, à quelques jours de là, près de Falset. Falset est une petite ville fortifiée au-delà de l'Èbre, à vingt lieues environ au nord de Morella, comme Valence en est à trente lieues vers le sud. La promptitude dans les mouvemens est le premier mérite d'un chef de bande, en ce qu'elle lui permet de se porter inopinément sur les points où il est le moins attendu; Cabrera a eu long-temps ce mérite au plus haut degré, et cela suffit pour expliquer sa réputation militaire auprès des Espagnols.

Il marchait donc sur Falset, dans l'espoir de mettre à sac cette place et d'y faire encore du butin, quand il dut au hasard une nouvelle victoire qu'il ne cherchait certainement pas. Le général Pardiñas, qui commandait la troisième division de l'armée du centre, n'avait pu voir sans indignation la retraite de l'armée devant une bicoque défendue par quelques milliers de bandits; il nourrissait dans son ame le désir violent de prendre sa revanche, et quand il apprit que le nouveau comte de Morella était près de lui, il s'empressa de marcher à sa rencontre. Cabrera avait trois mille hommes; Pardiñas en amena six mille, ne doutant pas qu'avec de pareilles forces il ne culbutât l'ennemi.

Cabrera ne présentait jamais la bataille en pleine campagne, mais il la refusait rarement. Dès qu'il apprit l'arrivée de Pardiñas, il alla au-devant de lui. Les deux armées se rencontrèrent le 1er octobre 1838, entre Flix et Maella. Pardiñas déploya sa division sur une seule ligne;

Cabrera en fit autant. De part et d'autre, cette disposition était une faute; mais le tort était grand surtout du côté de Cabrera, qui, ayant moins de forces que son adversaire, s'exposait à être débordé à droite et à gauche, et attaqué sur les deux flancs en même temps que de front. Selon toutes les apparences, sa division devait être détruite; ce fut celle de Pardiñas qui le fut entièrement.

Le combat s'engagea avec acharnement. Les soldats christinos se battaient avec l'énergie que donne le désir de venger un échec, les carlistes avec cette confiance qui naît de l'habitude de la victoire. Au bout de deux heures de feu, les troupes de Cabrera durent céder devant des forces supérieures; l'aile gauche commença à plier, et le mouvement de retraite ne tarda pas à se propager sur toute la ligne. Cabrera furieux s'élance en avant. «Lâches! s'écrie-t-il, vous m'abandonnez; eh bien! je saurai mourir seul au milieu de l'ennemi. — Non pas seul, mon général, lui répond le colonel d'un escadron aragonais qui soutenait la retraite, mais avec vos Aragonais! » A ces mots, le colonel fait volte-face, et son escadron se précipite avec tant de rage sur l'aile gauche de l'ennemi, qu'il la disperse en un clin d'œil.

Le brave Pardiñas, voyant le désordre se mettre dans cette partie de ses troupes, se porte aussitôt sur le lieu du danger, à la tête de son état-major. En le voyant venir, le colonel aragonais court à lui et lui porte à la gorge un coup de lance qui le renverse mort. En même temps, l'état-major, assailli par la cavalerie carliste, tourne bride. Cabrera, qui était parvenu à rallier les fuyards, arrive avec toutes ses forces, mais sa présence n'était déjà plus nécessaire. En apprenant la mort de leur malheureux général, les soldats de Pardiñas s'étaient assis par terre, levant leurs fusils la crosse en l'air, et criant qu'ils se rendaient. On les fit tous prisonniers; ils étaient cinq mille, le reste avait été tué. De cette belle division, il ne se sauva en tout qu'une quarantaine de cavaliers.

Ainsi s'est passée cette fameuse affaire de Maella, la plus désastreuse pour les christinos de toutes celles qui ont eu lieu pendant cette guerre. Le général Pardiñas, qui y périt, était un des meilleurs officiers de l'armée constitutionnelle; issu d'une des plus nobles familles de Galice, il avait embrassé par goût l'état militaire; nommé député aux cortès de 1837, il avait volontairement quitté les bancs de la chambre pour les rudes travaux de l'armée. Il était âgé de trente-cinq ans quand il mourut. Cette action a été racontée autrement dans le temps par les journaux espagnols; mais ce que nous venons de dire est la vérité, telle qu'elle nous a été attestée par des témoins ocu-

laires. Ce n'est point par le nombre, comme on l'a dit, que Pardiñas a été accablé, puisqu'il avait plus de monde que son ennemi; c'est par un de ces malheureux hasards de la guerre qui tournent quelquefois contre les plus braves.

Cette bataille qu'il avait gagnée presque sans le savoir, mit le comble à la renommée de Cabrera. L'épouvante se répandit jusque dans Sarragosse. A tout moment, on s'attendait à le voir arriver sous les murs de cette ville, dont la population prit les armes. Il ne parut pas. Après quelques tentatives isolées sur Caspe et d'autres petites villes sans importance, il avait repris tranquillement le chemin de ses montagnes, sans s'inquiéter des suites qu'aurait pu avoir sa victoire. Nul doute que s'il s'était présenté après un tel succès sur les derrières de l'armée d'Espartero, il n'eût opéré une diversion puissante; mais ce n'était pas sa manière. Son unique soin fut de se défaire en détail des prisonniers qu'il avait faits. Les habitans de Sarragosse ayant manifesté leur crainte et leur colère, selon leur habitude, par l'exécution de quelques carlistes enfermés dans le château, Cabrera ordonna par représailles qu'il serait fusillé dix christinos pour un carliste, et les deux partis s'arrangèrent si bien, que, de représailles en représailles, les cinq mille y passèrent presque tous.

Ce moment est l'époque la plus brillante de la vie de Cabrera. De son royaume de Morella, il occupait et tenait en respect un bon tiers de l'Espagne; son armée était devenue forte de quinze mille hommes de troupes à peu près régulières, dont huit cents chevaux. Il avait quarante pièces de canon, plusieurs forteresses et trois braves lieutenans, Forcadell, Llangostera et Polo. Tout obéissait et tremblait autour de lui. Il ne reconnaissait aucune autorité, pas même celle du roi. Son nom était invoqué avec respect d'un bout de l'Espagne à l'autre, par toute la population carliste; enfin, il était comte, ce qui devait l'étonner beaucoup lui-même. Cinq ans avaient suffi pour porter à ce haut point de grandeur le pauvre écolier de Tortose.

Jusque-là la fortune avait semblé conduire par la main le jeune aventurier, mais le moment était venu où elle devait renverser cet échafaudage de pouvoir et de renommée encore plus rapidement qu'elle ne l'avait élevé. Quand on vit en présence l'un de l'autre les deux plus grands champions des deux causes qui divisaient l'Espagne, on s'attendit généralement à un choc redoutable. Le duc de la Victoire était commandant général des troupes de la reine; don Carlos, par un décret daté de Bourges, le 9 janvier 1840, réunit le commandement de l'armée de Catalogne à celui de l'armée d'Aragon, de

Valence et de Murcie, dont était depuis long-temps investi le comte de Morella. L'effectif de ces deux armées réunies était d'environ 30,000 hommes; on pouvait donc compter sur une résistance sérieuse de la part de Cabrera, et le parti carliste fondait de grandes espérances sur son chef favori. Tout à coup une fatale nouvelle vint frapper ce parti comme un coup de foudre : Cabrera n'était plus que l'ombre de lui-même, il était malade, il était mourant.

On ne sait pas précisément à quelle époque remonte cette maladie de Cabrera. On croit cependant que c'est dans les premiers jours de novembre 1839 qu'il en ressentit les premières atteintes. Le bruit a couru qu'il avait été empoisonné, d'autres ont dit qu'il avait eu le typhus. Il a eu autour de lui jusqu'à quatorze médecins à la fois, médecins espagnols, il est vrai, et dont le plus habile était un chanoine de Valence, nommé Sevilla, sans qu'aucun ait pu assigner le véritable caractère de son mal. Ce mal, c'était l'épuisement. Nous avons dit qu'il avait gardé dans son élévation les joyeuses habitudes de sa première jeunesse; les excès auxquels il se livrait tous les jours, unis aux fatigues de la guerre et aux nombreuses blessures qu'il avait reçues par tout le corps, avaient ruiné à la longue sa constitution. Il résista à une première crise, mais un plus grand danger l'attendait à sa convalescence. Habitué à satisfaire tous ses caprices, il reprit trop tôt son genre de vie; le vin, les femmes et les danses ardentes de l'Espagne qu'il aime avec passion, achevèrent d'user ses forces, et amenèrent de nombreuses rechutes.

Dans cet état, il commandait encore. Ceux qui l'entouraient cachaient de leur mieux son abattement à la population et à l'armée. Plusieurs fois on fit sonner les cloches dans tout le Maestrazgo, pour célébrer sa guérison imaginaire. Pour mieux donner le change, un de ses lieutenans prenait ses habits, montait son cheval, et passait au galop dans les villages qui lui étaient soumis. Quand cette ruse ne fut plus possible, il se montra lui-même de temps en temps dans une litière, et tel était le culte qu'on lui portait, que ces apparitions relevaient un peu le courage de tous. Mais le plus souvent, il vivait retiré et invisible comme un despote d'Orient, et la démoralisation gagnait en son absence ceux qui étaient habitués à compter sur lui comme sur un dieu.

Les formidables préparatifs d'Espartero n'en continuaient pas moins, et il devenait évident pour tous qu'il serait bien difficile à Cabrera, même en lui supposant toute son énergie, de résister à des forces si considérables. Cabrera le voyait aussi bien qu'un autre, malgré son

état maladif; et, se tournant alors du côté de don Carlos, il lui envoya à Bourges messages sur messages, dans les mois de janvier et de février, pour lui faire connaître sa position et l'inviter à venir à son secours d'une manière ou d'une autre. Don Carlos lui écrivit plusieurs lettres en l'appelant *son cher Ramonet*, du petit nom d'amitié qu'il lui donnait dans des temps plus heureux, et en l'invitant à se bien garder de toute *marotade;* il créa de plus une décoration particulière pour les troupes de Catalogne, d'Aragon, de Valence et de Murcie. Mais ce fut là le seul appui que le prétendant put donner à sa dernière armée; les puissances du Nord s'étaient définitivement retirées de lui, et il fut impossible de rien obtenir d'elles, malgré de très grands efforts.

Enfin, dans les derniers jours de mars, une grande diversion dans les provinces du nord fut résolue pour dégager Cabrera. Il était trop tard. La paix avait jeté de trop fortes racines dans ces provinces pour qu'elle pût être ébranlée. Les officiers espagnols carlistes, réfugiés en France à la suite de don Carlos, s'évadèrent en foule des dépôts qui leur avaient été assignés; mais, arrivés sur la frontière, ils ne trouvèrent aucune sympathie dans ces populations jadis si ardentes pour la guerre. Le gouvernement français fit arrêter les chefs désignés, entre autres le général Elio, qu'il fit enfermer dans la citadelle de Lille; un nouvel émissaire de Cabrera, le colonel Gaeta, fut arrêté aussi et enfermé dans la citadelle de Brest. Une tentative d'insurrection eut lieu dans les provinces; les chefs, les armes et l'argent manquèrent : elle avorta misérablement.

Cependant le temps marchait, et la belle saison était revenue. Au mois d'avril, Espartero s'est mis en mouvement, mai; l'attente générale a été déçue, et il n'a rencontré nulle part l'ennemi qu'il cherchait. Il a assiégé et emporté successivement Castellote, Segura, Cantavieja; Cabrera n'y était pas. Il a mis le siége devant Morella, cette ville chérie du guerillero, cette capitale de sa comté féodale, cette forteresse où il avait aimé si long-temps à se croire inexpugnable; Cabrera n'y était pas. Morella, démantelé par une artillerie terrible, s'est rendu à discrétion le 31 mai; tout le Maestrazgo a été occupé presque sans coup férir par les troupes de la reine; Cabrera n'y était pas. Jamais déchéance plus complète n'avait succédé à de plus fastueux antécédens; on aurait dit une illusion qui s'effaçait au premier choc de la réalité.

L'armée de Cabrera, emmenant son général, a passé l'Èbre au commencement de juin, et s'est repliée sur la Catalogne. Quand le

général O'Donnell l'a attaquée à la Cenia, Cabrera est sorti de son lit pour reparaître encore une fois sur le champ de bataille; il s'est comporté bravement, et a eu son cheval tué sous lui. Ce n'était là qu'un adieu : cette action, où périt le frère d'O'Donnell, a été la dernière. Depuis long-temps, Cabrera voyait qu'il ne pouvait plus tenir; il n'a plus songé dès-lors qu'à se réfugier en France. Il a passé près de trois semaines à Berga, où il a fait commencer, sans le finir, le procès des assassins du comte d'Espagne; puis, quand l'armée d'Espartero s'est approchée de ce dernier rempart de la faction en Espagne, il s'est remis en marche pour la frontière.

Il a commencé par envoyer devant lui ses deux sœurs, qu'il paraît aimer beaucoup. Ces deux jeunes femmes, dont l'une a dix-sept ans et l'autre quinze, sont entrées en France à la fin de juin, accompagnées de la femme de l'intendant militaire carliste Labandero; on les a trouvées nanties d'une somme de cinquante mille francs en or. L'une est la femme de Polo, l'autre devait épouser un autre aide-de-camp de Cabrera, nommé Arnau. Le gouvernement leur a assigné pour résidence la ville de Bourg, département de l'Ain, où elles s'occupent, dit-on, à cultiver des fleurs.

Un nouvel adversaire est venu enfin consommer le désastre de Cabrera, en y assistant: ce dernier vainqueur n'est rien moins que la reine Isabelle elle-même. Partie de sa capitale, pour venir prendre les eaux à Barcelone, elle a traversé hardiment les contrées qui tremblaient naguère devant le comte de Morella. L'ascendant de la royauté est si grand en Espagne, que la présence de cette jeune fille faible et maladive a plus fait qu'une armée pour la pacification du pays. Les troupes factieuses qui ont voulu s'opposer à son passage, ont été écrasées; les cris d'enthousiasme et d'amour qui l'ont accueillie dans les villes, ont retenti dans les campagnes en armes, et ses plus terribles ennemis ont disparu devant la poussière que soulevait la roue rapide de sa voiture. Le 30 juin, elle est entrée à Barcelone au milieu des fêtes; quatre jours après, le 4 juillet, Berga était pris par Espartero, et le 6, à cinq heures du matin, Cabrera se réfugiait en France, avec 10,000 hommes.

Il n'y avait sur la frontière que deux cents soldats français, quand toute cette armée s'est présentée. Les christinos ne la suivaient pas, et on ne tirait pas un coup de fusil. Une dernière discussion s'est engagée sur le territoire français entre ceux qui voulaient entrer et ceux qui ne le voulaient pas. Les gendarmes s'étant saisis de Cabrera, au milieu même de ses troupes, son beau-frère Polo lui a offert de

le délivrer et de rentrer en Espagne avec lui : il s'y est obstinément refusé. Il a dit lui-même que, s'il avait voulu, il aurait pu tenir encore six à sept ans dans les montagnes, mais qu'il avait reculé devant l'idée de sacrifier inutilement ses troupes. D'ailleurs, après avoir formé une armée, il lui répugnait de *faire la guerre en partisan*. Son armée est entrée en France par colonnes et dans le plus grand ordre; ces dix mille Aragonais, dont la plupart frémissaient de se rendre ainsi sans combattre, pleins de respect encore pour les derniers ordres de leur chef, se sont laissés désarmer sans résistance par une poignée d'hommes.

Le moment où Cabrera s'est éloigné de la frontière, prisonnier volontaire du gouvernement français, a présenté une scène touchante; ses soldats couraient en foule au-devant de lui pour le voir encore un moment de plus, agitant leurs bonnets en l'air et criant *vive Cabrera!* et ces rudes visages, qui n'avaient jamais pâli dans les plus horribles épisodes de cette guerre, étaient couverts de larmes. Lui-même pleurait en se séparant pour jamais des compagnons de sa puissance. Ainsi a fini la guerre civile espagnole. Avec Cabrera sont entrés Forcadell, Llangostera, Polo, Palillos, Burjo, tous les chefs aragonais. Les Catalans ont essayé de tenir quelque temps encore, et n'ont pas voulu abandonner la partie sans brûler du moins leur dernière amorce; mais, après quelques jours de lutte, ils ont été forcés de passer la frontière à leur tour. A part quelques bandes éparses, l'est de l'Espagne est maintenant libre de factieux, comme les provinces du nord.

L'étonnement a été grand en France quand on a vu Cabrera. Petit et maigre, avec une barbe très peu fournie, il a l'air d'un jeune homme doux et faible. Ses cheveux sont très noirs et son teint très brun. On dit qu'avant sa maladie, son regard avait un éclat singulier; aujourd'hui, cet éclat semble s'être affaibli. Il regarde rarement en face son interlocuteur, et jette souvent les yeux autour de lui avec une sorte d'inquiétude. Sa physionomie est intelligente, sans être précisément remarquable; quand il sourit, son visage prend une expression de finesse naïve qui n'est pas sans grâce. Il est extrêmement simple dans ses manières, même un peu embarrassé. Il paraît souffrant, et n'a plus cette extrême mobilité qui le portait autrefois, dit-on, à changer sans cesse de place. Son attitude, légèrement courbée, semble indiquer que sa poitrine est altérée.

Tel est l'homme à qui le hasard des évènemens a fait une si grande place dans l'histoire de ces dernières années. Nous allons compléter ce portrait par quelques détails sur son caractère.

Cabrera n'a jamais eu aucune opinion politique. Il a embrassé la cause de don Carlos, parce que c'était celle qui pouvait le mener à la fortune; il aurait suivi tout autre parti qui lui aurait donné plus de chances de succès; il l'a bien prouvé en ne tenant aucun compte des ordres qu'il recevait du prétendant. On dit qu'il lui est quelquefois arrivé d'écrire de sa main au bas d'un ordre qu'il recevait de don Carlos : *Recibido pero non ejecutado todo por el servicir de vuestra magestad* (reçu, mais non exécuté, le tout pour le service de votre majesté), et de le renvoyer ainsi à son auteur.

Il a toujours détesté les prêtres et les moines, ce qui est étrange pour un prétendu défenseur de la religion. Tout ignorant qu'il était, il connaissait assez d'histoire pour savoir que les prêtres avaient toujours voulu dominer en Espagne, et il était trop jaloux de son autorité pour s'accommoder de ces prétentions. Peut-être aussi se souvenait-il qu'il n'avait pas pu entrer dans les ordres, et conservait-il quelque rancune contre ceux qui portaient l'habit ecclésiastique. Quelques anecdotes feront connaître sa façon d'agir avec eux.

Un jour il s'aperçut qu'un prêtre qu'il employait dans la perception des impôts, avait fait payer deux fois la même somme à un paysan; il le fit fusiller. L'évêque de Mondoñedo, président de la junte carliste d'Aragon, écrivit à don Carlos pour se plaindre de cette violation inouie des priviléges du clergé. — Des prêtres, disait-il, ne pouvaient être exécutés que sur un ordre exprès du roi, et après avoir été condamnés par les juges ecclésiastiques. — Don Carlos écrivit lui-même à son général, pour lui recommander plus d'égards envers les ministres de l'église. — L'évêque de Mondoñedo en a imposé à votre majesté, répondit Cabrera; je n'ai pas fait fusiller un prêtre, mais bien un mauvais larron. Autrefois les mauvais larrons étaient crucifiés; aujourd'hui je les fais fusiller; *los tiempos cambian las costumbres*, les temps changent les mœurs.

Lorsque l'armée du centre marchait sur Morella, il fit engager tous les habitans qui se croiraient inutiles à évacuer la place : *Je donnerai des armes*, dit-il, *à tous ceux qui resteront*. Tout le monde resta, excepté les femmes, les enfans et environ cinquante moines franciscains. Quelques jours après que le siége fut levé, les moines revinrent et reprirent possession de leur couvent. Cabrera leur fit donner l'ordre de se rassembler sur la place d'armes; il s'y rendit lui-même, et leur dit brusquement : *Vous devez vous rappeler que vous vous êtes vous-mêmes jugés inutiles; ainsi repartez; il n'y a ici que des braves*. Les moines savaient qu'il n'y avait rien à répliquer : ils défilèrent sans mot dire. Cabrera les suivit jusqu'à la porte de la

ville, et leur cria pendant qu'ils sortaient : *Gardez-vous de revenir, car vous ne sortiriez pas si aisément.*

L'évêque de Mondoñedo réclama encore auprès de don Carlos; don Carlos écrivit de nouveau, et Cabrera répondit : — Il est possible, *bien que je ne le comprenne pas,* que les moines soient utiles au service de votre majesté lorsqu'elle sera à Madrid; mais je puis l'assurer qu'ici ils ne me servent à rien, si ce n'est à consommer des rations que j'aime autant garder pour ceux qui se battent journellement pour la bonne cause. — Quelques jours après, il destitua l'évêque de ses fonctions de président de la junte, et en nomma un autre.

Nous avons déjà parlé de la cruauté de Cabrera. Nous avons dit qu'il fallait faire la part, pour le bien juger sous ce rapport, des préjugés et des mœurs de son pays. On a voulu faire de lui un être féroce toujours altéré de sang humain; c'est aller trop loin. Ceux qui le connaissent bien disent qu'il n'a jamais versé de sang sans motif. Il est insensible, mais il n'est pas cruel pour le plaisir de l'être. Il y a un mot qui a fait bien du mal à l'Espagne; c'est le terrible mot de *représailles.* Ce mot explique tous les meurtres de Cabrera. Les constitutionnels traitaient les révoltés comme des brigands et les égorgeaient sans pitié; à leur tour, les révoltés le leur rendaient. Les têtes se montent aisément en Espagne; chaque parti croit et raconte des horreurs de son ennemi, et s'excite, par ces récits souvent imaginaires, à en faire autant. On va loin ainsi de part et d'autre. Il est vrai pourtant de dire que Cabrera, surtout quand il était irrité, pouvait compter parmi les plus sanguinaires.

Naturellement gai, il se mettait en colère avec une extrême facilité, et il était alors tout-à-fait hors de lui. Ses officiers l'excitaient d'ailleurs dans ses emportemens, au lieu de le retenir. On raconte que, quelques jours avant l'arrivée d'Oraa devant Morella, il avait réuni dans un dîner tout son état-major. Dès le commencement du repas, la conversation tomba sur ce qu'on ferait des prisonniers après les engagemens qui allaient avoir lieu. Il fut convenu d'abord que les chefs seraient fusillés sans pitié; puis, le dîner s'avançant et les imaginations s'échauffant par le vin, des chefs on passa aux officiers, puis aux sous-officiers; à la fin du repas, il était décidé qu'on ne ferait aucun quartier, même aux simples soldats. Cabrera prenait part à ces orgies et s'enivrait comme les autres; il se croyait ensuite lié par sa parole, et exécutait par fanfaronnade ce qu'il avait juré dans un moment de transport.

Quant à ses talens militaires, on a vu aussi ce qu'il faut en penser.

En Espagne, où la chouannerie est nationale, on conçoit qu'il ait passé pour un habile général; partout ailleurs, il serait considéré comme n'ayant aucune connaisance de la guerre. Il eut du bonheur sans doute, beaucoup de bonheur; mais le hasard ne suffit pas pour expliquer un succès comme le sien. Il faut encore qu'il ait eu les qualités qui font réussir dans son pays. Il a été, dans l'origine de son élévation, d'une activité presque fabuleuse; il excellait surtout dans l'art précieux pour un partisan de prendre vite les résolutions les plus imprévues. Les malentendus, les surprises, les terreurs paniques, ont joué un grand rôle dans l'échafaudage de sa fortune; mais il en est de même pour tout guerillero, et les plus célèbres faits d'armes de Mina n'avaient pas d'autre caractère.

Ce qui a été réellement remarquable chez lui, c'est son instinct organisateur. Quelque informe qu'ait été sa création du Maestrazgo, elle atteste des facultés rares chez un écolier devenu général. Il n'est pas, sous ce rapport, sans quelque ressemblance avec Abd-el-Kader. La préférence obstinée qu'il a montrée dans les derniers temps pour un séjour prolongé à Morella, tandis qu'il avait paru répugner précédemment à coucher deux nuits de suite dans le même lieu, fait voir qu'il avait pris goût aux soins d'un établissement durable. Il est permis de croire qu'il aurait fondé quelque chose, s'il avait eu plus de temps, s'il n'avait pas été arrêté par la maladie, et si l'on n'avait pas déployé contre lui toutes les forces d'une nation organisée. Bien des principautés se sont fondées au moyen-âge qui n'avaient pas jeté d'aussi fortes bases en si peu d'années.

Sa manière de recruter était fort simple. Quand les enrôlemens volontaires ne suffisaient pas, il envoyait un fort détachement dans un village quelconque soumis au gouvernement de la reine, et faisait afficher le *bando* suivant : *Los mozos de este pueblo que no se presenten en el termino de las 24 horas, seran arcabuseados por detras como traidores* (les jeunes gens de ce village qui ne se présenteront pas dans les 24 heures seront fusillés par derrière (comme traîtres). Les soldats obtenus par ce moyen étaient appelés *minones*. Il agissait avec non moins de cérémonie quand il avait besoin d'argent : il tombait à l'improviste sur un bourg du pays ennemi et frappait impartialement d'une contribution égale carlistes et christinos. Un jour, à Caspe, quelques personnes notables, connues par leur adhésion au prétendant, vinrent réclamer auprès de lui contre cette égalité : « Je ne reconnais pour amis, répondit-il, que ceux qui me suivent le fusil sur l'épaule, et si je fais une différence entre ceux qui ne me suivent

pas, ce n'est pas en faveur de ceux qui se disent mes partisans, et qui ne veulent pas se priver pour moi. »

Il était généralement très aimé de la population de ses domaines. Autant il était cruel et exacteur pour tout le pays qui ne reconnaissait pas son autorité, autant il était protecteur et bienveillant pour celui qui lui était soumis. Souvent brusque et hautain avec ses officiers, il se montrait toujours affable, prévenant même, envers les paysans. Il laissait carte blanche à ses troupes pour piller à leur gré hors de ses frontières; mais dans le sein de son petit royaume, nul n'était admis à frapper la moindre contribution sans son ordre. Complètement étranger à tout système régulier de police et d'administration, il était pourtant parvenu, par la terreur, à établir autour de lui une administration assez honnête et une police assez sévère. Il livrait les diverses directions aux hommes les plus habiles et les plus spéciaux qu'il avait pu rencontrer, puis il les faisait surveiller avec soin, et à la première prévarication, il les mettait à mort sans miséricorde.

Il n'y a jamais eu autant d'argent dans le Maestrazgo que pendant sa domination. Tout ce qu'il en recueillait dans ses excursions ou dans celles de ses lieutenans, au travers des provinces environnantes, il le dépensait dans le pays. On a dit qu'il avait amassé des sommes énormes pour son propre compte; s'il l'a fait réellement, ce ne peut être que depuis bien peu de temps, car il était naturellement prodigue et peu occupé de l'avenir.

Quand le premier effroi qui avait suivi le désastre de Pardiñas fut passé, la cause carliste recommença à décroître en Navarre. Les troupes constitutionnelles cernaient de plus en plus le quartier royal, et l'armée qui entourait le prétendant ne comptait plus les jours que par des défaites. Des divisions mortelles éclatèrent alors dans son sein; un fort parti se forma sourdement pour la paix; le général en chef Maroto se mit lui-même à la tête des désabusés. Cabrera entretenait, dit-on, une correspondance secrète avec Arias Tejeiro, ministre de don Carlos : il dut souvent être averti de ce qui se passait dans les provinces. Il persista pourtant à ne tenter aucun effort pour dégager le prétendant, et passa dans cette inaction l'année 1839 tout entière. Il était évident qu'il ne songeait désormais qu'à se fortifier à part, pour jouir en paix de sa merveilleuse fortune et se maintenir indépendant, quoi qu'il arrivât.

Mais ses intérêts étaient loin d'être aussi distincts de ceux de don Carlos qu'il voulait bien le croire. Il s'en aperçut quand arriva à Morella, à la fin du mois de septembre 1839, la nouvelle de la convention de Bergara et de l'entrée de don Carlos en France. Plusieurs

chefs de son armée, ayant reçu des lettres des chefs navarrais, qui les engageaient à suivre l'exemple donné par les provinces, parurent hésiter et prêter l'oreille aux idées d'accommodement. Cabrera en fut promptement informé, car il avait organisé dans son camp un vaste système d'espionnage, et il craignit de voir s'écrouler sa puissance, qui ne reposait que sur la guerre. Voici comment il s'y prit pour couper court à toute tentative de ce genre.

Il fit inviter un jour tous ses officiers à se rendre auprès de lui. Quand ils furent réunis, il prit la parole, et leur demanda du ton le plus naturel quel était leur avis sur des propositions de transaction qui lui étaient faites, et s'il ne leur paraissait pas à propos de les accepter. Forcadell, le plus bouillant d'entre eux, s'écria, dès les premiers mots, qu'il aimerait mieux sortir sur-le-champ que d'entendre parler de traiter. « Eh bien! sors, » lui répondit Cabrera avec emportement, en lui montrant la porte. Forcadell se leva en effet, et sortit. Il fut suivi par Llangostera. Cabrera alla fermer la porte sur eux, et revint s'asseoir à sa place, en disant : « Nous n'avons pas besoin de fous ici. » Puis il recommença à exprimer des doutes et à consulter les assistans sur ce qu'il y avait à faire. Chacun se crut alors autorisé à donner son avis, et quelques-uns exprimèrent des désirs de conciliation.

Dès que le conseil fut levé, Cabrera fit fusiller tous ceux qui avaient paru incliner vers un accommodement. Dans le nombre se trouvait le gouverneur de Cantavieja. Puis il publia un ordre du jour portant que quiconque dans l'armée prononcerait seulement le mot de transaction, serait immédiatement puni de mort.

Il ne borna pas là ses précautions. Il ordonna qu'en dehors d'une ligne tracée autour de ses positions, il y aurait une lieue de solitude absolue. Tous ceux qui habitaient cet espace reçurent l'ordre d'en partir sur-le-champ, et il fut interdit à qui que ce fût d'y mettre le pied sous peine de mort. Des patrouilles parcouraient sans relâche l'intervalle condamné; tous ceux qui y étaient trouvés, carlistes ou christinos, étaient fusillés sans rémission.

Toute communication fut coupée par ce moyen énergique entre Cabrera et le reste de l'Espagne, si bien qu'on fut long-temps sans savoir même ce qu'il était devenu. Les uns le disaient mort, les autres en fuite, tandis qu'il se tenait renfermé sous la protection de ce formidable cordon sanitaire, comme si le monde entier eût été pestiféré. On pouvait bien partir pour Morella, mais rien n'en revenait, pas un seul homme, pas le moindre bruit. Ainsi se passa le mois d'octobre 1839 et une partie du mois de novembre.

Quand Cabrera sortit de ce silence effrayant, il était sûr de son

armée. La terreur avait raffermi les résolutions chancelantes. Aidé des conseils du baron de Raden, ancien lieutenant-colonel d'artillerie au service de Hollande, qui avait défendu Anvers contre les Français, il avait ajouté encore aux fortifications qui devaient rendre ses positions imprenables. Chaque défilé, chaque pointe de rocher était couvert de retranchemens. Un demi-cercle de châteaux-forts, dont les plus redoutables étaient Morella et Cantavieja, hérissait les montagnes. Dernier débris de l'armée de Navarre, le général Balmaseda était venu le rejoindre avec cinq cents chevaux. La mort tragique du comte d'Espagne, immolé sur un premier soupçon de transaction, avait achevé de lui donner confiance et sécurité, en lui assurant l'appui de l'armée carliste de Catalogne.

De son côté, Espartero, vainqueur de don Carlos et pacificateur des provinces du nord, s'avançait avec soixante-dix mille hommes et soixante-dix pièces de canon. Il avait amené avec lui l'ancien chef carliste aragonais Cabanero, qui venait d'embrasser la cause de la reine, et qui adressa une proclamation à ses compatriotes pour les engager à l'imiter. Mais cette proclamation n'eut aucun écho, Cabrera y avait mis bon ordre d'avance. L'hiver survint alors, les montagnes du Maestrazgo se couvrirent de neige, les défilés devinrent impraticables. Par un dernier hommage à la réputation militaire de Cabrera, Espartero s'arrêta. Il plaça son quartier-général à Las-Matas, au centre du demi-cercle que formaient les châteaux fortifiés de l'ennemi, à une lieue seulement de l'un d'eux, Castellote. Là, il se fortifia à son tour, fit ouvrir des routes pour ses convois, établit des hôpitaux pour ses malades, des magasins pour ses munitions, et attendit patiemment le retour du beau temps.

La conduite de Cabrera dans les derniers momens qui ont précédé sa chute sera fort diversement jugée. Lui-même attribue sa prompte défaite à sa maladie; d'autres diront qu'amolli par deux ans de pouvoir, il a manqué d'énergie; d'autres enfin, qu'il a toujours été au-dessous de sa fortune, et que sa faiblesse a paru dès qu'il n'a plus été protégé par le hasard. Ces trois explications sont sans doute également vraies. Sa maladie n'a été que le signe de son affaissement sous l'excès de sa prospérité, et il y a eu dans son mal quelque chose de celui de Mazaniello. On a peine à comprendre, en le voyant, que la destinée ait pu le choisir, lui si jeune et si chétif en apparence, pour le mettre à la tête d'une des plus terribles insurrections de *lazzaroni* que l'histoire ait jamais vues, et pour soumettre à ses moindres volontés ces forts Aragonais que rien n'avait pu encore subjuguer.

Quelques jours avant l'entrée de Cabrera en France, le 25 juin, une autre troupe et un autre général passaient aussi la frontière, du côté de Bayonne. Cette fois, ce n'était plus le chef qui entraînait ses soldats sur le territoire étranger; c'étaient les soldats qui avaient forcé leur chef à y chercher un asile. Poursuivis l'épée dans les reins par les généraux de la reine, accueillis à coups de fusil par les habitans des campagnes, ils avaient fait cent lieues en dix jours, sans pain, sans habits, sans chaussures, presque sans munitions, mais non sans avoir souvent fait face à l'ennemi, quoiqu'ils ne fussent en tout que quinze cents. Ces hommes de fer, qui ont effrayé la ville de Bayonne de leur aspect farouche et sauvage, avaient brisé leurs armes à la frontière plutôt que de les livrer à l'étranger. Ils avaient pour général l'indomptable Balmaseda.

Balmaseda est l'homme vraiment fort de cette guerre. C'est lui qui a le premier deviné Maroto, lui qui est seul resté debout dans la débâcle de l'armée de Navarre. Né en Castille d'une famille distinguée, il était lieutenant-colonel à la mort de Ferdinand VII. Il prit aussitôt les armes pour don Carlos, et ne les a quittées qu'au dernier moment. Doué d'une haute taille et d'une force herculéenne, il a toujours fait la guerre en partisan, à la tête d'un corps de cavalerie qui répandait partout la terreur. On a vu qu'il avait été rejoindre Cabrera après la convention de Bergara; mais ils ne purent pas s'entendre, et il le quitta bientôt. Il revint le trouver vers le milieu de l'hiver, pour l'inviter à l'aider à faire pendre Segarra, qui commandait l'armée de Catalogue, et qu'on soupçonnait déjà de la défection qu'il a réalisée plus tard. Cabrera ne voulut pas l'écouter. Alors, las de ne trouver dans les généraux carlistes que des *traîtres* ou des *danseurs*, — c'est ainsi qu'il les appelle, — il essaya de s'établir à part à Beteta; mais il n'y put réussir, et c'est de là qu'il a été récemment contraint de partir pour se jeter en France à marches forcées.

Cabrera a eu sur Balmaseda l'avantage de se donner de bonne heure un centre d'opérations où il revenait toujours; mais si Balmaseda avait été moins inquiet, moins nomade, et que le sort l'eût appelé, au lieu de l'élève du chanoine don Vicente, à être le chef de 30,000 hommes, il est probable qu'il aurait fait une autre fin. Aussi parle-t-il avec dédain du comte de Morella : « Il se trouvera bien en France, dit-il amèrement; il pourra y faire de la musique à son aise; qu'on lui donne une guitare, et il ira chanter par les chemins. »

****

L'EUROPE ET LA CHINE.

—

L'OCCIDENT ET L'ORIENT.

I. — COMPARAISON DE LA CIVILISATION EUROPÉENNE AVEC LA CIVILISATION CHINOISE.

Au bout de l'Orient est un empire qui n'a pas son pareil au monde, sous le rapport de la population, car à lui seul il renferme trois cent soixante millions d'hommes. C'est au moins cent millions en sus de l'Europe entière, c'est plus du tiers des habitans de la planète. Sous le rapport de la richesse créée par le travail de l'homme, il paraît non moins remarquable. Policé long-temps avant l'Europe, il est encore pour elle une terre inconnue; jusqu'à présent il lui a été hermétiquement fermé. Jusqu'à ce jour aussi, quelque guerroyante que soit l'humeur européenne, on l'avait laissé en paix. Il était trop loin pour tenter l'ambition conquérante de nos nations occidentales. Notre esprit d'aventure se contentait de quelques échanges opérés par le seul port de Canton. Aujourd'hui, cependant, un grand changement semble se préparer. Le commerce, qui, le plus souvent, sert de lien pacifique entre les peuples, a amené une collision grave entre la Grande-Bretagne et les autorités de ce vaste et populeux empire. Les distances ont tellement été amoindries par les progrès de la science

et des arts et par les empiétemens successifs de l'Europe sur l'Asie, qu'une expédition contre la Chine, dont l'idée eût été traitée de folie il y a un demi-siècle, a été organisée par le gouvernement anglais comme une entreprise toute simple, tout élémentaire. Elle est en route, et probablement à l'œuvre maintenant. Qu'en adviendra-t-il? Il serait téméraire d'essayer de le prévoir avec quelque précision. Mais il n'y a pas de témérité à dire que cet acte d'un peuple aussi envahissant, aussi fort et aussi habile à conserver ce qu'il a pris que l'est le peuple anglais, est un évènement considérable, et l'on est en droit de le regarder comme le prélude d'une ère nouvelle dans les relations de la Chine avec l'Europe.

On a beaucoup discuté sur les mérites comparatifs des populations chinoises et de celles de l'Europe. Naturellement, avec cette modestie qui nous distingue, nous nous sommes adjugé l'avantage. Je ne prétends pas que ce soit à tort. Le procès, cependant, n'est pas jugé sans appel. Les Chinois sont de beaucoup en retard sur nous dans le domaine des sciences et des beaux-arts, et non moins dans celui des arts utiles. Ils avaient devancé l'Europe pour toutes les inventions les plus précieuses, telles que l'imprimerie, la poudre à canon, la boussole, et, dans un ordre moins relevé, le sondage; mais ils n'en ont tiré parti qu'à moitié, parce qu'ils paraissent dépourvus de cet esprit infatigable de perfectionnement qui caractérise l'Europe, et il a fallu que leurs découvertes fussent transplantées chez nous pour porter tous leurs fruits. Leur industrie est particulièrement arriérée en ce qu'ils n'ont pas su se créer aussi bien que nous, dans le monde matériel, des organes supplémentaires de ceux dont la nature a formé le corps humain. Leurs machines et leurs bêtes de somme sont peu nombreuses et peu perfectionnées. Chez eux, les muscles de l'homme doivent subvenir à tout labeur, fréquemment même au transport à grandes distances des objets les plus lourds. Ils manquent de cette faculté dominatrice qui nous a permis de ployer à notre usage et de faire travailler pour nous, sur la plus grande échelle, les élémens et les animaux, et de remodeler, pour ainsi dire, le globe terrestre, afin que nos voies de communication pussent s'y développer plus à l'aise. Il y a peut-être plus de machines et autant de grandes routes en chaussée et de canaux de navigation dans cette toute petite île qui se qualifie de *Grande*-Bretagne, que dans tout l'empire chinois. Il s'y fabrique et s'y consomme plus de fer.

Sous le point de vue religieux, on ne peut guère signaler, comme une preuve de l'infériorité de la Chine, le fétichisme idolâtre des sec-

tateurs de Fo, car l'Europe catholique en offre le pendant par les superstitions et les pratiques des basses classes demeurées croyantes, par leur dévotion aux reliques, et par leur foi aux miracles journaliers des saints. A l'égard des rapports de l'homme avec la Divinité, les classes éclairées sont en Chine à peu près au même point que dans notre Occident : elles professent un déisme d'une charité extrêmement étendue; je dirais universelle, si, par une omission que nous n'avons pas le droit de leur reprocher, tout énorme qu'elle est, puisque, relativement à eux, nous avons le même péché sur la conscience, les lettrés chinois n'avaient oublié de compter les populations nombreuses et puissantes de notre civilisation occidentale (1).

Du point de vue moral, en ce qui concerne les rapports de l'homme avec l'homme, les Chinois sont, dans la forme au moins, plus avancés que nous, car ils sont plus bienveillans. Les rixes et les emportemens sont peu communs parmi eux. Ils ont cherché et trouvé dans le cérémonial un excellent procédé pour refouler les instincts grossiers, violens ou hautains. En général, le Chinois, s'il sait moins maîtriser la nature physique, sait mieux se maîtriser lui-même. Domination pour domination, l'une assurément vaut l'autre. Moralement, cependant, la Chine présente une imperfection énorme. La polygamie y subsiste, ou plutôt le concubinage y est admis et beaucoup pratiqué par les riches, qui, à côté de leur Sara, ont très souvent une Agar. La femme n'y est pas tout-à-fait la compagne de l'homme; elle est plutôt l'instrument de ses plaisirs. Plus généralement, chose bizarre, dans les classes cultivées que chez le vulgaire, elle porte sur son corps l'empreinte, la *marque* de la servitude. Elle est estropiée (2). Cet usage

(1) Voici un rapprochement remarquable que je trouve dans une note de la relation de l'ambassade de lord Macartney en Chine, par sir George Staunton :

« ..... Leur religion (des Chinois), celle que leur gouvernement conserve encore, est la religion que le grand Newton appelle la plus ancienne de la terre, et qu'il peint d'une manière si noble et si touchante : — « Croire fermement que Dieu a « créé le monde par son pouvoir et le gouverne par sa providence; craindre pieuse- « ment, chérir, adorer cet être suprême; respecter ceux dont on tient la vie et les « personnes avancées en âge; avoir une affection fraternelle pour tous les hommes; « et même de la sensibilité, de la pitié pour la partie brute de la création. »

(*Traduction de M. J. Castéra*, 1804, tome I, p. 22.)

(2) On peut faire remarquer, comme une circonstance atténuante en faveur des Chinois, que cette mode entraîne comme conséquence l'exemption, pour la femme, de tout travail pénible, forme d'affranchissement que la femme est encore à attendre en Europe et dans tout l'Occident, particulièrement en dehors du territoire occupé par la race anglaise.

Il est digne d'attention que les Tartares conquérans de la Chine, qui ont adopté

barbare de la mutilation des pieds, dont les dames chinoises se font maintenant un point d'honneur, et que les classes pauvres imitent, autant qu'elles le peuvent, par vanité et par coquetterie, est évidemment un reste de l'asservissement brutal qui a pesé sur la femme comme sur tous les êtres faibles, au début de toute civilisation. C'est l'oppression jalouse du maître sur l'esclave. C'est une précaution semblable à celle du chat-huant de La Fontaine à l'égard de ses souris :

Les premières qu'il prit du logis échappées,
Pour y remédier le drôle estropia
Tout ce qu'il prit ensuite, et leurs jambes coupées
Firent qu'il les mangeait à sa commodité.

Mais, politiquement et socialement, la Chine peut invoquer de beaux titres à la supériorité. Les Chinois ont résolu des problèmes bien difficiles. Ils ont réussi à faire vivre sous une même loi, pendant une suite indéfinie de siècles, des myriades de myriades d'hommes. Chez nous, on a vu échouer, l'une après l'autre, toutes les tentatives ayant pour but de fonder l'unité européenne (par nous qualifiée, avec notre modestie accoutumée, d'empire universel), qui, toute vanité nationale à part, serait plus favorable au bonheur des populations, que le morcellement entre des gouvernemens ennemis ou seulement rivaux. Elles n'ont même jamais été hautement avouées depuis les Romains, car Charlemagne, Charles-Quint et Napoléon aspiraient à la suprématie dans un conseil de rois et non à trôner seuls. Les Chinois ont érigé un empire qui dure sans interruption depuis l'origine des temps historiques, qui durerait peut-être éternellement, si la vapeur, secondant notre soif de conquêtes, ne le mettait actuellement à notre portée; les conditions de l'équilibre y sont si admirablement remplies, que rien n'a pu le renverser, et que les invasions et les conquêtes qui, à plusieurs reprises, dans notre Occident, ont tout balayé et ont entassé ruines sur ruines, au lieu de l'abattre ou de l'ébranler, l'ont consolidé, raffermi, étendu.

C'est que l'organisation sociale et politique de la Chine est fondée sur une notion plus exacte et plus complète de la nature humaine que ne l'a été dans le passé, et que ne l'est dans les temps modernes celle d'aucune des parties de notre Occident.

Dans un ouvrage récent et trop peu remarqué (1), par l'unique

toutes les coutumes des Chinois, se sont refusés à suivre cette mode de la mutilation des pieds.

(1) *Du Parti Social.*

motif que l'auteur avait *des yeux de province*, un écrivain toulousain, M. L. Brothier, par une analyse que j'oserai dire supérieure à celle de Montesquieu, distingue dans la société trois élémens primordiaux : les intérêts individuels, les intérêts de famille, les intérêts généraux, et part de là pour tracer un plan de gouvernement. Cette classification prise pour base de la destination, de la combinaison et de la répartition des pouvoirs, est, je ne crains pas de le répéter, plus profonde et plus vraie que la double trinité monarchique, aristocratique et démocratique, ou exécutive, législative et judiciaire de l'illustre théoricien de la Brède.

Cela posé, le gouvernement doit reproduire fidèlement l'image de tous les grands élémens de la société. Tous les grands principes sur lesquels la société repose doivent avoir au sein du gouvernement une institution qui en soit l'incarnation et la figure; autrement le titre de gouvernement représentatif serait une enseigne menteuse, et tout gouvernement doit être représentatif (je ne dis pas parlementaire), sous peine de périr. Les pouvoirs publics doivent-ils, peuvent-ils être autre chose que la personnification des forces sociales? Or, chez nous, je parle en Européen, les publicistes modernes, dans leurs conceptions politiques, font abstraction pure et simple de la famille, comme si le sentiment de famille n'était pas l'un des liens sociaux les plus forts, comme s'il n'était pas l'un des plus puissans ressorts de la société. Faut-il s'étonner de ce que leurs œuvres sont si périssables, de ce que nous changions de constitution à peu près comme un fashionable de cheval, et de ce que la vie moyenne des dynasties est maintenant en France du tiers ou du quart de la vie moyenne de l'homme, dans les classes où la misère et la souffrance l'abrègent le plus, nous qui, en quatorze siècles, n'avions eu que trois dynasties?

Toute constitution politique qui ne tient pas compte de l'esprit de famille, qui ne lui fait pas une place suffisante, est radicalement incapable de rien constituer, exactement comme si elle faisait abstraction des intérêts individuels, ou comme si elle passait sous silence les intérêts collectifs de l'état. Négligeant une force de premier ordre, celle qui produit la stabilité, par cela seul elle manque de stabilité elle-même. Elle est bâtie sur le sable mouvant des révolutions, ou suspendue en l'air dans l'atmosphère agitée des orages populaires. Malheureusement, dans notre Occident, le principe de la famille se présente comme incompatible avec un autre principe non moins sacré désormais, cher à l'intérêt individuel dont il est le

palladium, et auquel le droit de cité est irrévocablement acquis, celui de l'égalité, consécration de l'unité nationale sans distinction de races et d'origine, de vainqueurs et de vaincus, de conquérans et de conquis ou de vassaux. Le principe d'égalité s'étant heureusement fait jour depuis un demi-siècle dans le monde politique, malgré l'opposition des héritiers de la conquête et des légataires de la féodalité, nous n'avons su lui faire sa part qu'en rognant de plus en plus celle du principe de famille, dont ceux-ci se réclamaient, et qu'en nous appliquant à déraciner le sentiment de famille de la vie publique et même de la vie privée. Nous avons ainsi admirablement réussi à mettre à néant les prétentions des féodaux; mais, contre notre intention, nous avons désorganisé la société. Sur ce point, d'ailleurs, les défenseurs de la famille n'ont aucun reproche à adresser aux amis de l'égalité (je parle de l'égalité véritable, et non du nivellement, que trop de gens encore, et même des esprits distingués, des libéraux, confondent avec elle, quoique ce soit l'inégalité la plus tyrannique et la plus monstrueuse). Les uns et les autres se trouvent fatalement d'accord sur ce point, que les deux principes se repoussent et s'excluent. C'est une opinion reçue, qui semble indélébile dans nos cervelles: c'est devenu un article de foi qu'on ne conteste plus. On est pour l'égalité ou pour la consécration politique du sentiment de la famille, on n'est pas pour les deux à la fois; et, comme la société ne saurait à l'avenir se passer de l'égalité non plus que de la famille, il résulte de ces prétentions exclusives une bascule interminable, une suite de combats sans issue. Nous tournons dans un cercle vicieux, allant de Charybde en Scylla et de Scylla en Charybde, chassés d'anarchie en absolutisme et d'absolutisme en anarchie, de révolution en révolution. On dirait que cette idée de l'incompatibilité absolue de l'esprit de famille et de l'égalité a été jetée par un génie malfaisant au milieu des Occidentaux, comme une semence d'éternelle discorde, afin qu'ils s'entredétruisent; et on serait tenté de croire qu'elle atteindra ce but infernal, si l'on ne songeait que cette croyance est une nouvelle venue sur la terre, qu'elle ne date que d'un demi-siècle, et que, accréditée seulement à la faveur des passions d'une lutte terrible, elle doit, si ces passions s'apaisent, se réformer par degrés, et disparaître de même que se sont évanouis tant d'autres préjugés considérés dans leur temps comme des panacées suprêmes ou comme d'incurables maladies de l'esprit humain.

Les Chinois, au contraire, ont su concilier les deux principes, non par une transaction bâtarde et boiteuse, mais par une conciliation

parfaite; et, fait curieux, qui montre à quel point leur nature et leur histoire diffèrent de la nôtre, cette conciliation a eu lieu naturellement, sans combats, sans efforts.

Le principe d'égalité est installé chez eux sans réserve. Leur constitution ne reconnaît d'autre titre que le mérite personnel, et elle met tout en œuvre pour que le mérite surgisse et prenne son rang dans l'état. Tout y est au plus digne, tout, à l'exception de la couronne; encore n'est-ce pas la loi de primogéniture qui règle l'ordre de succession : l'empereur choisit parmi ses fils celui qui doit le remplacer. C'est l'organisation démocratique la plus réelle qu'il y ait sur la terre. Avec un peu de bonne volonté, on pourrait dire qu'elle est la seule dont la valeur ait été parfaitement constatée et sanctionnée par l'expérience; car les anciennes démocraties occidentales n'ont été, à vrai dire, que des oligarchies ou des aristocraties. Les opinions qui se propagent aujourd'hui chez nous sous le nom de démocratiques sont des idées non d'égalité, mais de nivellement odieux et de promiscuité brutale, non populaires, mais populacières. Et la démocratie américaine, à qui l'on peut à bon droit adresser ces reproches de promiscuité et de populacerie, n'est encore qu'à l'état d'essai; ce serait un jugement précipité que de lui décerner dès à présent les honneurs dus à un système établi, solidement assis, ayant pignon sur rue. Elle a clos à peine son premier demi-siècle, et déjà elle a cessé d'offrir, dans le jeu de ses mécanismes, cette régularité simple et majestueuse qui la rendait l'envie des nations de l'Europe et l'effroi des têtes couronnées.

De même la famille est le pivot de leur société. L'unité sociale qui chez nous, aujourd'hui, est l'individu, est chez eux la famille. Ils vivent de la vie de famille, groupés par nombreux ménages, frères avec frères, parens et enfans réunis, ce qui renforce et resserre les liens du sang, élargit l'existence et lui donne du charme, et présente tous les avantages économiques qu'amène avec elle l'association. En Chine, le sentiment de famille est le régulateur suprême des actes publics ou privés de chacun, la base des peines et des récompenses. Il joue le plus grand rôle dans la politique comme dans la vie intime, par l'assimilation complète et parfaite de l'état à une famille. Cette assimilation n'est pas une fiction admise seulement dans les livres, et n'ayant d'existence que sur le papier; c'est la religion politique du pays, religion qui n'a pas de dissidens; ce n'est pas une vaine formule, une convention sans conséquence, c'est un fait positif; car qu'y a-t-il de plus positif et de plus réel qu'un sentiment gravé dans tous

les cœurs et dirigeant à chaque instant la pensée et les actes de tous les hommes? Le sentiment de famille a la plus substantielle incarnation dans le gouvernement de la Chine, du moment où depuis quelques milliers de siècles la Chine entière est convaincue que l'état est une famille, et que, dans les idées comme dans le dictionnaire des Chinois, il n'y a pas de différence entre le prince et le père. Les Chinois ont même résolu avec bonheur un problème qui nous semble insoluble, celui d'associer harmonieusement les distinctions héréditaires avec l'esprit d'égalité, en substituant l'hérédité ascendante à l'hérédité descendante, en anoblissant les ancêtres à cause des services du fils, au lieu d'accorder des priviléges au fils à cause des faits et gestes du père.

Cela est fort surprenant, mais cela est. Avec ce dédain que nous affichons pour tout ce qui ne nous ressemble pas, nous pouvons traiter cela d'étrange et de bizarre, et en rire comme d'un préjugé grossier; mais, avant de taxer le système chinois d'étrangeté et de bizarrerie, demandons-nous si nos systèmes politiques ne méritent pas des qualifications plus sévères. Nos théories érigent en principe la méfiance contre le gouvernement; elles légitiment contre lui les plus injurieux soupçons, les accusations les plus déshonorantes; elles dépeignent comme citoyen modèle celui qui passe sa vie à l'entraver, à le défier, à l'insulter. Celles des Chinois sont diamétralement en sens inverse. Tout préjugé révolutionnaire à part, n'est-ce pas plus conforme aux règles du bon sens, du bon ordre et de la saine justice distributive? La main sur le cœur, lequel est le plus honorable, le plus beau, le plus digne d'hommes intelligens, libres et courageux, de respecter et de chérir à l'égal d'un père le prince, en qui se personnifie l'unité nationale, ou de lui prodiguer, avec la certitude de l'impunité, des outrages que le Spartiate le plus arrogant n'eût pas adressés à l'ilote qu'il tenait sous ses pieds, de le poursuivre dans ses plus chères affections, dans ses fils que tous les rois lui envient, et dont seraient jaloux l'orgueil de tous les pères, la tendresse de toutes les mères? Sommes-nous en droit de nous prévaloir de l'excellence de nos conceptions politiques, nous chez qui l'ordre public, la forme du gouvernement, l'indépendance nationale, sont à la merci du premier évènement? Avant de rire de ces peuples éloignés, tâtons-nous le pouls, et examinons de sang-froid si nous devons exciter le sourire ou la compassion, nous dont tous les essais avortent misérablement après quelques années d'expérience, nous qui ne savons rien fonder, nous dont nul ne saurait dire avec quelque con-

fiance ce que sera la patrie, ce qu'il sera lui-même dans un délai de dix ans, de dix mois peut-être?

Autrefois nous avions à pleines mains des illusions à la chinoise; mais nous nous en sommes guéris, nous sommes devenus des esprits forts. Malheureusement, nous pouvons le dire, car c'est entre nous, il n'y a pas de Chinois qui écoute à la porte, nous n'en sommes devenus jusqu'à présent ni meilleurs ni plus heureux. Puis, sommes-nous bien sûrs de nous être dépouillés de toute illusion et de tout mysticisme? L'amour de nos rois, qui se confondait jadis avec l'amour de la patrie, c'était un préjugé, soit; et il ne nous en reste plus un atôme. Mais, si nous ne nous inclinons plus avec un respect filial (j'allais dire chinois) devant le trône de nos princes, en retour nous nous sommes mis à adorer profondément des abstractions métaphysiques. Y eut-il jamais au monde mystère qui fût plus mystifiant que le dogme parlementaire de la pondération des pouvoirs, lequel donne pour symbole à la perfection des gouvernemens ce quadrige sculpté sur la façade du Louvre, que deux vigoureux attelages tirent de toutes leurs forces en deux sens opposés sans le faire bouger? En fait de mystère, pour des gens de progrès, nous pouvions plus heureusement choisir.

Des esprits éminens, et en dernier lieu Benjamin Constant, ont pensé et dit que, politiquement et socialement, l'Europe marchait vers le système de la Chine! Était-ce de leur part du pessimisme ou de l'optimisme, un regret ou un espoir?

II. — DE LA TENDANCE DE L'OCCIDENT A SE RAPPROCHER DE L'EXTRÊME ORIENT.

Dans les temps d'instabilité extrême où nous vivons, les hommes qui tiennent les rênes de l'état chez la plupart des nations européennes et particulièrement en France, ne prennent aucun souci de ce qui se passe dans cet Orient reculé : ils ne s'inquiètent pas de la convenance qu'il peut y avoir à préparer des relations avec lui, et l'on serait mal venu, probablement, à signaler ce sujet à leur attention. Cela ne prouve point que le sujet doive être relégué parmi ceux dont se bercent les visionnaires, et qu'il soit indigne d'un homme positif de s'en préoccuper. Cela pourrait bien attester seulement ce qui malheureusement n'est plus à démontrer, que les intérêts de l'avenir n'ont plus de place dans la pensée des gouvernans. Ministres dirigeans ou ministres subalternes, les hommes politiques sont absorbés

par les nécessités de leur existence éphémère. Comment auraient-ils le loisir et la faculté de plonger dans l'avenir? L'homme songe à l'avenir de son pays quand il s'en croit un à lui-même. Les gouvernans, pour s'inquiéter de ce qui importe aux races futures, ont besoin de voir un futur quelconque devant eux. L'avenir maintenant, c'est la séance de demain ou de ce soir. Il faut avoir un coup d'œil d'aigle pour étendre son regard jusqu'à la session prochaine. Les ministres de notre temps savent qu'aucun orateur incommode ne les interpellera sur le céleste empire, qu'aucun journal de mauvaise humeur ne les sommera de s'expliquer sur le Japon. Dès-lors ces nations lointaines doivent être pour eux comme si elles n'existaient pas. Nés de petites causes, cernés de petites rivalités et de petites intrigues, destinés à mourir d'un incident gros ou microscopique, à l'improviste, *entre deux portes*, pour me servir d'un mot posthume d'un des plus spirituels de ces défunts, ils ne sauraient se livrer à de grandes pensées, quelque talent qu'ils aient, et certes nous avons eu aux affaires des hommes qui en étaient richement pourvus; car en un pays où l'on a vu presque toujours depuis dix ans au ministère, séparément ou deux à deux, des hommes de la trempe de MM. Molé, Guizot et Thiers, on ne saurait prétendre que le royaume de la politique est aux pauvres d'esprit. Obligés, pour veiller à leur conservation, d'avoir l'œil fixé sur un étroit rayon autour d'eux, ils ne peuvent en conscience braquer leur lunette sur ce qui se passe au loin; *primò vivere*. Ainsi de l'indifférence plus ou moins dédaigneuse que rencontrerait sur le terrain de la politique, si on l'y jetait, la pensée de relations nouvelles entre l'Europe et l'Orient le plus reculé, il ne faut point conclure que la question soit inopportune ou oiseuse. Il n'y a de conclusion à tirer que contre la politique actuelle, ou plutôt contre la fausse direction depuis long-temps imprimée aux intelligences. Quelles que soient à cet égard les dispositions des hommes politiques, il n'en est pas moins vrai que l'établissement de rapports réguliers, étroits et animés entre l'Europe et l'extrémité orientale du vieux continent serait un évènement d'une portée incalculable, immense; il n'en demeure pas moins certain qu'en ce moment les Anglais rompent la glace et hâtent l'époque où ces deux puissans foyers de civilisation, de lumière et de richesses, situés aux deux bouts de l'ancien monde, se renverront mutuellement leurs rayons, redoubleront d'éclat et de fécondité l'un par l'autre, l'un pour l'autre. Si aujourd'hui la politique fait fi de la question et la laisse au coin de la borne, il convient qu'elle soit relevée par d'autres

mains. Puisse-t-elle exciter la sollicitude des penseurs amis de l'humanité, qui ne diffèrent de l'homme d'état digne de ce nom qu'en ce que, leur montre avançant sur la sienne, au lieu de le suivre, ils lui ouvrent le chemin !

Remarquons cependant que la politique moderne, là même où elle est désordonnée, vacillante, à courte vue, rend un éclatant hommage, sans précisément en bien avoir conscience, à cet Orient lointain. C'est un legs des âges passés qui bon gré mal gré s'impose à elle, une irrésistible tradition, un courant qu'elle n'est pas la maîtresse de ne pas suivre, parce que c'est le courant des siècles. Le grand débat des cabinets, de ceux qui durent comme de ceux qui se succèdent à la façon des étoiles filantes, de ceux qui déroulent graduellement des plans tracés de longue main et qui ont des idées fixes comme de ceux qui manquent d'idée et de plan; ce qui, plus que toute autre cause, bien plus que la crainte de la propagande, maintient l'Europe à l'état d'observation armée, c'est la question du Levant. Or, ce qui donne tant de prix aux dépouilles de l'islamisme, c'est qu'il avait planté ses tentes entre l'Europe et l'Orient reculé. Ce qui faisait et fait plus que jamais le prix du Bosphore et de l'Égypte, ce qui détermina Alexandre à marquer de son sceau, de son nom, l'isthme de Suez, Constantin à transporter dans Byzance les pénates de l'empire romain, quand la ville de Romulus ne leur offrit plus un sûr asile, les califes à établir à Bagdad la capitale de leurs domaines, les Turcs à redoubler d'efforts jusqu'à ce que le croissant fût arboré sur Sainte-Sophie; ce qui inspira au génie de Leibnitz son mémoire à Louis XIV sur la conquête de l'Égypte; ce qui attira le général Bonaparte sur la terre des Pharaons; la cause pour laquelle, de nos jours, Alexandrie et Constantinople allument la convoitise, disons mieux, l'ambition avouée et hautement avouable de l'Angleterre et de la Russie; ce qui explique pourquoi les Russes sacrifient tant d'hommes et d'argent dans des expéditions, stériles en apparence, contre Khiva ou contre des tribus de pauvres Tcherkesses; pourquoi l'Angleterre promène sans relâche ses habiles agens, ses intrépides officiers, ses citadelles flottantes, ses intrigues et son or, du golfe Arabique au golfe Persique, du Nil à l'Euphrate, d'Aden à Bender-Bushir; ce qui, au fond, motive (je ne dis pas légitime) l'opposition tenace de chacune de ces puissances aux projets de l'autre, et de la France aux vœux de toutes deux, ce n'est pas le site enchanté où se déploie Constantinople, ce n'est point la fertilité de la vallée du Nil, ou le charme de celle de l'Euphrate; ce sont encore moins les plages, arides ou

noyées, qui bordent la mer Rouge ou qui longent le golfe Persique, ou les quelques millions de populations misérables qui ont vécu ou qui végètent dans les diverses dépendances du ci-devant empire ottoman : c'est que le Bosphore et les rives de la mer Noire et de la Caspienne, — l'isthme de Suez, la mer Rouge et Aden, — l'Euphrate, Bagdad, le golfe Persique et Bender-Bushir, — sont les trois grands chemins entre l'Europe et la vieille Asie; c'est que le Levant est le vestibule de l'Asie lointaine, de l'Inde et de

La Chine, puisqu'il faut l'appeler par son nom.

Deux forces puissantes poussent les peuples de l'Europe à atteindre ceux de l'extrême Orient. L'une, mystérieuse, instinctive, irrésistible, semble être due à l'action de la Providence elle-même qui nous mène par la main à notre insu; l'autre résulte du tempérament actif, ambitieux, remuant, insatiable, qui a été transmis aux nations européennes par les peuples anciens dont elles sont les héritières.

Depuis l'origine des siècles, depuis que Prométhée, dérobant aux dieux le feu sacré, eut embrasé l'ame de nos premiers pères, jusqu'alors engourdis et passifs, la civilisation à laquelle nous appartenons s'est mise en mouvement d'Orient en Occident, d'un pas mesuré et par stations successives, depuis le plateau qui domine l'Indus et le Gange. Se régénérant à chaque station par l'infusion d'un sang nouveau, elle s'est avancée par un majestueux pélerinage, coupant tour à tour les déserts, les fleuves, les montagnes, les détroits et les bras de la Méditerranée, qui était pour elle alors une mer gigantesque, *mare ingens,* jusqu'à ce qu'elle se trouvât en ligne sur le littoral de l'Atlantique, du fond de la Péninsule espagnole jusqu'à la pointe des îles britanniques et de la presqu'île scandinave. Alors, après une pause nouvelle où elle a excité ses forces en exerçant ses enfans les uns contre les autres, elle a traversé l'Océan, dont le nom jadis était un sujet d'effroi; elle a envahi le Nouveau-Monde, l'a franchi d'un bond audacieux, et bientôt, du sommet de la Cordilière, du cap Horn au mont Saint-Élie, elle a pu, comme d'un observatoire de deux mille cinq cents lieues de long, contempler le dernier espace qui la séparait du versant oriental de l'ancien continent.

Une autre civilisation, marchant au rebours de la nôtre, a cheminé d'Occident en Orient, en partant du même foyer. C'est celle de l'Orient extrême, de l'Orient véritable, du grand Orient, qui avant peu sera l'Orient unique, car l'Europe absorbe et s'assimile les régions et les peuples qui jusqu'ici ont formé ce que nous appelions l'Orient

par excellence, parce qu'il était le plus proche, le seul proche, et qu'il nous révélait son existence en luttant hardiment contre nous. Mais cette seconde civilisation, moins remuante, moins audacieuse que la nôtre, s'est arrêtée en Chine, et, après avoir envoyé une garde avancée au Japon, elle s'est fixée à demeure sur la terre ferme, craignant d'affronter la terrible mer. C'est à peine si, exaltés par le mysticisme religieux, quelques-uns de ses fils ont pu s'aventurer sur la surface redoutée de l'Océan, comme dans l'expédition qui, deux siècles avant notre ère, parcourut la mer de l'est « pour chercher un remède qui procure l'immortalité de l'ame. »

En même temps que, par un mouvement général et providentiel semblable aux révolutions planétaires, et dont elle ne se rendait pas compte, notre civilisation, ainsi entraînée de l'est à l'ouest, s'avançait, en faisant le tour du globe, vers sa sœur de l'Orient, elle la recherchait par une autre voie, sous l'influence d'un autre mobile essentiellement humain. Cédant à la soif des richesses et des conquêtes, aux instincts du sensualisme et de l'ambition, elle se retournait en arrière, dans sa marche régulière vers l'ouest, tantôt pour combattre, tantôt pour trafiquer. De là les Argonautes, non moins avides qu'ils ne furent vaillans; de là les luttes de Troie et les campagnes d'Alexandre; de là les croisades, de là les comptoirs des Lombards, des Génois, des Vénitiens; de là les héroïques entreprises des Albuquerque et des Vasco de Gama; de là les tentatives un moment heureuses des Français sous Louis XIV; de là enfin la compagnie des Indes et l'empire des Anglais en Asie.

De tout temps les peuples de l'Europe ont été persuadés que l'Orient le plus reculé renfermait des richesses inouies. Toujours l'homme a supposé que les régions lointaines recélaient des merveilles et des trésors. Suivant les premiers poètes et les philosophes de l'école ionienne, Thalès et Anaximène, la terre était un disque que l'Océan entourait comme une ceinture, et l'on plaçait vers ses bords l'Élysée, les îles des Bien-Heureux, les Hyperboréens et le peuple juste des Éthiopiens. La fertilité du sol, la douceur du climat, la force physique des hommes, l'innocence des mœurs, tous les biens appartenaient aux extrémités du disque terrestre. Plus tard, lorsque la cosmographie chrétienne, effaçant l'idée de la rotondité de la terre, eut de nouveau converti notre planète en une surface plane, non en forme de disque comme au temps de Thalès, mais en parallélogramme, on enseigna qu'au-delà de l'Océan, des quatre côtés du continent intérieur qui représente l'*area* du tabernacle de

Moïse, est placée une autre terre renfermant le paradis, et que les hommes ont habitée jusqu'à l'époque du déluge (1). » Hérodote, fidèle interprète de la science et des préjugés de son temps, pose en principe que les extrémités du monde ont obtenu dans le partage des biens de la terre les plus belles productions. Cette opinion, comme le fait remarquer M. de Humboldt, n'exprimait pas uniquement l'idée mélancolique et naturelle à l'homme que le bonheur est loin de nous; elle se fondait aussi sur l'éloignement des lieux d'où les Hellènes recevaient l'électrum et l'étain, l'or et les aromates. Là, selon les premiers historiens, et selon Ptolémée, la Chersonnèse d'or développait ses rivages allongés; là était l'Ophir de Salomon. La croyance que l'extrême Orient est un dorado se retrouve chez les nations sémitiques. Les géographes arabes Édrisi et Bakoui indiquent, aux limites orientales du monde connu, l'île aux sables d'argent, Sahabet, et les îles aurifères Ouac-Ouac et Saïla, dont les chiens et les singes portent, disent-ils, des colliers d'or.

III. — LE DÉSIR D'ATTEINDRE L'EXTRÉMITÉ DE L'ORIENT A ÉTÉ LA CAUSE DE LA DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE. — CHRISTOPHE COLOMB.

La passion des Occidentaux pour la richesse ou pour la domination politique et religieuse, qui les précipitait vers les terres d'Orient, sanctionnant ainsi un mystérieux décret de la Providence, a produit les plus grands évènemens sur l'espace que notre civilisation occupe; car où en serions-nous sans l'expédition d'Alexandre et sans les croisades par exemple?

C'est pareillement au désir d'atteindre l'Orient qu'est dû un fait qui a changé la face du monde, la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb. L'historiographe du grand navigateur, M. Irving, et plus encore l'homme à qui l'on doit pour ainsi dire une seconde découverte du nouveau continent, M. de Humboldt (2), puisant l'un et

(1) *Christianorum opinio de Mundo* (ou topographie chrétienne), ouvrage attribué à un marchand d'Alexandrie, Cosmas, qui se fit moine sous l'empereur Justinien.

(2) Voyez l'*Histoire de la Géographie du nouveau continent*. C'est dans ce livre que nous avons puisé la plupart des faits consignés ici au sujet de Colomb. Nous lui avons même fait quelques emprunts tout littéraires. Ce n'est pas notre faute si M. de Humboldt écrit le français aussi purement et avec autant d'aisance que si c'était sa langue naturelle; ne pouvant dire autrement aussi bien, nous lui avons, en désespoir de cause, dérobé quelquefois ses propres expressions.

l'autre dans les archives espagnoles, ou se servant des nombreux documens publiés par deux savans historiens espagnols, MM. Navarrete et Muños, ont démontré que le but de l'amiral était d'atteindre, en cherchant le levant par le couchant (*el levante por el poniente*) les régions de l'Asie, fertiles en épiceries, riches en diamans et en métaux précieux.

Au XVe siècle, les intelligences étaient travaillées du besoin de se rapprocher de l'Asie. Les progrès du luxe et de la civilisation dans le midi de l'Europe y faisaient avidement rechercher les productions de l'Inde; mais ces appétits de la *bête*, comme dit Xavier de Maistre, n'étaient, si vivaces qu'ils fussent, qu'au second rang parmi les causes qui poussaient les esprits vers le monde oriental. Dès le XIIIe siècle, les expéditions et les conquêtes des Mongols sous Gengis-Khan et ses fils, près desquelles celles d'Alexandre, le maître des conquérans occidentaux, sont des échauffourées, avaient attiré sur l'Orient extrême l'attention des chefs des peuples européens. Ces mêmes Mongols qui atteignaient la mer Jaune, à l'est de la Chine, étaient venus à l'ouest régner sur la mer Noire et sur la Baltique, et faire boire leurs chevaux au centre de l'Allemagne, jusque dans les fleuves de la Silésie. Le nom du grand Khan rendait soucieux les monarques de l'Europe, et leur supérieur, le souverain pontife. On lui avait adressé des ambassades, et il avait daigné en envoyer à son tour. Les savans grecs qui s'étaient enfuis de Constantinople après la destruction de l'empire bysantin, avaient semé en Europe des notions sur l'Asie, et avaient appris à la considérer comme une terre moins excentrique, plus prochaine. La religion conspirait avec la politique et le commerce pour nouer des rapports entre l'Orient et l'Occident. Des voyages provoqués ou encouragés par la ferveur catholique avaient étendu l'horizon géographique et inspiré le désir de l'agrandir encore. Les têtes avaient été échauffées par les récits de simples moines pleins de résolution, tels que Rubruquis, Plan Carpin, Simon de Saint-Quentin, Ascelin et Bartholomée de Florence, qui avaient déployé le courage et la persévérance justement admirés par l'Europe moderne dans Burnes, leur successeur, et la sagacité qu'un autre de leurs continuateurs, l'infortuné Jacquemont, alliait avec une philosophie si charmante et un esprit si fin. Les rapports de voyageurs laïcs, tels que Mandeville et surtout Marco Polo, redoublaient, au lieu de les satisfaire, la curiosité qui s'attachait au grand Orient et le besoin qu'on éprouvait de s'en rapprocher. Le prosélytisme, excité par les triomphes des Espagnols sur les Maures, ré-

clamait un nouvel aliment. Un ébranlement intellectuel, prélude de la réforme, tenait les cerveaux en émoi. Novateurs inspirés, les grands hommes de l'Italie répandaient autour d'eux des flots d'une lumière éblouissante qui était accueillie avec transport. La science se dégageait de l'enveloppe de la scolastique et des erreurs du moyen-âge; elle restituait à l'esprit humain les trésors de l'antiquité. Indiquant des issues inconnues jusqu'alors, elle les montrait sous cette forme vague qui fascine les imaginations ardentes et qui les féconde, et elle fournissait des moyens de réalisation que le passé n'avait pas possédés.

En réhabilitant l'opinion de la rotondité de la terre, parfaitement admise et démontrée par les pythagoriciens et par Aristote, par l'école des philosophes d'Alexandrie, par Strabon, et avérée chez les Romains, elle faisait naître la pensée d'entreprises infinies en nombre et grandioses de proportion. Chez les anciens, cette croyance était restée stérile à cause de l'imperfection extrême de la navigation. Au XVe siècle, l'art nautique, grossier encore, avait cependant fait assez de progrès pour qu'il fût enfin possible à des hommes doués d'un corps de fer et d'une ame de bronze d'explorer et de sillonner notre planète arrondie. L'usage plus fréquent et mieux entendu de la boussole, que l'Europe avait reçue des Arabes, qui la tenaient de la Chine par l'Inde, impliquait toute une révolution maritime. Se joignant à la boussole, l'invention de l'astrolabe et du quart de cercle, et le calcul des hauteurs du soleil, au moyen de tables telles que celles de Regiomontanus, achevaient de dépouiller l'Océan du titre que lui donnaient les géographes, de mer *ténébreuse*, et en promettaient l'empire à l'homme.

Buvant à la coupe qu'on leur présentait, les peuples s'initiaient à des désirs sans limites et à des espérances sans fin. La vue des hommes s'allongeait, les poitrines se dilataient; on eût dit que tous les sens redoublaient de vivacité et d'énergie. L'intellect s'épanouissait, les appétits grandissaient, une vie nouvelle entrait par tous les pores, avec ses chances tant mauvaises que bonnes, avec son surcroît de sensations douces et pénibles, ses nouveaux besoins, ses tumultueuses exigences, son nouveau faix de responsabilité et de soucis, et débordait comme un torrent. Les chefs des peuples devaient se dire ces paroles inquiètes des disciples au Christ : Comment, avec trois pains et deux poissons, rassasierons-nous cette multitude?

C'était une situation pareille à celle qui se déroule sous nos yeux.

Ainsi tout faisait à l'Europe chrétienne une loi de trouver quelque

source nouvelle de satisfactions matérielles, intellectuelles et morales, de grandes sensations religieuses et politiques; tout en elle était mûr pour l'ouverture de la campagne où elle devait gagner la domination du monde : car c'est seulement depuis le XVe siècle que nos nations se sont assuré la suprématie. Jusque-là l'islamisme leur tenait tête en Europe, et leur nom était ignoré dans l'Asie lointaine (1).

L'Europe donc se sentait attirée vers l'Asie reculée; les rois espéraient y trouver des trésors, des tributaires et des alliés; les hommes religieux comptaient y recueillir une abondante moisson d'ames; les commerçans enfin pensaient y amasser des fortunes qui fissent pâlir l'opulence des Gênois et des Vénitiens.

Pendant la jeunesse de Colomb, le Portugal était à la tête de ce projet de croisade asiatique, dans la personne du prince Henri. Malgré l'autorité d'Hipparque et de Ptolémée, qui représentaient l'Afrique comme un continent étendu indéfiniment vers le pôle austral, et rejoignant l'Asie au-delà du Gange en cernant la mer des Indes, transformée ainsi par eux en une autre Méditerranée, ce prince, homme lettré et érudit,

(1) « L'influence, dit M. de Humboldt, que ces peuples (de l'Europe occidentale) exercent sur tous les points du globe où leur présence se fait sentir simultanément, la prépondérance universelle qui en est la suite, ne datent que de la découverte de l'Amérique et du voyage de Gama. Les évènemens qui appartiennent à un petit groupe de six années (Colomb s'est embarqué à Palos, le 3 août 1492, et a vu la terre le 11 octobre de la même année; Vasco de Gama est parti le 8 juillet 1497, a doublé le cap de Bonne-Espérance le 20 novembre, et est arrivé à Calecut le 20 mai 1498) ont déterminé pour ainsi dire le partage du pouvoir sur la terre. Dès-lors le pouvoir de l'intelligence, géographiquement limité, restreint dans des bornes étroites, a pu prendre un libre essor; il a trouvé un moyen rapide d'étendre, d'entretenir, de perpétuer son action. Les migrations des peuples, les expéditions guerrières dans l'intérieur d'un continent, les communications par caravanes sur des routes invariablement suivies depuis des siècles, n'avaient produit que des effets partiels et généralement moins durables. Les expéditions les plus lointaines avaient été dévastatrices, et l'impulsion avait été donnée par ceux qui n'avaient rien à ajouter aux trésors de l'intelligence déjà accumulés. Au contraire, les évènemens de la fin du XVe siècle, qui ne sont séparés que par un intervalle de six ans, ont été longuement préparés dans le moyen-âge, qui, à son tour, avait été fécondé par les idées des siècles antérieurs, excité par les dogmes et les rêveries de la géographie systématique des Hellènes. C'est seulement depuis l'époque que nous venons de signaler que l'unité homérique de l'Océan s'est fait sentir dans son heureuse influence sur la civilisation du genre humain. L'élément mobile qui baigne toutes les côtes en est devenu le lien moral et politique, et les peuples de l'Occident, dont l'intelligence active a créé ce lien, et qui ont compris son importance, se sont élevés à une universalité d'action qui détermine la prépondérance du pouvoir sur le globe. » (*Histoire de la Géographie du nouveau continent*, tom. IV, pag. 21.)

frappé de la tradition d'une expédition carthaginoise autour de la péninsule africaine, soutenait que la mer des Indes n'était pas close, qu'un navire pouvait tourner autour de l'Afrique depuis Gibraltar jusqu'à la mer Rouge, et par conséquent qu'il était possible à des marins de se rendre de Lisbonne au pays des épices, quelque terreur qu'inspirât alors le cap Non, situé à moins de cent cinquante lieues du détroit de Gibraltar, et que les plus habiles navigateurs considéraient comme l'extrémité du monde. Cette pensée du prince Henri, poursuivie par lui avec dévouement et intelligence, donna lieu après sa mort au voyage de Vasco de Gama, à la découverte du cap de Bonne-Espérance, et au déploiement d'héroïsme dont le Portugal a conservé, comme un souvenir, Macao et Goa. Colomb, qui vécut long-temps en Portugal, savoura ce projet, puis, novateur audacieux, lui donna une autre forme. Malgré son profond respect pour l'autorité religieuse, il était convaincu de la rotondité de la terre. Il en concluait naturellement qu'on pouvait se rendre d'Europe au fond de l'Asie, en cheminant de l'est à l'ouest, aussi bien qu'en allant de l'ouest à l'est comme on l'avait fait jusqu'alors. Entre ces deux routes opposées conduisant au même but, de bienheureuses erreurs dont nous allons dire un mot, et qui étaient sanctionnées par la science la plus avancée de l'époque, le déterminaient à donner le choix à celle qui se dirige de l'est à l'ouest. C'était au surplus une idée exprimée autrefois, comme une possibilité seulement et non comme un conseil, par l'antique Eratosthène, et recueillie par Strabon. Il est même curieux que, dans cet exposé spéculatif, Eratosthène eût expressément désigné pour point de départ la péninsule ibérique.

Du cap Saint-Vincent, qui termine cette péninsule au sud-ouest et lui sert de tête de pont sur l'Océan, jusqu'aux côtes de la Chine, la distance, dans la direction de l'est à l'ouest, que préférait Colomb, est de 230° de longitude (le tour de la terre étant de 360°), c'est-à-dire des deux tiers de la circonférence. Par un remarquable hasard, le plus ancien des observateurs, Eratosthène, estimant juste à 10° près, avait évalué l'intervalle à 240°. Cette opinion avait été reproduite par le célèbre géographe d'Amasée, Strabon, dont Colomb connaissait quelques fragmens par intermédiaire, et qu'il appelait Extrabon. Mais plus tard, un autre géographe dont Colomb avait pareillement lu des extraits dans le traité du cardinal Pierre d'Ailly, Marin de Tyr, par d'assez mauvaises raisons, et dans l'ignorance des travaux des navigateurs phéniciens, diminua l'espace à franchir au travers de l'Atlantique; il le réduisit, des îles Canaries à la Chine, à 135°. Il se

trompait de 86°, et plaçait ainsi la Chine aux îles Sandwich. Ptolémée, venant après Marin de Tyr, rectifia son calcul, mais il se méprit encore de 41°. Il mettait le littoral des Sères, ou Chinois, dans les parages des Carolines orientales. Colomb, par aventure, ou plutôt par une de ces inspirations que Dieu envoie à ses élus, se persuada que, de toutes ces évaluations, celle de Marin de Tyr, la plus inexacte précisément, était la plus vraie. A force de conjectures, il rétrécit encore l'intervalle maritime des deux extrémités du continent, et supputa que des îles du Cap-Vert au Cathay, comme on appelait alors la Chine septentrionale, il ne devait y avoir que 120°, ou le tiers du tour de la terre. Ce n'est pas tout : dans l'opinion accréditée alors parmi les hommes les mieux informés, par suite des récits de Marco Polo, bien avant le Cathay, du côté de l'Europe, sur le chemin de l'Espagne à la Chine par la direction de l'est à l'ouest, se trouvait, au milieu d'un archipel innombrable, une île grande et florissante où l'or et les pierreries abondaient, celle de Zipango ou Cipango (c'est l'île japonaise de Niphon). La présence de cette île ramenait la traversée, dans la pensée de Colomb, à des proportions presque ordinaires, car il résulte du journal de son premier voyage qu'il avait compté la rencontrer à sept cent cinquante lieues des Canaries.

Deux autres erreurs inspiraient à Colomb une grande confiance dans la réussite d'une expédition maritime dirigée droit à l'ouest. Sur la foi ou plutôt sur une mauvaise interprétation d'un livre apocryphe, appelé jadis dans l'église grecque l'Apocalypse d'Esdras, il admettait que les continens et les îles occupaient sur la surface de la terre un bien plus grand espace que celui qui leur appartient. Il était persuadé que six parties de la surface du globe étaient à sec, et que seulement la septième était couverte d'eau. De cette incorrecte notion de géographie physique, il concluait que, dans quelque direction qu'on s'aventurât, l'on devait trouver des terres après un assez court voyage. La méprise était forte, car le rapport réel de la superficie des terres à celle des eaux est de 1 à 2 7/10, au lieu de 6 à 1, c'est-à-dire seize fois moindre. Enfin l'amiral supposait notre planète moindre qu'elle n'est. Sur l'autorité de l'auteur arabe Alfragan, il pensait dès l'origine et il a répété plusieurs fois, dans ses rapports à Ferdinand et à Isabelle, que le monde était peu étendu (*el mondo es poco*). Confondant les auteurs anciens entre eux, il a dit, dans une lettre écrite d'Haïti à Isabelle : « Aristote nous apprend que le monde est petit et que facilement on peut aller de l'Espagne dans l'Inde. Ceci se trouve confirmé par Avenruiz (Aver-

roès) et par le cardinal Pedro de Alliaco (Pierre d'Ailly), qui se fonde sur l'autorité de Sénèque, tout en disant qu'Aristote pouvait savoir beaucoup de secrets par Alexandre, et Sénèque par César Néron. » Il y a effectivement dans les *Questions Naturelles* de Sénèque ces mots, fort nets en apparence, qu'on pourrait aller en peu de jours, avec un vent favorable, de l'Espagne dans l'Inde. C'est tout simplement que Sénèque, avec ce dédain pour les choses de ce monde qui caractérisait l'école stoïque, après avoir contemplé l'immensité des orbes planétaires, juge fort exigu par comparaison le domicile de l'humanité. Pierre d'Ailly et Colomb avaient pris au sérieux, comme une supputation mathématique, cette figure de la rhétorique stoïcienne.

Colomb avait été encouragé à considérer comme facile la traversée d'Espagne en Chine, en se dirigeant de l'est à l'ouest, par la correspondance qu'il entretenait avec un des hommes les plus éclairés de l'Europe, l'astronome Paul Toscanelli, de Florence. Toscanelli, dans son cabinet, poursuivait les mêmes rêves d'Orient long-temps avant que Colomb mît à la voile, et il serait difficile de décider qui, du Génois ou du Florentin, eut le premier l'idée d'un voyage par mer dans la direction de l'est à l'ouest. Plusieurs années avant d'avoir des rapports avec Colomb, il écrivait au chanoine portugais Fernando Martinez, qui l'avait consulté, au nom du roi de Portugal, sur la meilleure route de l'Inde, qu'il fallait passer par l'ouest, que c'était le plus court chemin (*brevissimo camino*) pour arriver à ces régions si fertiles et si abondantes en épiceries et en pierres précieuses. Il entra en relation avec Colomb à ce sujet dès 1474, c'est-à-dire dix-huit ans avant le départ de l'amiral. En lui envoyant copie de sa lettre à Martinez, et de la carte qu'il avait dressée pour le roi de Portugal, il lui dit : « Votre voyage sera moins long qu'on ne le pense. » Toscanelli, plein des récits de Marco Polo, citait à Colomb les merveilles qui s'offriraient à lui en Asie et lui traçait un itinéraire d'où il résultait que l'île de Cipango était dans les parages où l'amiral trouva Haïti.

L'idée de son voyage vint à Colomb en 1470, selon M. Navarrete. Il mit à la voile le 3 août 1492. Il ne saurait y avoir d'incertitude sur l'objet qu'il se proposait, car il l'a consigné en tête de son journal, qui a été conservé, et dans plusieurs lettres dont l'original lui a survécu : c'était de passer, par la voie de l'Occident, à la terre où naissent les épiceries (*pasar a donde nacen las especerias navegando al occidente*). Mais dans sa noble imagination, dans son cœur brûlant, dans

son ame chrétienne, il ne s'agissait pas seulement d'une exploration géographique ou d'une tentative mercantile; il s'était fait un programme de la plus magnifique grandeur, dont les amis de l'humanité et de la chrétienté devaient s'applaudir. Il allait « trouver le grand Khan, le roi des rois (l'empereur chinois qui descendait de Gengis-Khan), dont les peuples étaient plongés dans l'idolâtrie et dont les prédécesseurs avaient envoyé maintes fois à Rome pour demander des docteurs de notre sainte foi qui pussent les instruire des vérités de l'Évangile. » Il avait des lettres de leurs majestés catholiques pour le grand Khan. Il était chargé d'étudier le pays et les habitans, d'examiner la nature et le caractère de tous, ainsi que les moyens à prendre pour leur conversion. Enfin l'Inde, où tout était d'or et de diamans, devait fournir des ressources au trésor castillan, épuisé par la guerre, afin de délivrer Jérusalem et d'affranchir le tombeau du Christ de la domination des infidèles.

Dans la conviction profonde qu'il chemine vers l'Asie, une fois embarqué il compare ce qu'il observe aux renseignemens que lui a donnés son savant ami Toscanelli. Dans une conférence avec son lieutenant, Martin Alonzo Pinzon, commandant d'un de ses trois navires, *la Pinta*, qui le pressait d'obliquer vers le sud, Colomb persiste à aller droit à l'ouest par le motif qu'il convient « d'aller d'abord à la terre ferme d'Asie pour revenir ensuite vers les îles, parmi lesquelles se trouve Cipango. » A la distance de sept cent cinquante lieues des Canaries, il s'étonne cependant de ne pas avoir rencontré ce Cipango tant célébré, car ses calculs hypothétiques, auxquels il croyait d'une foi profonde, lui avaient dit qu'il le trouverait à cette distance. Supposant alors qu'il se sera trompé dans l'estimation quotidienne des latitudes, il fait à Pinzon la concession de dévier un peu vers le midi et de tourner le cap du navire à l'ouest sud-ouest. C'était le 7 octobre. Dans la soirée du 11, l'expédition aperçut l'île de Guanahani.

L'idée qu'il allait aux Indes par l'ouest n'a pas quitté Colomb quand la découverte a été accomplie. Les hommes qu'il rencontre, il les appelle des Indiens, et ce nom est resté aux indigènes du nouveau continent, tant dans l'Amérique anglaise que dans l'Amérique espagnole. Quand il s'approche de l'île Isabelle (aujourd'hui Exumeta), il croit remarquer dans l'air cette odeur d'épices qu'on disait s'exhaler des îles de la mer des Indes. L'esprit plein des termes de Marco Polo que lui a transmis Toscanelli, il cherche les villes et les provinces du voyageur vénitien. Après avoir touché successivement à Guanahani, à

la Conception, à l'île Fernandina et à Isabelle, tenant pour certain qu'il était dans l'archipel infini qu'on croyait exister en avant de la Chine, il entend parler d'une grande île : il ne doute pas que ce ne soit le Cipango de Marco Polo, et il fait voile pour s'y rendre, afin « de se diriger ensuite, dit-il dans son journal, vers la terre ferme et la ville de Guisay (Quinsaï ou Hangtcheoufou, que Marco Polo avait beaucoup vantée), et donner les lettres de vos altesses au grand Khan, lui demander réponse et la rapporter tout de suite. » Le Cipango, vers lequel il faisait voile, c'était l'île de Cuba, appelée Colba par les naturels. « A minuit, dit-il, je levai l'ancre pour chercher l'île de Cuba, où il y a de l'or, des épices et de grands navires propres à en être chargés. » En chemin, ayant stationné à un mouillage qu'il nomma le Puerto de San-Salvador (port de Nipe selon M. Navarrete), il s'imagine entendre de la bouche des indigènes que les *vaisseaux du grand Khan* venaient y commercer.

Quand il part pour son second voyage (en 1493), l'Espagne entière partage sa croyance. Des hidalgos de haut rang, de nobles cavaliers d'Andalousie, des officiers de la maison royale, briguent l'honneur d'un poste dans l'expédition. Ils se représentaient des îles étendues, produisant en quantité indéfinie des épices et des parfums, aux montagnes pleines de filons d'or, aux côtes semées de perles. Là ils devaient, après des prouesses dignes du siége de Grenade, planter l'étendard de la croix sur les murs d'opulentes cités qui deviendraient leurs fiefs. De là ils n'auraient plus qu'une traversée de quelques jours pour atteindre les provinces chinoises de Mangi et de Cathay, convertir ou soumettre le grand Khan, faire abondante provision de gloire et de richesses. Colomb, d'un enthousiasme moins intéressé et plus religieux, mais non moins exalté, songeait à la délivrance du saint sépulcre. Il promettait au roi et à la reine « d'entretenir, pour cette sainte entreprise (du produit de ses découvertes), pendant sept ans, cinquante mille fantassins et cinq mille cavaliers, et le même nombre pendant cinq autres années. » S'il s'occupe de l'or qu'on devait ramasser par boisseaux dans ces terres de promission, si dans une lettre à Isabelle il dit que l'or est une chose excellente (*el oro es excelentissimo*), c'est un peu parce qu'avec cet or on tire, dit-il, les ames du purgatoire; c'est surtout parce que l'accomplissement de son projet politico-religieux d'affranchir la Terre-Sainte dépend des trésors qu'il rapportera.

Dans cette seconde expédition, l'aspect des lieux et des hommes ne détrompe ni l'amiral ni ses compagnons. Cette fois, ayant touché la côte allongée de Cuba en un point où elle se dirige à peu près du

nord au sud, il est persuadé qu'il a mis le pied sur le continent asiatique, dans la *Chersonèse d'Or*, parce que, dans ses idées de géographie, le littoral de cette Chersonèse a la même direction ; et le 12 juin 1494 il fait prêter serment à chacun des hommes de l'escadrille qu'ils ont découvert la terre ferme d'Asie (1). Bien plus, dans son imperturbable confiance, il regrette (c'est son fils don Fernando et son ami intime Bernaldez, curé de los Palacios, qui nous l'apprennent) de ne pas avoir assez de vivres pour retourner en Espagne par l'Orient, c'est-à-dire en achevant le tour du globe, tant il tient pour certain qu'il est au cœur de la mer des Indes. « Il aurait, dit Bernaldez, doublé la *Chersonesus Aurea*, traversé le golfe du Gange et cherché une nouvelle route, soit autour de l'Afrique, soit en allant par terre à Joppé (Jaffa) et à Jérusalem. »

Cette croyance n'a jamais été ébranlée en lui. Avec une naïve crédulité, Colomb retrouve constamment dans le Nouveau-Monde tout ce que sa mémoire lui rappelle de l'Asie orientale. Semblable à quelques voyageurs modernes dont les prétendues observations ne sont dues qu'à la réminiscence des lectures par lesquelles ils se sont préparés en quittant le sol natal, il recueille avec avidité les noms qui ressemblent à ceux qu'il a puisés dans les lettres de Toscanelli, ou dans le récit de Mandeville. Ainsi le nom de la province chinoise de Mango (Mangi) le frappe plusieurs fois; il croit tantôt qu'il y a pris terre, tantôt qu'il est au moment d'y aborder. Une fois, pendant un mouillage, un matelot, revenant de la chasse, rapporte qu'il a rencontré des hommes vêtus de blanc, semblables à des religieux de la Merci. Ces longues figures, au nombre de trente, étaient, disait-il, armées de lances. Selon toute apparence, c'étaient, comme l'a pensé M. Irving, une bande de grues et de hérons des tropiques, hauts sur jambes comme le flamant. Aujourd'hui ces oiseaux sont appelés *soldados* par les colons espagnols, parce que, vus contre le ciel, ils ressemblent à des hommes postés en sentinelle. La poétique imagination de l'amiral

(1) Dans cette pièce, la direction de la côte est citée quatorze fois comme une preuve décisive. — Voici quelques détails que donne M. de Humboldt sur cet acte de l'amiral : « Fernand Perez de Luna, *escribano publico* de la ville d'Isabella (d'Haïti), reçut l'ordre de l'amiral, le 12 juin 1494, de se transporter à bord des trois caravelles, pour demander à chaque homme de l'équipage, devant témoins, s'il leur restait le moindre doute que cette terre (Cuba) ne *fût la terre ferme au commencement des Indes et à la fin, d'où l'on pouvait venir d'Espagne par terre.* L'*escribano* déclarait de plus que, si quelque incertitude restait à l'équipage, on s'engageait à *dissiper les doutes et à faire voir qu'il était certain que c'était la terre ferme.* »

prit le récit du matelot pour une preuve qu'on était dans le voisinage du *Prêtre-Jean*, pontife-roi dont Plan Carpin avait entretenu les Occidentaux, et sur lequel on avait répandu en Europe beaucoup de contes.

Rempli de souvenirs bibliques et de fragmens de Ptolémée que le cardinal d'Ailly lui avait appris, il fait intervenir sans cesse dans ses lettres l'île d'Ophir (qu'il qualifie de mont Sopora), et l'*Aurea* ou Chersonèse d'Or, tantôt les confondant et tantôt les distinguant l'une de l'autre. Dans son quatrième et dernier voyage, il affirme que la terre de Veragua (au N.-O. de l'isthme de Panama) est cette *Aurea* des Indes. Toujours l'Asie. M. Navarrete a trouvé dans les archives du duc de Veragua, descendant et héritier de Colomb, la copie de la main de don Fernando, fils de l'amiral, d'une lettre de son père à Alexandre VI, écrite quatre ans avant sa mort; il y est dit : « Je découvris et pris possession de quatorze cents îles (1) et de trois cent trente lieues de la terre ferme d'Asie. » Plus tard, lorsque rebuté par le roi Ferdinand, prince sans cœur, ce grand homme réduit à la misère, et nourrissant encore, malgré son âge avancé, le projet de travaux dignes de ses hauts faits antérieurs, se plaint de ce que les terres par lui découvertes « sont inabordables pour celui qui les avait refusées à la France, à l'Angleterre et au Portugal, » il les nomme les Indes. A la fin de la dernière expédition, le 7 juin 1503, écrivant de la Jamaïque, il répétait la même idée que dans son second voyage il avait fait certifier par le serment de ses compagnons: que l'île de Cuba était une terre ferme du commencement des Indes, et que de là on pouvait retourner en Espagne *par terre*. Un an après, vingt-deux mois avant sa mort, il parlait comme un homme qui revient de la Chine. « J'arrivai le 13 mai dans la province de Mago (pour Mango ou Mangi, nom donné par Marco-Polo à la Chine méridionale), qui est limitrophe de celle de Catayo (pour Cathay ou Kathaï, Chine septentrionale). De Ciguare, dans la terre de Veragua, il n'y a que dix journées de chemin à la rivière du Gange. » Il est donc mort, comme l'a dit M. de Humboldt, dans la persuasion qu'il avait noué le lien entre l'Europe et le vaste empire de la vieille Asie.

(1) Dans la *hoja suelta*, qui existe de la main de l'amiral, et qui a été écrite à la fin de l'année 1500, lorsqu'il rentra à Cadix chargé de fers, ces 1,400 îles sont portées à 1,700. « C'est, dit M. de Humboldt, une vague évaluation de l'*Archipel du roi et de la reine*, au sud de Cuba, évaluation qu'on pourrait croire tenir à un souvenir des 1,368 îles que Ptolémée place près de Taprobane, et que, dans la première expédition, le 14 novembre 1492, l'amiral crut déjà voir vis-à-vis de la côte septentrionale du Cuba, *en fin del oriente*. »

Loin de moi la pensée sacrilége de rabaisser Colomb en insistant sur les détails qui montrent que son but avait été d'aller en Asie, et qu'il resta persuadé jusqu'à la fin de ses jours qu'en effet il avait atteint le revers oriental de l'ancien continent. Dieu me garde de faire de l'analyse historique à la façon de ces esprits jaloux, flétris par M. W. Irving, qui, sous le prétexte de savantes recherches, vont furetant l'histoire pour ronger ses monumens et marquer d'une souillure pareille à la trace que laissent après eux des insectes impurs, les plus beaux trophées du génie de l'homme.

En se plaçant sur le terrain de la science moderne et de l'art nautique tel qu'il est aujourd'hui, on pourrait dire que le voyage de Colomb n'avait rien de miraculeux; que c'était une exploration semblable à celles qui, de nos jours, ont été entreprises par MM. Parry, Ross, Franklin et Beechey, et même moins périlleuse; qu'il essayait un passage aux Indes par l'ouest tout comme ces braves officiers ont tenté des passages par le nord-ouest. Mais l'astronomie et la navigation du temps de Colomb ne ressemblaient pas à celles de nos jours; elles n'ont atteint leur perfection actuelle que par suite de la découverte du glorieux Génois. Avant Colomb, la rotondité de la terre avait été écrite dans des livres, enseignée par des philosophes, mais c'était une vérité toute de théorie, qui n'était pas passée dans la pratique. Princes et peuples, savans et ignorans, braves et poltrons, gens cloués sur la terre ferme et navigateurs, le genre humain tout entier sans exception était de fait comme s'il n'y croyait pas, car nul encore n'avait agi comme s'il y croyait. Colomb le premier fit ce solennel acte de foi. Lui, chrétien fervent, il préféra sur ce point l'autorité de Ptolémée à celle de Chrysostôme, les conseils de Toscanelli aux réprimandes d'un synode d'évêques et aux admonestations des docteurs de Salamanque. Colomb a pratiquement découvert la rotondité de la planète.

Son départ ne fut pas un coup de tête, ce fut toute une création, préparée par de longues études, mûrie par la méditation.

Colomb ne fut pas seulement un homme au génie créateur et inventif; il fut plus grand encore à exécuter son œuvre qu'à la concevoir ou à la préparer. Il se montra alors aussi prudent qu'il avait été hardi dans ses projets. Quoique à un âge où les autres hommes songent au repos (il avait près de cinquante ans lors de son premier voyage), à bord on le voyait toujours sur pied, toujours alerte. Il prenait sa part des fatigues plus qu'un simple matelot. Il passait les nuits sur le pont, attentif aux signes du ciel et des flots, veillant pour

tous sur ce navire qui portait une plus imposante fortune que celle de César. Et c'est ainsi qu'il vit le premier la terre, et gagna, outre la vice-royauté et l'amiralat, la pension de trente couronnes (1) promise par les souverains à celui qui l'apercevrait.

Il se croyait guidé par la main de la Providence; mais ce n'était point de cette foi aveugle, sœur d'un fatalisme hébété qui s'en remet à Dieu pour toute chose et croit hors de propos de prévoir. Il avait songé à tout, il savait parer à tout, et il montra dans l'affaire de l'éclipse à quel point il était fécond en expédiens et comment il savait les manier.

Colomb était nourri d'une théologie scolastique, et cependant très apte au maniement des affaires. Il était instruit autant qu'on pouvait l'être alors, quoique, en géométrie, il associât volontiers la vérité et l'erreur. On le regardait en Espagne comme « *gran teorico y mirabilmente platico.* » M. de Humboldt, à qui personne ne contestera le droit de prononcer des arrêts pour tout ce qui est du domaine des sciences naturelles, admire « la pénétration et la finesse extrêmes avec lesquelles il saisissait les phénomènes du monde extérieur. » « Colomb, ajoute-t-il, est aussi remarquable comme observateur de la nature, que comme intrépide navigateur. » Suivant cette autorité illustre, la découverte importante de la déclinaison magnétique et celle plus difficile encore des variations que subit cette déclinaison quand on passe d'un lieu à un autre, lui appartiennent (2) *à n'en pas douter,* et il en tira des déductions hardies d'une grande portée et d'une exactitude parfaite. Il connaissait avant Pigafetta le moyen de trouver la longitude par les différences d'ascension droite des astres (3).

(1) Ou 39 piastres d'or, équivalant à 117 piastres (624 francs) de nos jours.

(2) Colomb fut au moins le premier *Européen* qui s'aperçut de cette déclinaison, la constata et l'étudia; car, comme renseignement sur la Chine à l'appui de ce que nous avons dit, il n'est peut-être pas inopportun de rappeler ici que, quatre siècles au moins avant Colomb, les Chinois avaient découvert de leur côté la déclinaison de l'aiguille aimantée, c'est-à-dire sa déviation de la direction du pôle terrestre. Les belles recherches que M. Klaproth a faites à la demande de M. de Humboldt ont parfaitement établi ce point de l'histoire des sciences. Les termes de l'auteur chinois, cité par M. Klaproth, indiquent même la connaissance des variations de cette déclinaison.

(3) Voici un extrait de l'*Histoire de la Géographie du nouveau continent*, qui donnera une idée des titres scientifiques de Colomb :

« Arrivé sous un nouveau ciel et dans un monde nouveau, ainsi qu'il l'écrit à la nourrice de l'infant don Juan, la configuration des terres, l'aspect de la végétation, les mœurs des animaux, la distribution de la chaleur, selon l'influence de la longi-

En même temps, il était habile à lire dans le livre le plus difficile à déchiffrer, dans les replis du cœur humain, comme dans la marche des corps célestes et dans les phénomènes de la nature terrestre.

Plein à la fois d'enthousiasme et de réserve (l'historien Oviedo fait remarquer qu'il était *cauto*), d'ardeur et de patience, calme dans le succès, courageux et tranquille dans l'adversité, il porta avec une égale noblesse les fers dont l'infame Bobadilla chargea ses mains augustes, et les insignes de grand-amiral ou la pompe des vice-rois. Il est beau à contempler, le 12 octobre 1492, lorsqu'il descend dans sa chaloupe, revêtu d'un riche costume écarlate, et que, tenant l'étendard royal, ayant à ses côtés les deux frères Pinzon, il va baiser la terre de Guanahani et recevoir sur ce domaine le serment d'obéissance de ses compagnons. Mais je l'admire plus encore lorsqu'en 1484, à son arrivée du Portugal en Espagne, allant pauvrement à pied et tenant par la main un jeune garçon, il s'arrête à la

tude, les courans pélagiques, les variations du magnétisme terrestre, rien n'échappait à sa sagacité. Recherchant avec ardeur les épiceries de l'Inde et la rhubarbe, rendue célèbre par les médecins arabes, par Rubruquis et les voyageurs italiens, il examine minutieusement les fruits et le feuillage des plantes. Dans les conifères, il distingue les vrais pins, semblables à ceux d'Espagne, et les pins à fruit monocarpe : c'est reconnaître avant L'Héritier le genre Podocarpus.

« Colomb ne se borne pas à recueillir des faits isolés; il les combine, il cherche leur rapport mutuel, il s'élève quelquefois avec hardiesse à la découverte des lois générales qui régissent le monde physique. Cette tendance à généraliser les faits d'observation est d'autant plus digne d'attention, qu'avant la fin du xve siècle, je dirais presque avant le père Acosta, nous n'en voyons pas d'autre essai. Dans ses raisonnemens de géographie physique, dont je vais offrir ici un fragment très remarquable, le grand navigateur, contre sa coutume, ne se laisse pas guider par des réminiscences de la philosophie scolastique; il lie par des théories qui lui sont propres ce qu'il vient d'observer. La simultanéité des phénomènes lui paraît prouver qu'ils ont une même cause. Pour éviter le soupçon de substituer des idées de la physique moderne aux aperçus de Colomb, je vais traduire bien littéralement un passage de la lettre du mois d'octobre 1498, datée d'Haïti : « « Chaque fois que je « naviguai d'Espagne aux Indes, je trouvai, dès que j'étais arrivé à cent lieues à « l'ouest des îles Açores, un changement extraordinaire dans le ciel (dans les mou- « vemens célestes) et dans les étoiles, dans la température de l'air et dans les eaux « de la mer. Ces changemens, je les ai observés avec un soin particulier; je remar- « quai que les boussoles, qui jusque-là variaient au nord-est, se dirigeaient un quart « de vent (probablement le quart des huit vents de la boussole ou 11° 1/4) au nord- « ouest, et traversant cette bande comme une côte (le penchant d'une chaîne de « montagnes, *como quien traspone una cuesta*), je trouvai la mer tellement cou- « verte d'une herbe qui ressemblait à de petites branches de pin chargées de fruits « de pistachier, que nous pensions, à cause de l'épaisseur de l'algue, que nous étions « sur un bas-fond, et que les navires allaient toucher par manque d'eau. Cepen-

porte du couvent de Santa-Maria de Rabida, avec le calme et la tranquillité de l'homme supérieur à sa fortune, qui ne doute jamais de sa haute mission, et qu'il demande au portier un peu de pain et d'eau pour son enfant, lui qui apportait un monde au souverain de Castille, et qui venait expressément pour l'offrir.

Son attitude était empreinte de la majesté à laquelle le poète dit qu'on reconnaît les habitans de l'Olympe. Sa physionomie offrait cette sérénité qui signale leurs chefs aux simples mortels. Né pour le commandement, il avait dans l'esprit les ressources qui le rendent léger à qui l'exerce, dans le cœur cette crainte de Dieu et cet amour des hommes qui le font chérir de ceux sur qui il est exercé. Il y a de lui un mot qu'oublièrent trop souvent les *conquistadores*, que l'héroïque Isabelle eut constamment présent, dont les *leyes de las Indias* ont porté profondément l'empreinte, malgré ce qu'ont pu dire les détracteurs de l'Espagne : il recommandait qu'on ménageât les indigènes, parce que, disait-il, « c'est la richesse de l'Inde. »

« dant, avant d'atteindre la bande (*raya*) que je viens d'indiquer, nous ne rencon-
« trâmes pas une tige d'herbe. A cette même limite (cent lieues à l'ouest des Açores),
« la mer devint unie et calme, puisqu'aucun vent de quelque force ne l'agite. —
« Quand je vins (dans mon troisième voyage) d'Espagne à l'île de Madère, et de là
« aux Canaries, et des Canaries aux îles du Cap-Vert, je me dirigeai vers le sud
« jusqu'à la ligne équinoxiale (le fils de Colomb dit qu'on n'avança que jusqu'au 5° de
« latitude boréale). Me trouvant sous le parallèle qui passe par la *Sierra-Leoa* (sans
« doute *Sierra-Leone*), j'eus à souffrir une si horrible chaleur, que le vaisseau parais-
« sait brûlant; mais ayant franchi vers l'ouest la bande que j'ai indiquée, on changea
« de climat; l'air devint tempéré, et cette fraîcheur augmenta à mesure que nous
« allions en avant. »

« Ce long passage, dans lequel j'ai conservé le caractère du style franc et simple, mais diffus, de Colomb, renferme le germe de grandes vues sur la géographie physique. En y ajoutant ce qui est indiqué dans d'autres écrits du même navigateur, ces vues embrassent : 1° l'influence qu'exerce la longitude sur la déclinaison de l'aiguille; 2° l'inflexion qu'éprouvent les lignes isothermes en poursuivant le tracé des courbes depuis les côtes occidentales d'Europe jusqu'aux côtes orientales d'Amérique; 3° la position du grand banc de Sargasso dans le bassin de l'Océan atlantique, et les rapports qu'offre cette position avec le climat de la portion de l'atmosphère qui repose sur l'Océan; 4° la direction du courant général des mers tropicales; 5° la configuration des îles et les causes géologiques qui paraissent avoir influé sur cette configuration dans la mer des Antilles.

. . . . . .

« Mais l'amiral n'eut pas seulement le mérite de trouver *la ligne sans variation* dans l'Atlantique, il fit dès-lors aussi la remarque ingénieuse que la déclinaison magnétique pouvait servir à obtenir (entre de certaines limites) la longitude du vaisseau, etc. » (*Histoire de la Géographie du nouveau continent*, tome III, *passim*, de la page 21 à la page 39.)

C'était un grand esprit, une belle ame, un cœur généreux et bon.

Colomb est une de ces figures rares dans l'histoire, à l'aspect radieux et noble, qu'on aime autant qu'on les admire, qui consolent et rassurent autant qu'elles inspirent le respect et qu'elles frappent par la grandeur de leurs proportions; une de celles qui sont le plus particulièrement dignes du culte des peuples modernes. Partagés entre leur antipathie contre le passé et la terreur d'autres cataclysmes, préoccupés de l'attente d'immenses évènemens dont les signes sont dans l'air, agités d'infaillibles instincts qui leur annoncent un *novus ordo,* mais lassés de perturbations et repoussant la violence, qu'on leur avait recommandée et qu'ils avaient acceptée comme le plus sûr moyen de hâter la venue de cet ordre nouveau qu'ils désirent, dégoûtés d'une philosophie qui enseigne la haine et sème la défiance et la guerre, les peuples maintenant ont besoin de reposer leurs regards sur des types à la fois puissans et bons, réparateurs et rénovateurs.

Comme l'a très bien senti l'historien de Colomb, M. W. Irving, c'est diminuer l'expression d'un éloge que de l'exagérer. Disons-le donc sans détour, Colomb réflétait en lui les bizarreries du moyen-âge avec tout ce que cette époque avait de plus beau et de plus pur. Son imagination était parfois déréglée, mais c'est à cette imagination qu'il dut sa force. L'imagination donne la foi, et Colomb en eut besoin dans son œuvre colossale. C'est elle qui fait éclore les grandes pensées et les grandes actions. Au service d'une ame vulgaire ou d'un cœur pusillanime, l'imagination est un don funeste à celui qui l'a reçue, plus fatal encore à ceux qui l'entourent. Unie à une intelligence élevée et clairvoyante, à un cœur magnanime, elle enfante les plus nobles passions, et il n'y a que des hommes passionnés qui fassent du sublime; la faculté de souffler autour d'eux l'enthousiasme et la conviction a été réservée pour eux seuls. L'imagination est l'attribut le plus distinctif de cette race privilégiée que le peuple prédestiné appelait prophètes, que le peuple-roi qualifiait de *vates,* c'est-à-dire de poètes par excellence. Elle perçoit dans les objets de la création, dans les phénomènes du monde physique et dans les évènemens de l'histoire, dans l'esprit et dans la matière, des rapports trop déliés pour être perçus par un autre sens. Elle devine l'homme et la nature; elle montre des chemins au bout desquels sont de brillantes découvertes dont elle-même n'a qu'à demi le secret, parce qu'elle les a seulement entrevues à la lueur d'un fugitif éclair que Dieu a lancé dans l'atmosphère pour elle seule. L'imagination, a dit un habile

critique (1), « est la colonne demi-obscure et demi-lumineuse qui guide la caravane humaine dans les déserts de l'intelligence; » nous ajouterons : et dans les défilés escarpés et tortueux de la civilisation. C'est en vain que médisent de l'imagination ceux qui n'en ont que pour nouer d'égoïstes intrigues. De tous les trésors dont dispose la Providence, c'est le plus précieux peut-être et le plus éclatant à coup sûr; mais aussi c'est le plus lourd à porter, celui qui fait trébucher le plus infailliblement les mandataires à qui Dieu avait fait la grace de le confier, s'ils cessent d'être sur leurs gardes, si leur esprit s'endort, si leurs généreuses sympathies s'amollissent. C'est celui qui attire les traits les plus acérés de l'envie, qui lui fait distiller ses poisons les plus subtils. C'est celui que par instans la foule se plaît le plus à outrager. Nul autre n'a produit pour le genre humain, par l'intermédiaire des hommes d'élite qui l'ont eu en partage, autant de gloire et de bonheur, et pour eux-mêmes autant de souffrances et d'angoisses; car cette flamme qu'ils ont au front et dont le vulgaire ne peut leur pardonner l'éclat, ne la leur enviez pas : elle est l'indice d'un feu intérieur qui les dévore!

Si Colomb fût parti pour découvrir un nouveau continent dont aucun indice ne révélait l'existence aux peuples chez lesquels il avait passé sa laborieuse vie (2), il n'eût été qu'un heureux aventurier. Colomb poursuivait, avec une persévérance qu'on ne saurait trop admirer, une confiance qui émeut, une vigueur qui, dans l'antiquité, l'aurait fait classer parmi les demi-dieux, une pensée qui lui apparais-

(1) M. Magnin, *Revue des Deux Mondes* du 1er juin 1840, pag. 737.

(2) Il est incontestable aujourd'hui que d'autres Européens avaient vu et touché l'Amérique avant Colomb. Dès le xe siècle, des aventuriers scandinaves avaient été poussés par les vents, par l'amour du péril, par l'esprit de conquête, dans le Groënland, qui appartient au nouveau continent, et que M. de Humboldt appelle la Scandinavie insulaire de l'Amérique. La distance du Groënland au nord de l'Écosse n'est que de 269 lieues marines de 15 au degré; par un vent frais de nord-ouest, ce serait un voyage de quatre jours. Les expéditions des missionnaires se joignant à celles des guerriers, plusieurs établissemens furent fondés dans le Groënland; l'Islande servait de station intermédiaire pour s'y rendre. De là, en 985, l'Islandais Biarn Herjolfson, qui allait dans le Groënland rejoindre son père, fut chassé, par un vent violent de nord-est, sur le continent américain. De retour chez son père, Biarn exécuta avec quelques compagnons une expédition lointaine, dans laquelle ils touchèrent, l'an 1001 ou 1005, successivement dans diverses parties de l'Amérique du Nord, qu'ils appelèrent Hallyland, Markland et Vinland. Ce dernier pays fut ainsi nommé à cause de l'abondance des raisins sauvages qui s'y trouvèrent. En examinant attentivement les indications de la

sait justement comme devant exercer l'influence la plus bienfaisante et la plus étendue sur les destinées du genre humain, celle de la jonction, de l'association, de la fusion, sous une même loi et une même foi, des deux massifs de la famille humaine, qui, alors comme de nos jours, siégeaient, en se tournant le dos, aux deux extrémités de l'ancien continent, séparés par un immense espace, par des déserts, par des peuples barbares, et dont l'un occupe de plus aujourd'hui un nouveau monde que Colomb lui a donné. Cette pensée était si vaste, si difficile à réaliser, que, trois siècles et demi après lui, elle reste encore à accomplir, et qu'elle n'est même pas tout-à-fait sortie du domaine de la politique purement contemplative. En supposant que jamais elle se réalise pleinement et sans réserve, jusque-là elle suffira encore à la gloire de plus d'une pléiade de grands hommes. Elle est de notre temps, et sera, bien après que nous tous, qui vivons maintenant, serons oubliés, la plus gigantesque qui puisse être caressée par les rêves d'un homme d'état comme par l'ambition d'un conquérant, par l'ame de l'homme religieux comme par la pensée du philosophe, par l'esprit du savant comme par les calculs de l'industriel, par les espérances du novateur le plus audacieux comme par la sollicitude prudente et conservatrice des amis de l'ordre universel.

La mesure la plus exacte de l'importance des évènemens humains est celle que donnent le nombre et la valeur des hommes dont ils embrassent l'existence. De ce point de vue, l'association de la civilisation occidentale avec l'Orient extrême serait le plus grand fait qui se fût jamais passé sur la terre.

longueur du jour dans les différentes sagas, on en a conclu que les contrées visitées alors par les Normands étaient situées entre les parallèles de 41° et 50°, ce qui correspond à la côte qui s'etend de New-York à Terre-Neuve, côte sur laquelle vivent plus de sept espèces de vigne. Il paraît même que ces vaillans hommes du Nord s'avancèrent beaucoup plus loin au midi. Quelques postes, quelques villages peut-être furent construits par eux, au moins dans le Vinland. On a retrouvé récemment des inscriptions runiques qui constatent leur passage et leur séjour sur divers points du continent américain. Mais vers le milieu du XIIe siècle, tout souvenir du Vinland disparaît de l'histoire; plus tard, les établissemens du Groënland eux-mêmes furent ruinés et abandonnés. Quoique Colomb eût navigué au nord, dans les parages de l'Islande, rien ne porte à croire qu'il y ait recueilli des données propres à le guider ou à l'encourager dans son entreprise. Il y a lieu de penser que, grace aux efforts des savans du Danemark, notre époque est infiniment mieux informée sur cette découverte anticipée du Nouveau-Monde qu'on ne l'était du temps de Colomb, non-seulement dans la péninsule ibérique, où l'on n'en savait pas un mot, mais même dans la presqu'île scandinave et ses dépendances, où il paraît que dès-lors elle était oubliée.

IV. — COMMENT LA MÊME PENSÉE SE PRÉSENTE AUJOURD'HUI AVEC DE PUISSANS MOYENS D'EXÉCUTION.

La pensée qui animait Colomb revient aujourd'hui s'offrir de nouveau à l'Europe : je devrais dire s'imposer.

Si l'on compare l'Europe moderne à celle d'il y a trois cent cinquante ans, on reconnaîtra sans peine que l'état de crise est aujourd'hui plus caractérisé encore; que nous sommes, plus que les contemporains de Colomb, en pleine eau de rénovation; que le travail moral, intellectuel et matériel auquel la société est en proie, est plus violent, plus actif, plus général qu'alors. L'espace sur lequel ce travail s'opère est plus vaste, car l'Europe entière y participe, et l'Amérique en est tourmentée d'un pôle à l'autre. Au sein de chaque pays isolément, la quantité de mouvement, pour me servir de l'expression consacrée par la mécanique rationnelle, est beaucoup plus considérable; il n'y a pas une molécule sociale qui n'y ajoute son *moment*, parce que l'évolution est éminemment démocratique, et elle ne l'était pas il y a trois siècles. Chez chaque individu, l'agitation, les passions, les espérances, les appétits, sont ce qu'ils étaient alors chez quelques-uns seulement. Si, pour offrir aux peuples une occupation digne d'eux et proportionnée à leur élan, à leur énergie, il fallut alors leur livrer un nouveau monde où, à vrai dire, il n'y avait rien à vaincre qu'une nature inanimée, rien à transformer que le monde physique, sera-ce trop, sera-ce assez pour l'Europe moderne qu'une arène où son activité pourra s'exercer sur des populations plus nombreuses que les siennes propres? Un nouveau continent presque désert suffit (1) à absorber la vie débordante de nos pères. Il faut plus aux peuples modernes; si le but tant souhaité par eux, l'extrême Orient venait à nous écheoir, nous y trouverions non-seulement de nouvelles terres (car de quels archipels l'ancien continent n'est-il pas entouré du côté de l'est?) mais une nouvelle humanité, c'est-à-dire tout ce qu'il y a de plus délicat à manier et de plus difficile à pétrir, quand on répudie les traditions brutales avec lesquelles en effet l'Europe a définitivement rompu; tout ce qu'il y a a de plus glorieux à perfectionner, tout ce qui paie avec le plus d'usure les soins qu'on y donne.

(1) Il serait peut-être plus exact de dire qu'il n'y suffit pas complètement, puisque cette découverte ne fit pas cesser les guerres en Europe.

En vérité, on ne voit pas quel autre objet répondrait complètement à l'attente de grands évènemens qui tient les têtes en ébullition, à l'étendue des forces qui sont là, frémissant de l'impatience d'être mises en œuvre.

Cela peut être traité d'utopie et de rêve. Rêve, soit. Tout songe est un mensonge, mais tout rêve n'est pas songe, et celui-ci n'est pas bâti en l'air, dans les nuages; il repose sur les traditions du genre humain, sur ses tendances révélées par l'histoire, sur ses besoins présens.

L'Europe ne manquera pas de donneurs d'avis parfaitement intentionnés, pleins de philanthropie et de lumières, qui seront empressés à lui représenter qu'elle a mieux à faire de son temps, de sa peine ainsi que de son sang, car on n'abaissera pas sans un choc sanglant les barrières qui nous séparent des peuples de l'Orient extrême. Ils lui peindront les douceurs d'une vie paisible, honnête et rangée, le calme du mouvement social et les jouissances du bonheur domestique, chez une nation régulièrement ordonnée qui renonce à courir les aventures et à poursuivre au loin des projets ambitieux, pour se vouer au soin de se perfectionner et de se polir. « Chacun chez soi, diront-ils; concentrons nos efforts sur nous-mêmes; n'avons-nous pas carrière suffisante entre nos frontières? quelle ample moisson de bien-être, d'opulence, de gloire peu flamboyante peut-être, mais solide et durable, s'offre sur notre sol, à nos pieds! Il n'y a qu'à se baisser pour la cueillir : hors de là tout est fumée et déception. » Ils conseilleront aux gouvernemens de se vouer exclusivement à favoriser les entreprises matérielles, à multiplier les travaux publics, à instituer ici des banques, là des écoles; à encourager l'industrie sous sa triple forme, agricole, manufacturière et commerciale, à organiser le travail afin de donner de la sécurité aux travailleurs et de leur inspirer de la dignité. Ils remontreront qu'à ce prix l'exaltation des populations se tempérerait, l'ordre de plus en plus ébranlé irait se raffermissant, la moralité publique de plus en plus compromise se restaurerait, et que bientôt on verrait se dissiper les nuages qui assombrissent l'horizon européen.

Il y a sur ce thème de bons et utiles enseignemens à adresser à l'Europe; on ne les lui épargnera pas : elle les trouvera parfaitement judicieux, elle y applaudira; mais si elle les suit, et j'espère bien qu'elle ne les dédaignera point, ce ne sera qu'à demi. Lorsque Cynéas, beau diseur, profond philosophe et ami sincère, exhorta Pyrrhus à mettre fin à ses courses téméraires et à savourer sans plus de

délai le repos dont il se proposait de jouir au terme de ses conquêtes, le roi trouva, j'en suis convaincu, que son conseiller s'exprimait en homme du plus grand sens; mais il le laissa dire et fit comme devant. L'Europe est moins inaccessible aux sages avis. Elle réalisera donc chez elle plusieurs des améliorations qui lui seront recommandées, lorsque la convenance et l'efficacité lui en auront été prouvées; mais elle ne saurait consentir à s'enclore dans son territoire. Nous ne sommes pas gens à bâtir autour de nous des murailles de la Chine; loin de là, nous ne voulons pas permettre que les autres en bâtissent, et nous prétendons démolir celles qu'ils auraient érigées. Se mêler des affaires d'autrui, intervenir chez le prochain, régenter le monde par la parole et par la force, tantôt par des actes individuels, tantôt par des démonstrations des gouvernemens, ici par des négociations diplomatiques, ailleurs à coups de canon, c'est pour la nature européenne un besoin impérieux auquel elle n'est pas libre de ne pas céder, car les peuples comme les individus luttent en vain contre leur tempérament. Peut-être serions-nous plus heureux si nous étions autres : cela peut se soutenir par de bonnes raisons. L'homme qui sait le mieux se contenir est aussi celui qui sait le mieux se contenter. Celui dont les pensées et les désirs ne connaissent pas de limites a aussi des passions sans frein; il est livré aux mêmes labeurs, aux mêmes soucis que le navigateur qui doit gouverner un frêle navire sur une mer où les courans se croisent impétueux, où les vents se heurtent avec violence. Mais telles sont les nations européennes, tels furent les peuples anciens dont nous dérivons et dont nous continuons la tâche sur la terre, tels nous devons être long-temps; car, sans méconnaître la bonté suprême de la Providence, on peut penser que c'est son aiguillon qui nous pousse en avant, et qu'il ne cessera de nous mener haletans d'escalade en escalade, de précipice en précipice, de climats en climats, de continent en continent, que lorsque nous serons au bout de l'œuvre qui nous a été assignée, celle de dérouler et de sceller tout autour de la planète, à travers les plus formidables obstacles, les anneaux d'un cercle d'harmonie et de fraternité universelle, et de souder à jamais l'un à l'autre les deux extrêmes, l'alpha et l'oméga, l'Orient et l'Occident.

On ne décidera pas l'Européen à se clore dans le foyer domestique, ou même dans le foyer de la patrie. Il lui faut une vie publique autant qu'une vie privée; il doit se sentir acteur, père noble, jeune premier, ou comparse, dans un drame, et il faut que dans ce drame soient en jeu les destinées de la patrie, du genre humain. Et

qu'est-ce donc, sinon la preuve que l'Europe est la dépositaire des destins de l'humanité?

Je ne veux certes point décrier ce que ma faible voix a vanté autant qu'il lui était possible. Je ne veux point médire des chemins de fer, des canaux et autres travaux publics, des améliorations matérielles et positives en général : ce que j'ai adoré, je ne le brûle pas, je l'adore encore. Chez nous, le gouvernement de 1830 a fait de ces perfectionnemens beaucoup plus que ceux qui l'avaient précédé. Il n'en a point fait assez cependant. Il ne leur a pas imprimé ce cachet de généralité et de grandeur que le Français affectionne. Il n'a pas su les coordonner, les conduire avec unité et ensemble. En somme, à cet égard, son entreprise dirigée à bâtons rompus par des ministères constamment menacés de mort, sous les auspices de chambres trop disposées à confondre l'épargne avec l'économie, à travers mille soucis, mille exigences des partis, a été incomplète et quelquefois mesquine. Cependant elle n'a été sans fruit ni pour le pays ni pour le prince. Elle a augmenté la prospérité nationale, elle a valu au gouvernement les suffrages et l'adhésion sincère des classes commerçantes et industrielles. Continuée sur des proportions plus larges et avec plus de perfection, unie à un vaste plan d'organisation du travail et des travailleurs de tous les ordres, elle procurera au pouvoir un peu de cette stabilité qu'il cherche avec anxiété et qu'il ne trouve pas. La politique des intérêts matériels assurera aux classes pauvres le bien-être qu'elles désirent, qu'elles méritent, qu'elles se savent fondées à revendiquer en échange de leurs sueurs qu'elles prodiguent. Elle seule fermera la bouche aux adversaires du régime monarchique, qui promettent aux masses populaires des satisfactions devenues chères à tous, et qui, à l'appui du système républicain, tracent le brillant tableau de l'aisance dont jouissent l'ouvrier et le paysan dans les états de l'Union américaine. Chez nous, qui avons une dynastie nouvelle, assise sur un trône dressé par le bras populaire, elle est plus qu'ailleurs une nécessité et un devoir.

Ceci est donc bien entendu, tout Européen doit vouloir les améliorations positives. C'est de la politique telle qu'il est indispensable d'en faire, de celle à laquelle doivent prêter leur concours dévoué tous ceux qui aiment l'humanité, tous ceux qui veulent que le sentiment de fraternité gravé lentement dans les cœurs par le christianisme, et maintenant en train de s'introduire partout dans les lois sous le titre d'égalité, devienne un gage de bonheur privé et de prospérité publique, et non le provocateur de bouleversemens affreux.

Ne nous exagérons pourtant pas la portée de la politique des intérêts positifs, à l'égard de la crise qui tourmente et ébranle jusque dans ses fondemens la société européenne en général et particulièrement la France. L'élément passionnel (qu'on me passe ce barbarisme) est extrêmement développé en Europe. A ces passions il faut un aliment; or, jamais vous ne passionnerez l'Europe pour les travaux publics, celle de toutes les améliorations positives qui est le plus en évidence et qui frappe le plus le sens vulgaire, ni pour l'industrie en général. Jamais, en Europe, la tendance industrielle ne deviendra, pour un long intervalle au moins, enthousiaste et fébrile. Et cependant il faut à l'Europe, à la France spécialement, de l'enthousiasme; elle ne saurait s'en passer non plus que du pain quotidien. Il lui faut même, en vérité, quelques accès de fièvre.

C'est un mal, dira-t-on. — Cela se peut, quoique, fièvre à part, je croie le contraire; mais c'est un fait que vous ne changerez pas et qu'il faut accepter. Vous ne sauriez faire que l'amour du bien-être matériel suffise à la tête et au cœur des nations de l'Europe. Elles sont d'une trop noble essence pour que l'acquisition de la richesse ou l'épicuréisme, fût-il relevé par l'éclat des arts, excite en elles de longs ravissemens, leur inspire de vives sympathies autrement que pour un instant passager. Elles font cas des améliorations matérielles, parce que, voulant le progrès de la civilisation, elles en doivent vouloir le matériel, sans lequel ce progrès serait une fiction, une ombre sans substance; mais le souci de ce matériel ne saurait absorber leurs facultés, si ce n'est pendant des entr'actes. Les classes auxquelles la matière fait le plus défaut, les pauvres, entendent moins que les autres peut-être y consacrer leur existence entière. Le culte absolu de la matière, l'apothéose exclusive de l'industrie, auraient pour les peuples de l'Europe mille dangers. Malheur aux natures puissantes qui sont réduites à une tâche trop au-dessous de leurs forces, et à une pensée qui ne saurait s'étendre sur tous les lobes de leur cerveau! Au bras d'un vigoureux athlète donnez un disque pesant, sinon le disque, au lieu de frapper le but, ira s'égarer et se perdre au loin. Si l'on réussissait à emprisonner les peuples de l'Europe dans le cercle des intérêts positifs, s'ils essayaient d'en faire l'objet unique de leur forte intelligence et de leurs énergiques passions, vous les verriez convertir le bien-être en d'immenses orgies et les affaires en un colossal agiotage, se vautrer dans le bourbier d'un sensualisme effréné, se dégrader par une cupidité monstrueuse. On sait ce qui arriva aux Romains lorsqu'ils eurent fermé sur eux les portes de l'empire.

Sans doute, la politique industrielle, quoique elle mette la matière en jeu, ne saurait, sans injustice, être absolument taxée de matérialisme, car elle se lie étroitement aux intérêts moraux du genre humain. Dans l'industrie organisée, comme elle tend à l'être en se dérobant aux habitudes anarchiques qu'elle a dû momentanément subir sous le régime de la concurrence illimitée, le travail doit être éminemment propre à moraliser l'homme, et c'est, en vérité, le seul agent de moralisation auquel il semble possible de s'adresser avec quelque chance de succès dans le moment présent. Pour les classes les plus nombreuses, auxquelles il serait insensé de ne pas faire une large part désormais dans tous les programmes de gouvernement, le bien-être que l'industrie procure est la sanction nécessaire de la liberté. Tant que les ouvriers des champs et des villes seront enchaînés à la misère, leur émancipation sonnera creux; la souveraineté dont on les affuble sera une dérision amère. Au sein de chaque pays, le perfectionnement moral et intellectuel de l'immense majorité des hommes, aussi bien que l'adoucissement de leur condition physique, exige absolument le progrès de l'industrie agricole, manufacturière et commerciale. Un peuple qui se clorait chez lui, pour n'être point dérangé dans ses entreprises d'améliorations positives, se trouverait donc, lui aussi, servir la cause de l'intelligence et de la moralité humaine, et celle de la liberté. Ce n'est pourtant pas une raison pour que l'Europe demeure chez elle; car, si elle essayait de s'y tenir, elle n'y serait ni satisfaite ni tranquille. Pour elle, il n'y a désormais de tranquillité intérieure ni de satisfaction possible qu'à la condition de répandre au dehors les flots qui grondent entre ses frontières.

Les Européens, peuples et individus, vivent au moins à moitié en dehors. Leur *moi*, répétons-le, ne peut se replier sur lui-même. Il ne saurait se dispenser d'une action sur le *non-moi*, et cette action a presque toujours pour accompagnement ou pour mobile un sentiment de lutte ou de rivalité, qui, dans le passé, s'est révélé quelquefois sous la forme d'émulation, qui, dans l'avenir, il faut l'espérer, aura le plus souvent ce caractère, mais qui, depuis l'origine des temps jusqu'à nous, s'est presque toujours manifesté sous l'aspect d'une haine violente et sanguinaire. Le besoin d'agir sur le *non-moi* et celui de joûter jouent le plus grand rôle dans leur organisme et dans leur existence, et sont parmi les traits principaux de leur physionomie et de leur tempérament. C'est leur faible, comme diraient des moralistes timorés. C'est leur fort, diraient d'autres plus osés, plus intelligens de la nature humaine, plus confians dans la sagesse divine. C'est

par là que la Providence les saisit pour les pousser en avant et pour brasser ensemble toutes les fractions de l'humanité, préparant ainsi, par les mains de l'homme, l'unité harmonieuse de la civilisation. C'est par là que leurs chefs les mènent. Souvent c'est, avant tout, pour assurer leur suprématie au dehors, pour atteindre et dépasser leurs rivaux, ou pour frapper un coup décisif sur l'étranger, qu'ils réalisent des améliorations dans leur sein. Ils vivent tant d'une vie extérieure, que quelquefois c'est simplement le désir de gagner les applaudissemens du dehors qui règle leurs actes de politique intérieure et d'administration intime, car nous sommes bien de la même souche qu'Alexandre qui, au plus fort de ses victoires, s'écriait : Que ne fait-on pas, ô Athéniens, pour mériter vos éloges! Nous, Français, nous n'avons réalisé nos plus beaux perfectionnemens administratifs que lorsque nous nous sommes sentis stimulés par l'aiguillon de la guerre. C'est à un sentiment guerrier que nous devons notre centralisation, par exemple. Ces jours-ci, les chambres ont voté deux lois importantes, l'une en faveur des chemins de fer, l'autre pour la création de paquebots à vapeur transatlantiques. Quel a été l'argument le plus décisif, celui qui a fait tomber dans l'urne les boules blanches? Dans un cas, le développement qu'ont acquis les chemins de fer chez les peuples voisins et la crainte d'être montrés au doigt comme une nation arriérée; dans l'autre, la volonté de faire concurrence à l'Angleterre sur les plages du Nouveau-Monde, et, en cas de guerre maritime, de lui montrer qu'elle se dit en vain la maîtresse des mers.

L'industrie est un combat contre la matière brute, combat toujours honorable pour l'espèce humaine, audacieux et imposant quelquefois. Par elle, l'homme triomphe du monde physique, asservit la nature et la ploie à son usage comme un docile esclave, instrument de son bien-être. Mais ce ne serait point assez pour satisfaire le besoin de lutter qui est dans le cœur des Européens, pour assouvir leur soif de domination. Il leur faut un adversaire, un obstacle, un sujet d'activité qui se présente sous la forme humaine. S'il était vrai des nations européennes que désormais l'industrie pût capter tout leur bien-être, et si en conséquence elles se bornaient au soin du chez soi, c'est que la primauté passerait à d'autres, et qu'elles-mêmes, déposant le mandat qui leur avait été confié, donneraient leur démission; c'est qu'elles auraient dégénéré. La civilisation à laquelle nous appartenons est tenue à s'épandre et à agir autour d'elle. Ses coryphées ne sauraient s'arrêter pour se consacrer à parer leur demeure et pour faire leur lit. Le mot d'ordre, marche! marche! a été dit pour eux.

Nous donnons dans l'Algérie une preuve péremptoire de la nécessité absolue de fournir de l'aliment, tant bien que mal, au besoin d'action extérieure qui nous tourmente de même que les autres nations de l'Europe. On ne peut raisonnablement s'expliquer que par là notre persévérance à retenir Alger au prix de tant d'argent et de tant de sang. Ce serait la plus insigne des folies que d'avoir consacré à l'Algérie de pareilles sommes et un sang si précieux, s'il ne s'agissait que de nous approprier et de mettre en culture la lisière, de valeur assez douteuse, au dire de bons juges, qui est comprise entre le pied de l'Atlas et la mer. Nous avons dans notre Corse trop oubliée, dans les Landes, dans la Sologne, dans la presqu'île de la Camargue, et sur d'autres points de l'antique sol français, de vastes espaces qui, à dix fois moins de frais, eussent rendu des produits plus beaux que tout ce que paraît devoir de long-temps rapporter la ci-devant Régence. Comme affaire d'intérêt matériel, du point de vue du doit et avoir, notre entreprise au nord de l'Afrique est insoutenable. Considérée comme ayant pour but d'accorder une certaine satisfaction à un sentiment très vif dans le pays, celui de révéler extérieurement notre existence dans le monde, elle se conçoit, elle se motive, elle se justifie.

Le besoin d'action extérieure qui anime chacun des peuples de l'Europe s'est témoigné par de vastes entreprises lointaines : telle fut l'éruption des croisades qui dura deux siècles, tel a été l'envahissement de l'Amérique; mais le plus souvent il s'est déployé dans des déchiremens européens. Aujourd'hui un heureux changement s'opère; une révolution éminemment favorable à la paix intérieure est en train de s'accomplir dans la politique européenne. La communauté des idées et des sentimens, la solidarité des intérêts, la facilité croissante des relations d'un bout de l'Europe à l'autre, ont fait des nations qui l'habitent une grande famille. Peut-être serons-nous encore témoins, en Europe, de quelque choc affreux; mais certainement, si la guerre éclatait, elle serait de très courte durée. Elle pourrait être sanglante, grave dans ses conséquences; mais elle passerait avec rapidité. Les rapports des gouvernemens entre eux laissent beaucoup à désirer encore; ils ne sont pas en harmonie avec les instincts des populations à beaucoup près, mais ils y seront bientôt, parce que la réaction des gouvernans sur les gouvernés, cette véritable souveraineté populaire, n'a jamais été aussi puissante. Après le maintien de la paix, en 1830, qui pourrait douter de la prépondérance des intérêts pacifiques dans la politique européenne?

Ainsi, sauf la chance de quelques collisions qui pourraient être cruelles, mais qui au moins, par le bref intervalle de temps qu'elles occuperaient, ressembleraient à de simples accidens, on peut regarder la cause de la paix européenne comme définitivement gagnée. Et comme il faut être juste envers tout le monde, même envers les rois, disons hautement ici que ce triomphe de la paix au sein de l'Europe est dû à la sagesse du roi Louis-Philippe. C'est à lui qu'appartient l'initiative de cette belle et salutaire pensée qui devrait former la devise de la dynastie d'Orléans, et qui lui portera bonheur. Si d'autres princes, à commencer par le vieux monarque qui vient d'être ravi à la vénération de la Prusse, et des hommes d'état tels que M. de Metternich, lord Wellington et lord Grey, peuvent revendiquer une part dans l'honneur du succès, c'est encore au roi des Français qu'en revient le principal mérite; car lorsque la tempête allait éclater, lorsque le Nord et le Midi déchaînés semblaient au moment de se précipiter l'un contre l'autre, il a eu à contenir et il a contenu le plus fougueux des autans.

C'est précisément pour consolider cette paix européenne qu'il faudra qu'on permette aux peuples européens de se répandre au dehors. L'Europe, je le redis encore, a le tempérament belliqueux, lutteur, jouteur; elle aime à brandir son épée, et malgré la prophétie d'Isaïe, malgré l'adoucissement des mœurs, elle n'est pas au moment de convertir les fers des lances en socs de charrue. Mais les glaives que dirigeaient autrefois l'amour du pillage, l'esprit d'oppression, des haines féroces ou de hideuses jalousies, se mettront et se mettent déjà au service des principes civilisateurs. Au nom du ciel, que la civilisation accepte!

On s'y est pourtant refusé jusqu'à présent. L'esprit guerrier, à qui on demandait des concessions sans retour, n'a donc pas cédé sans une vive résistance le terrain qu'il a perdu depuis 1830. L'hostilité a été bannie du monde des faits, en ce sens que l'on n'a pas promené les bataillons à travers champs, ou que du moins on ne les a pas poussés les uns contre les autres; mais elle est restée dans les sentimens. On ne s'est pas égorgé, mais on ne s'est pas moins cordialement détesté. Les congrès et les conférences ont pris la place des batailles, conquête immense du génie de la paix européenne! Mais, pendant qu'on imposait silence au canon, que de fois les dagues ont été tirées sous la table! On a juré la paix en se prodiguant les uns aux autres les démonstrations d'une antipathie tracassière, brutale même entre adversaires, d'une méfiance insultante, d'une envie sans dignité

entre amis et alliés. Les crocs-en-jambes diplomatiques ont joué avec une activité égale à celle de la meilleure artillerie. On a vu se dérouler les incertitudes, les anxiétés, les inconséquences, les contradictions, les embarras, les bévues, parlons franchement, les manques de foi et les lâchetés qui sont inséparables des transitions mal ménagées ou non ménagées et des positions fausses.

Du moment où l'on reconnaissait qu'on ne devait plus guerroyer en Europe, il convenait de rechercher les bases d'un accord durable entre les puissances. Puisque la guerre européenne était proscrite, il était tout simple de détruire en Europe les causes de guerre en donnant satisfaction à tous les grands intérêts européens, par l'organisation d'une association des puissances qui permît à chacune de se développer suivant ses tendances naturelles. Au nom de la paix, de l'harmonie et du progrès, on s'est cramponné à une politique hargneuse, envieuse, immobile, qui ne profite à personne et qui nuit à tous, qui torture tous les peuples en les refoulant sur eux-mêmes. Ainsi que l'a dit un illustre orateur dans l'un de ses plus admirables discours, à l'occasion de la question du Levant, « on s'est attaché à une politique d'exclusion et on a chicané là où il fallait une politique de magnanimité et de compensation (1). » On a nié la guerre, mais on n'a pas constitué la paix. On a voulu la bonne harmonie de l'Europe, on en a repoussé les moyens, quoiqu'ils fussent parfaitement honorables, éminemment propices aux tendances évidentes de l'humanité, au resserrement des liens de la grande famille humaine.

Nous-mêmes, Français, qui avons l'habitude de nous distinguer par les généreux penchans de notre politique extérieure, nous qui étions les plus intéressés à la paix et qui la voulions le plus fermement, tout comme les autres nous avons fait et nous faisons de l'exclusion et de la jalousie. Nous nous sommes mis en travers des tendances les plus naturelles de notre prochain. Celle des Russes est de prédominer à Constantinople, celle des Anglais à Suez et en Syrie. Nous nous opposons aux Anglais en Syrie et à Suez, aux Russes à Constantinople. Par là nous travaillons, sans nous en apercevoir, à ce qu'au lieu d'une prédominance dont les uns et les autres se seraient contentés, ils aient une domination, au lieu d'une tutelle et d'un protectorat, la maîtrise.

Mais, je le répète, ces fausses manœuvres sont de celles qui accompagnent nécessairement les transitions brusques. L'Europe ne pouvait

(1) Discours de M. de Lamartine du 11 janvier 1840.

faire en un clin d'œil le grand changement de front de la guerre à la paix européenne, de l'hostilité à l'association, sans qu'il y eût du désordre. L'intérêt bien entendu de toutes les puissances est qu'elles se rendent à la raison, et elles s'y rendront. Ce doit en être fait de la politique des temps passés, inspirée par le misérable instinct qui porte les hommes à abaisser leurs semblables à tout prix, même en faisant le sacrifice de leur élévation propre. Les hommes éminens qui gouvernent l'Europe sentent entre leurs poignets les rudes vibrations d'un ressort qui causerait des bouleversemens si l'on continuait à le presser sur lui-même. Ils savent le parti qu'on en pourrait tirer si on lui permettait de se détendre au dehors sous l'influence d'une pensée civilisatrice. Par crainte des perturbations, ou plutôt par amour de leur patrie et de l'humanité, ils s'accorderont à ouvrir une carrière à ces générations dont l'ardeur fermente. Ils voudront que notre Europe, ce petit coin du globe où est concentrée une masse extraordinaire de lumières et d'énergie, où les hommes s'entassent, où les imaginations s'échauffent, où les ambitions individuelles et collectives, les peuples et les rois, les intérêts et les idées se froissent et se heurtent, verse à l'extérieur sa force vitale en excès, qu'ils ont tant de peine à retenir. Ils le voudront bientôt, on doit le croire. S'ils ne le voulaient pas, elle déborderait malgré eux. Tout fait une loi de cette nouvelle ère d'expansion; tout est prêt pour elle; le matériel de la campagne est déjà réuni. Et quel pourrait en être, je ne dis pas l'unique but, mais le but principal, le but le plus glorieux, le plus digne d'exciter l'ambition des grandes ames et des ames remuantes, le plus attrayant pour l'humeur envahissante et dominatrice de l'Europe, sinon l'extrémité orientale du continent d'Asie? Un violent instinct ne pousse-t-il pas déjà l'Europe vers ces parages? Qu'est-ce donc qu'y vont faire en ce moment les Anglais?

Le grand pas que fit la civilisation occidentale vers le terme de son pèlerinage autour du globe, en portant ses avant-postes de l'autre côté de l'Atlantique dans le nouveau continent, avait été précédé, comme on l'a vu, de perfectionnemens signalés dans l'art de la navigation. De même, de nos jours, elle a acquis des moyens puissans de viabilité qui réellement autorisent à répéter, en le prenant cette fois au sérieux et à la lettre, le mot de Colomb à Isabelle : *El mondo es poco*. Voici venir la vapeur, qui, de nos jours, paraît devoir exercer sur les destinées du genre humain une influence comparable à celle qu'eut, il y a trois ou quatre siècles, la découverte de l'imprimerie. Des véhicules inconnus de nos pères, inespérés de nous-mêmes au

commencement du siècle, anéantissent maintenant l'espace sur les continens comme sur la mer. C'est la vapeur qui les anime. Avec les chemins de fer et les bateaux à vapeur, le fond de l'Asie cesse d'être une terre lointaine. Paris et Londres ne sont déjà plus qu'à deux mois de Canton. Dans quelques années, lorsque la navigation maritime à vapeur, encore au berceau, se sera développée, et que des centres complètement européens auront été constitués sous les auspices du pacha et du sultan qui essaient de s'européaniser, ou sous ceux de l'Angleterre et de la Russie ou de tierces puissances, à Smyrne, à Alexandrie, à Constantinople, quelle ne sera pas la proximité des deux civilisations orientale et occidentale!

Ainsi, lors même que l'Europe resterait à sa place, ou au moins ne s'écarterait pas du bassin de la Méditerranée, le grand Orient cesserait d'être inaccessible pour elle, et elle serait en mesure de voisiner avec lui de gré ou de force. Mais cette Europe est aujourd'hui partout. En même temps qu'elle a amoindri les distances par la rapidité qu'elle met à les franchir, elle a supprimé sur la carte les trois quarts de l'intervalle qui la séparait de l'empire chinois. Elle s'est installée littéralement sur sa frontière. La plus grande partie de l'Asie est aujourd'hui la propriété de l'Europe. L'Angleterre compte dans l'Inde actuellement quatre-vingt-trois millions de sujets et cinquante millions de vassaux et de tributaires. Pendant que les Anglais cernent le céleste empire du côté du midi, les Russes le pressent du côté du nord. La Russie occupe tout le revers septentrional de l'ancien continent, jusqu'au Kamchatka, jusqu'à la mer de Bering. Elle gagne du terrain tant qu'elle peut de ce côté comme du nôtre. Elle capte ou assujétit chaque jour de nouvelles steppes et d'autres tribus. Ses possessions limitrophes de la Chine vont jusqu'à 50°, et même jusqu'à 45° de latitude. Par conséquent, c'est un pays tout-à-fait habitable, quoiqu'il s'appelle la Sibérie, et il est facile de s'y préparer des ressources, d'y réunir des approvisionnemens et une armée.

Bien plus, l'armée y est déjà, et c'est une armée qui sait par tradition comment on conquiert le céleste empire. Cette région qui s'organise par les soins des czars est celle qui depuis l'origine des temps a été la demeure des peuples nomades et belliqueux, sortes de Centaures, qui ont joué un rôle de premier ordre dans l'histoire, en apparaissant d'espace en espace, tantôt à l'Orient, tantôt à l'Occident, comme des fléaux de Dieu, guidés par l'ange exterminateur des nationalités et des empires (1).

(1) L'un des plus grands mystères des annales du genre humain, c'est que ces

La Russie accomplit dans cette contrée une œuvre dont les Européens, occupés de ses agrandissemens en Europe, n'ont pas soigneusement mesuré la portée. Elle fait passer les tribus tartares de la vie nomade à la vie stationnaire. Mais tout en les initiant à la civilisation, elle développe en eux les instincts belliqueux plutôt qu'elle ne les amortit. Elle les enrégimente, elle les discipline, elle les accoutume à manier avec dextérité les machines de guerre qu'a perfectionnées la science occidentale. Ainsi, parmi cette race d'hommes dont le nom est *invasion*, tout comme celui du démon dépossédé par le Sauveur était *légion*, elle se crée un instrument qui pourrait devenir dangereux pour l'Europe, mais déjà redoutable pour l'empire chinois.

Par mer, la Chine est observée aussi, menacée, harcelée par les contrebandiers qui sont les avant-coureurs des conquérans ou au moins du commerce régulier. Les navires anglais partis de l'Inde assaillent son long littoral. Déjà les intrépides marins des États-Unis se joignent à eux; que sera-ce lorsque les pionniers de l'Union américaine auront pullulé sur le versant occidental des Montagnes-Rocheuses dans le district de l'Orégon, ou lorsque les redoutables carabines de

populations sans lien d'attache avec le sol, sans religion ou vouées à un culte grossier et rudimentaire, sans littérature et sans science, sans monumens d'art, sans industrie, faibles de nombre, aient pu peser d'un aussi grand poids dans la balance de ses destinées. Dans cette masse pour ainsi dire fluide, les ébranlemens se communiquaient de proche en proche, tout comme une vague va sans se lasser d'une extrémité à l'autre de l'horizon. Il suffisait qu'un de ces flots tumultueux de nomades fût poussé par un autre flot pour que, les tribus se refoulant les unes les autres, une effroyable invasion vînt porter la dévastation et le carnage à des distances infinies chez les peuples civilisés. Les tempêtes survenues dans ces arides espaces de l'Asie moyenne, se propageant ainsi au loin, ont causé les grandes révolutions qui ont eu pour théâtre, à l'Occident notre Europe, à l'Orient la Chine et les pays qui l'avoisinent. C'est de là que sont sortis, comme des ouragans furieux, les Celtes et les Pélasges, les Germains et les Scythes, les Alains, les Avares et les Huns, tous les barbares enfin, les Slaves et les Turcs. De là sont pareillement venus les Mongols de Gengis-Khan, conquérans de la Chine; avant les Mongols, les Hioung-Nou, qui comme eux s'étaient portés à l'Orient, et même, au dire de quelques écrivains, auraient pénétré dans l'Amérique du Nord, chassant devant eux des essaims de peaux-rouges; après les Mongols, les Mandchoux, qui de même se sont emparés de l'empire chinois, où ils règnent aujourd'hui.

Un des plus curieux livres d'histoire qui aient été publiés depuis quelques années, est certainement celui de M. A. Jardot sur les ***Révolutions des peuples de l'Asie moyenne.*** L'auteur a clairement montré quelle avait été l'influence des migrations de ces peuples sur l'état social et politique de l'Europe, et même de l'Orient. Il a jeté ainsi beaucoup de lumières sur les causes premières des grandes transformations que l'Europe a subies.

la vallée du Mississipi auront poussé jusqu'en Californie (1) la conquête vaillamment commencée au Texas? Que sera-ce lorsque les nombreux archipels de la Polynésie, qui s'échelonnent des Philippines aux îles Sandwich, et de celles-ci à la Nouvelle-Hollande, fécondés par le bateau à vapeur maritime qui semble avoir été créé pour leur usage, auront été un peu plus complètement colonisés par les entreprenans essaims que la race anglaise expédie partout du fond de la Grande-Bretagne ou des rivages de l'Amérique du Nord?

On se préoccupe beaucoup de l'imminence d'une collision au cœur de l'Asie, entre l'Angleterre et la Russie. L'esprit de lutte qui anime les Européens pourra occasionner en effet un choc entre ces deux puissances; mais je ne puis croire qu'elles s'acharnent l'une après l'autre et se déchirent long-temps. Je dirais qu'elles doivent s'entendre en Asie par la raison qui fait que les larrons s'entendent, si l'on pouvait qualifier de larcin les empiétemens qui servent la cause de la civilisation. Il y a place au soleil de l'Asie pour toutes les deux; il y a une suffisante proie pour les rassasier, pour les gorger l'une et l'autre. N'est-il pas probable, au contraire, qu'après s'être observées, mesurées un instant peut-être, au lieu de s'entredétruire, elles se réconcilieront en faisant payer à l'empereur du *Milieu* (1) les frais du traité de paix?

On sait quelle sensation a excitée chez les cabinets de l'Europe occidentale la mission de M. de Brunow, tendant à raccommoder Londres avec Pétersbourg, en coupant en deux, comme la tunique d'un mort, le ci-devant empire ottoman, et en allouant aux deux nations rivales Alexandrie et Constantinople, qui en effet leur siéraient bien. Il y a beaucoup de motifs pour que cette transaction soit déplaisante à d'autres nations de l'Europe, et notamment à la France et à l'Autriche; de ce jour-là en effet, si les autres puissances n'obtenaient pas chacune un lot semblable, quelque habile que soit le cabinet de Vienne, quelque vaillans soldats que soient les Français, il n'y aurait plus en Europe que deux puissances; la France serait l'humble suivante et servante de la Grande-Bretagne; l'Autriche serait la vassale des Moscovites. Mais le pacte doit être tout-à-fait du goût des deux hautes parties contractantes, quoiqu'on assure que l'Angleterre n'en veuille

(1) On assure qu'il y a déjà en Californie des villages peuplés par des émigrans venus des États-Unis, par l'état de Missouri ou celui d'Arkansas. Des caravanes régulières font le commerce entre les provinces septentrionales du Mexique et l'Union américaine.

(1) *L'empire du Milieu* est l'un des noms de l'empire chinois.

pas entendre parler. Bien des conditions sont requises pour qu'il ne soit pas signé et mis à exécution l'un de ces jours, à la barbe des tiers, sans que ceux-ci s'agrandissent d'un pouce, dans le cas où, se renfermant dans la politique négative ou exclusive, ils ne proclameraient pas la politique de compensation et d'expansion, et ne la feraient pas prévaloir à leur profit comme à celui des deux géans de la terre ferme et de la mer. Premièrement, il faut que l'Autriche et la France se tiennent bien serrées l'une contre l'autre, nonobstant l'Italie, qui fait plus que les séparer, car elle les divise et doit continuer à les diviser tant qu'elles s'en tiendront à la politique d'exclusion; secondement, que la France soit bien unie, bien ordonnée et bien calme chez elle; troisièmement, que la haute prudence de l'Autriche s'accommode d'une attitude guerrière et de la possibilité d'une conflagration européenne; quatrièmement, que l'islamisme soit de force à jouer le rôle d'intermédiaire obligé entre l'Asie et l'Europe, en dépit de la présence des Anglais dans l'Inde, des Russes tout autour de la mer Noire, des uns et des autres sur le plateau central de l'Asie et autour de la Perse, et qu'il ne meure pas de sa belle mort, en tant qu'empire, entre les bras de ceux qui prétendent l'opposer à deux colosses semblables à la Russie et à l'Angleterre. Le programme de ces conditions, toutes pourtant *sine qua non*, n'est pas aisé à remplir. Il y a donc de fortes chances pour que la proposition Brunow, après avoir été repoussée une fois, deux fois, dix fois, soit reproduite une onzième et acceptée, puis réalisée, et pour que nous assistions ainsi à une seconde représentation d'une Pologne mise en pièces, au profit de la Russie et de l'Angleterre.

Or, ce qui peut se faire en Europe aux dépens de la Turquie peut s'effectuer aussi bien en Asie aux dépens de la Chine. Le céleste empire, malgré son innombrable population, paraît médiocrement capable de tenir tête à la tactique européenne, et il n'a pas près de lui des tiers en mesure de l'aider, comme en Europe l'Autriche et la France pourraient servir de puissans auxiliaires au sultan et à Méhémet-Ali. Les Tartares connaissent le chemin de Pékin: ils peuvent y revenir avec le drapeau russe, tout comme ils y sont allés avec l'étendard mongol ou mandchou; il n'y aurait de changé que le nom de la horde et son degré de culture, ainsi que la perfection de ses moyens militaires. Les flottes anglaises prendraient Canton entre un lever et un coucher du soleil. Considérée comme objet d'une conquête ou d'une tutelle intéressée, la moitié de la Chine vaut infiniment mieux que tous les domaines des Osmanlis ensemble. Conçoit-on l'incomparable

clientelle que formeraient pour les manufactures de Manchester, de Leeds, de Sheffield et de Birmingham, 360 millions d'hommes industrieux, amateurs du bien-être et même du luxe? Je laisse au lecteur le soin de décider si ce n'est pas une de ces tentations auxquelles ne peuvent résister long-temps les Anglais, eux qui en sont maintenant à chercher des débouchés pour leurs fabriques jusqu'aux sources du Niger.

La prévision du rapprochement étroit des deux civilisations ou de leur fusion en une seule inspire cependant un souci profond. On ne voit pas le rôle qu'y pourra directement jouer notre patrie. Dans ce drame qui s'accomplira plus ou moins tard, plus ou moins tôt, mais qui ne peut beaucoup être ajourné, car le prologue est commencé déjà; dans cette épopée qui effacera par ses proportions tout ce qui s'est opéré sur la terre, et qui sera plus extraordinaire encore par l'échelle de ses bienfaisans résultats, il y aura une place sur le premier plan pour une puissance continentale; mais sera-ce pour nous? Il fut un temps où l'on pouvait croire que la Méditerranée allait devenir un lac français. L'homme qui lui avait donné ce nom, après avoir, de ses mains ou de celles de ses lieutenans, planté le drapeau tricolore à Malte, à Corfou, à Alexandrie, conçut l'audacieuse pensée d'attaquer l'empire ottoman au cœur; et, il a eu raison de le dire, si on ne lui avait barré le chemin à Saint-Jean-d'Acre, il ne se fût arrêté qu'à Stamboul; l'empire franc fondé par les croisés sur les rives du Bosphore eût été ressuscité. Maîtresse d'Alexandrie, de Constantinople et du golfe Persique, la France, du fond de l'Occident, aurait tenu les trois clés de l'Orient le plus reculé. Elle eût été non-seulement la reine de la Méditerranée, mais celle du monde. Ces clés ont toutes échappé à nos mains. Notre étoile a pâli, et une autre s'est levée. Le prince puissant dont l'un des bras est au fond de la Baltique, l'autre aux portes de Constantinople, à qui appartiennent la mer Noire et la mer Caspienne, et dont l'étendard flotte d'une extrémité à l'autre de l'Asie septentrionale, celui-là semble être le seul homme continental qui ait à dire un mot décisif dans cette suprême question du grand Orient. Astre brillant de la France, pourquoi es-tu tombé du ciel, et comment pourrais-tu y remonter?

MICHEL CHEVALIER.

LA PEINTURE

ET LA SCULPTURE

EN ITALIE.

De curieux calculs ont établi que, depuis les premiers temps de la renaissance, l'Italie avait dépensé à bâtir et à décorer ses églises une somme égale à celle que produirait la vente de sa superficie tout entière. Il n'est donc pas surprenant que, pendant près de trois siècles, ce pays ait été le sol classique des beaux-arts. Les germes qu'une latitude heureuse y avait déposés s'y trouvaient fécondés par la superstition des peuples et l'intelligent despotisme de souverains viagers qui ne voulaient pas mourir tout entiers; la piété des uns, la politique des autres, la vanité du plus grand nombre, contribuèrent à la fois au rapide développement de l'art, qui leur dut bientôt une splendeur sans égale.

Les deux tiers des richesses d'un pays se trouvent d'ordinaire entre les mains des vieillards. En Italie, à Rome surtout, ces riches vieillards formaient l'aristocratie de la nation. Beaucoup étaient dans les ordres; la plupart croyaient sincèrement. Habitans d'un pays où l'homme est naturellement passionné, et vivant à une époque de

relâchement singulier, tous avaient beaucoup péché dans leur jeunesse, et avaient, sinon des crimes, du moins des fautes à se faire pardonner. Ils bâtissaient donc des chapelles et des églises qu'ils ornaient magnifiquement. Ces fondations remplaçaient chez les chrétiens les sacrifices expiatoires du paganisme. Les gens riches de la bourgeoisie imitèrent l'exemple des patriciens et des dignitaires de l'église. Au lieu d'immoler cent bœufs noirs sur l'autel des dieux infernaux, ils commandaient de belles statues ou de précieux tableaux qu'ils plaçaient dans l'église nouvellement bâtie. Les motifs et le but étaient semblables, le résultat fut différent. Le crime et ses expiations profitèrent surtout à l'art, et de ces sacrifices d'un nouveau genre il resta autre chose que la cendre des bûchers et les ossemens des victimes.

Les profanes et les incrédules, car il y en eut de tout temps, secondaient d'une autre manière ce mouvement de fécondation. Chez eux, la vanité remplaçait la foi. Un banquier qui avait fait fortune élevait un palais qu'il décorait avec une magnificence royale. C'est à cette époque qu'Agostino Chigi fait construire le joli *casin* de la Farnésine et choisit Raphaël pour le décorer. Ainsi le vaniteux caprice d'un banquier nous a légué les charmantes fresques de *Psyché* et de la *Galathée*.

De nos jours, il y a peut-être autant de bons croyans en Italie que du temps de Raphaël; mais la plupart de ceux qui croient sont pauvres, et les riches n'ont pas trop de leur superflu pour empêcher les autres de mourir de faim. L'époque est aussi plus *raisonnable*. On l'a dit depuis long-temps, Luther a tué les arts en tuant les abus. On ne fait plus que de rares folies : les classes supérieures de la société s'observent, sont rangées, et au lieu des crimes et des gros péchés d'autrefois, elles n'ont que des peccadilles à expier. Il n'y a plus en effet que les pauvres diables qui empoisonnent ou qui tuent; le crime a perdu sa grandeur, a dérogé et s'est fait peuple.

D'un autre côté, si la vanité a toujours son empire, elle est impuissante à créer les mêmes prodiges. Il y a bien encore dans Rome quelque riche Agostino Chigi qui bâtit des palais et dépense fort libéralement son immense fortune; mais le faste, plutôt qu'un goût délicat, préside à la décoration de ces édifices. Est-ce la faute du fondateur? Ne serait-ce pas plutôt une triste nécessité de l'époque? Où trouver un Raphaël pour les orner de ses chefs-d'œuvre?

La peinture, en effet, est à peu près morte en Italie; Camuccini à Rome, Benvenuti à Florence, Appiani, Bossi et Sabatelli à Milan,

sont les derniers peintres de ce pays qui aient obtenu une certaine vogue. L'Europe a entendu prononcer leur nom; les Italiens les regardent comme de grands artistes. Benvenuti et Camuccini ont fait école, et comme ils étaient à peu près seuls, ils ont facilement trouvé moyen de s'enrichir; mais leur réputation et leur fortune ne prouvent qu'une seule chose : la décadence de l'art et le mauvais goût du public. Appiani et Bossi, le copiste du Cénacle de Léonard de Vinci, ne se sont pas non plus élevés au-dessus du médiocre; Sabatelli, mort il y a quelques années, est le seul des trois Milanais chez qui on ait remarqué des éclairs de génie.

Quant aux peintres que l'on appelle en Italie de second ordre, nous ne savons vraiment à quel rang les classer; ils occupent ces espaces ternes qui s'étendent du médiocre au pire. A Milan, le nombre de ces peintres est considérable, et la plupart en sont encore à copier David et Girodet. MM. Hayez, Carlo Arrienti, Luigi Bisi et Fermini se sont cependant séparés du gros de la troupe, et depuis quelques années imitent la nouvelle école française. MM. Hayez et Carlo Arrienti peignent l'histoire et le genre, MM. Bisi et Fermini le paysage et l'architecture. MM. Hayez et Arrienti, que leurs nombreux admirateurs placent en tête d'une nouvelle école lombarde et proclament les restaurateurs de la peinture milanaise, ne sont que de pâles imitateurs de la manière de MM. Scheffer, Delaroche et autres. Ils peignent comme eux des sujets dramatiques empruntés à l'histoire du moyen-âge, mais ils sont loin d'avoir le même talent d'exécution. Les *deux Foscari* de M. Hayez et l'*Azzo* et la *Parisina* de M. Carlo Arrienti ont eu cette année les honneurs du musée Bréra; ces tableaux, exposés au Louvre, se seraient perdus dans la foule et n'auraient valu à leurs auteurs ni un éloge ni une critique. MM. Hesse, Scheffer et Devéria sont de beaucoup supérieurs à ces peintres du moyen-âge à Milan; ils ont en outre le mérite d'être venus les premiers. Ce que nous venons de dire des peintres d'histoire et de genre peut s'appliquer aux paysagistes et aux peintres d'architecture; si les premiers ont oublié Léonard de Vinci, Luini et Corrège, ces derniers se souviennent peu du Mantègna et de Canaletto, et certainement, au lieu de se traîner à la remorque de l'école française moderne et d'en suivre les capricieuses évolutions, ils eussent mieux fait d'imiter ces chefs de la vieille et magnifique école lombarde.

Bologne a ses peintres comme Milan. M. Pietro Farucelli est le plus renommé de ces artistes. C'est un homme d'une merveilleuse facilité qui peint dans la manière de Tiépolo; disons-le, c'est plutôt

un grand décorateur qu'un véritable peintre d'histoire. Bologne a de plus un grand nombre d'ouvriers de talent, car nous ne pouvons pas donner le nom d'artistes à ces peintres que M. Guizardi, l'étonnant pasticheur, a enrôlés sous sa bannière. L'art, pour eux, n'est pas même une honnête industrie; c'est un métier de faussaire, où le plus habile est celui qui trompe le mieux. Non contens de pasticher les vieux maîtres, ils copient littéralement leurs compositions ignorées sur des toiles en lambeaux ou des panneaux vermoulus; puis, quand ils ont soigneusement sali leur ouvrage, ils profitent de l'ignorance des connaisseurs de passage, russes ou anglais, pour vendre ces copies comme de précieux originaux. Beaucoup de ces étrangers sont dupes, mais beaucoup aussi ne sont trompés que parce qu'ils veulent bien l'être. N'est-ce pas une véritable bonne fortune que de pouvoir enrichir sa galerie de Saint-Pétersbourg ou de Londres de tableaux du Corrège, de Raphaël ou du Garofalo, qu'on a eus pour rien?

A Florence, du moins, le culte de l'art est plus pur, et il n'y a de procès à faire qu'à la médiocrité des artistes. Benvenuti, le lourd et triste décorateur de la coupole de Médicis à San-Lorenzo, a été enseveli dans son triomphe; il se repose sur ses lauriers et fait bien. Bezzuoli a d'abord timidement imité Gérard; maintenant il cherche la manière précise, ornée, mais un peu vulgaire, de M. Delaroche, auquel il semble avoir dérobé ses derniers tableaux, mais surtout sa *Mort de Strozzi*. MM. Benvenuti et Bezzuoli sont tous deux à la mode depuis un quart de siècle; leurs admirateurs et leurs élèves sont nombreux, mais l'espoir de la peinture n'est pas là, et si Florence est peut-être la seule ville de l'Italie où cet art semble appelé à de nouvelles destinées, ce sera moins à ces artistes qu'à cette jeune école de dessinateurs qui remontent sévèrement aux grands et éternels principes de l'art, et qui s'inspirent à la fois de Masaccio, de Fra Angelico et de la nature, qu'elle devra sa résurrection. L'amour de la nouveauté les ramène au simple et au vrai, et déjà, parmi ces jeunes gens, on compte de grands dessinateurs, en tête desquels nous placerons M. Carlo della Porta. Qu'ils deviennent aussi habiles coloristes qu'ils sont bons dessinateurs, et l'école florentine n'aura pas déchu.

Ces jeunes artistes, un peu intolérans comme la plupart des novateurs qui débutent, poussent sans doute le rigorisme trop loin. Il en est parmi eux qui regardent un voyage à Rome comme la plus périlleuse des épreuves, cette ville passant à Florence pour la corruptrice du goût. « Nous nous y perdrions, » disent-ils naïvement. Si le Bernin et son école, qui, dans le courant du dernier siècle, ont gâté la plu-

part des monumens de Rome, motivaient seuls ces craintes, nous les regarderions comme fondées; mais il est tels de ces messieurs qui font remonter la décadence à Raphaël et à Michel-Ange, et qui redoutent jusqu'à l'influence des ouvrages de ces sublimes corrupteurs du goût, de ces chefs de l'école *matérialiste*, comme ils disent. Libre à eux de spiritualiser l'art; souhaitons néanmoins qu'ils le tiennent toujours à la portée des sens, car nous croyons fermement que la peinture, tout en plaisant à l'esprit, doit, avant tout, satisfaire les yeux; souhaitons aussi que des artistes d'un vrai talent renoncent à ce fatal système d'exclusion qui rendrait inféconds de beaux germes que le souffle vivifiant de la liberté peut seul développer : qu'ils songent bien qu'ils tiennent entre leurs mains l'avenir de la peinture en Italie, et qu'ils se hâtent de se départir d'un rigorisme mesquin qui, au lieu des restaurateurs de l'art, ne ferait d'eux que les *cruscante* de la peinture.

Les novateurs florentins se sont donc éloignés de Rome avec le même empressement que d'autres mettent à s'en rapprocher; la dégradation qui afflige l'art de la peinture dans cette ville, où jadis il était si florissant, pourrait seule leur servir d'excuse. Cette dégradation est inimaginable, et l'on ne peut s'en former une juste idée qu'en parcourant les salles nouvelles du Vatican, en voyant à quels hommes il a été donné de continuer l'œuvre de Raphaël. Les salles de la bibliothèque sont le monument le plus curieux de ce genre.

Ces salles sont décorées d'arabesques, et de peintures à fresque représentant les principaux évènemens qui ont signalé la vie si agitée du pape Pie VII. Le sujet, comme on voit, ne manquait ni d'intérêt ni de grandeur; l'artiste chargé de ce travail n'a trouvé là qu'une occasion de couvrir les murailles d'une suite de ridicules compositions bonnes tout au plus à servir d'enseignes au spectacle de Cassandrino. Ordonnance, dessin, coloris, tout est à l'avenant, et les allures de ces petits personnages d'un pied ou deux de haut sont tellement comiques, qu'il est impossible de ne pas éclater de rire devant les scènes les plus sérieuses d'un drame où un pape joue le premier rôle. Le très faible plafond de Raphaël Mengs, qui orne une de ces salles, gagne tellement à ce voisinage, qu'on le prendrait pour un chef-d'œuvre.

Les fréquentes expositions de peintures modernes qui ont eu lieu dans cette métropole des arts offrent un spectacle d'un autre genre, mais non moins singulier. L'hiver dernier, par exemple, nous vîmes à la porte du Peuple l'une de ces expositions payantes, au profit

des indigens de la ville. Russes, Saxons, Suédois, Anglais, Suisses, Prussiens, Hongrois, Italiens, s'étaient empressés d'y envoyer leurs ouvrages, et, disons-le en passant, parmi ces tableaux venus en quelque sorte des quatre coins de l'Europe, il eût fallu chercher long-temps pour trouver, je ne dirais pas un chef-d'œuvre, mais une œuvre supportable. Quant aux Romains, on ne se figurerait jamais par qui ils étaient représentés dans ce congrès de tous les peuples : par deux ou trois mauvais peintres de paysage et d'intérieur, et par trois femmes qui font des copies sur porcelaine, d'après Raphaël et le Corrège (1). MM. Camuccini et Agricola ne laisseront donc pas d'héritiers.

M. Camuccini jouit toujours à Rome de la même célébrité que M. Benvenuti à Florence; c'est le Raphaël du siècle, disent ses concitoyens; nous le nommerions, nous, le David de l'Italie. M. Camuccini n'a été en effet que la doublure affaiblie du peintre de *Brutus* et des *Horaces*, dont il a naturalisé l'école par-delà les Alpes. En France, il se serait placé naturellement à la suite des Guérin, des Lethiere, des Meynier et des Menjaud; à Rome, par ce temps de décadence et de pauvretés, il s'est trouvé au premier rang. M. Camuccini n'est, à proprement parler, qu'un artiste habile qui travaille raisonnablement ses ouvrages et vivement ses succès, et qui a eu autant de savoir-faire dans ses salons que dans son atelier. M. Camuccini est l'analogue de notre Gérard; homme de goût avant tout, si son talent a paru contestable, les graces de son esprit et le charme de ses manières l'ont fait ranger au nombre des plus aimables Romains. Un homme d'esprit, doué d'une certaine dose de talent, passe passe aisément auprès du vulgaire pour un homme de génie; il n'est

(1) Voici la curieuse statistique de cette exposition: quinze ou vingt Allemands, Saxons, Suédois, Prussiens, Suisses ou Hongrois, parmi lesquels le portraitiste suédois Sodermali, l'aquarelliste Mayer et l'Allemand Schubert, auteur du *Bon Riche*, méritent seuls une mention particulière; trois Anglais; un Français inconnu, les artistes français de quelque valeur qui habitent Rome s'étant abstenus; une vingtaine d'Italiens des provinces, Piémontais, Padouans, Toscans, Bolonais, Génois et Napolitains, imitant les peintres de genre Léopold Robert et Horace Vernet, les peintres de portrait Kinson ou Dubufe, les peintres de paysage Gaspard Poussin ou Claude Lorrain, le plus grand nombre dénués de toute valeur et n'imitant personne; enfin, les Romains Facetti et Castelli, qui en sont encore à pasticher Michallon; Porcelli, qui voudrait imiter Granet, et Mmes Clelia Valeri, Bianca Festa et Enrichetti Narducci, qui toutes trois font des copies sur porcelaine. Je demandai pourquoi les peintres d'histoire romains n'avaient rien envoyé à cette exposition. — « Par une raison bien simple, me répondit-on; c'est qu'il n'y a pas de peintres d'histoire à Rome. Landi et Camuccini ont enterré la synagogue. »

donc pas surprenant que les nombreux amis de M. Camuccini l'aient proclamé le premier des peintres de l'époque. A notre avis, cette réputation est quelque peu usurpée.

M. Camuccini, praticien exercé, dessinateur précis, et qui entend à merveille la partie matérielle de l'art, a débuté par faire d'excellentes copies des grands maîtres de l'école romaine. On cite de lui, dans ce genre, un véritable tour de force. La fameuse *Déposition de croix* de Michel-Ange de Caravage était au nombre des tableaux que la victoire avait mis entre les mains des Français et allait être envoyée à Paris. M. Camuccini en fit la copie en vingt-sept jours, et cette copie, d'une fort belle exécution, rappelait d'une manière frappante l'énergique grandeur et l'expression passionnée de l'original. M. Camuccini reproduisit avec un égal bonheur plusieurs des tableaux les plus renommés de Raphaël; mais lorsqu'il puisa dans son propre fonds, il fut moins heureux, et ses grandes compositions, si vantées, sont de très médiocres ouvrages. *La Mort de César, la Mort de Virginie, Cornélie, mère des Gracques, le Banquet des dieux* au palais Torlonia, et sept ou huit autres *grandes pages* de plusieurs centaines de pieds carrés, nous reportent, pour la manière et le choix des sujets, aux beaux temps de l'école de David. *La Mort de César* est le meilleur de ces tableaux, que *le Brutus condamnant ses fils*, de Lethiere, semble avoir tous inspirés. L'exactitude historique est à peu près le seul mérite de cette composition dont l'ordonnance est trop compassée. Rien de plus froid en effet que ce groupe des conjurés à l'œuvre; rien de moins naturel que cette figure de César qui tombe en étendant les bras. Ce sont des acteurs qui répètent leur rôle derrière la rampe d'un théâtre, et l'on s'attend à ce que tout à l'heure de pompeux alexandrins sortiront de leur bouche. Le seul de ces personnages qui laisse un souvenir, c'est le faible Cicéron, ce type de l'irrésolution politique; tandis qu'on frappe le dictateur, il reste assis dans sa chaise curule, n'osant s'opposer ni du geste ni de la voix à un assassinat qu'il déplore et dont il calcule déjà toutes les conséquences, mais surtout les conséquences qui peuvent le toucher.

La Mort de Virginie, Cornélie, mère des Gracques, la Continence de Scipion, le Banquet des Dieux, sont de ces œuvres d'une médiocrité transcendante dans lesquelles on trouve peu à reprendre et encore moins à louer. Ce sont des scènes des tragédies de Campistron ou de La Harpe transportées sur la toile. L'ordonnance est convenable, le dessin correct, l'exécution irréprochable; il n'y manque qu'une seule chose : la vie que le génie seul peut donner.

M. Agricola, l'un des élèves de ce vieux et fantasque Battoni, qui donnait des leçons de goût au cardinal de Bernis, et qui fit tant de bruit à Rome vers la fin du dernier siècle, a été le modeste rival de M. Camuccini. M. Agricola a commencé, comme son maître, par peindre des portraits, puis il se mit sagement à la suite de Raphaël et d'André del Sarto, et se fit le peintre des madonnes du XIXe siècle. Ces vierges, de M. Agricola, sont beaucoup trop mondaines; ce sont de terrestres et coquettes beautés dans lesquelles il n'est pas possible de retrouver la mère d'un Dieu fait homme. M. Agricola est à Raphaël, peintre des madonnes de Foligno et du Baldaquin, ce que M. Camuccini est à Raphaël, peintre du châtiment d'Héliodore, d'Attila, ou de la bataille de Constantin contre Maxence. C'est un écho faible et détourné qui ne répète qu'un mot d'un discours.

A Milan, à Venise, à Florence et à Rome, j'ai consulté beaucoup d'hommes de goût au sujet de cette profonde décadence de l'art. Les Milanais me répondaient : Comment voulez-vous que, sous le gouvernement de proconsuls avares, méthodiques et froids, les arts fassent aucun progrès? Les gens qui lésinent sur tout, qui font venir de Vienne leurs épingles et leurs boutons d'habits, n'ont guère de florins à dépenser pour acheter des tableaux. — La peinture, c'est du superflu, me disait un Vénitien, et c'est tout au plus si nos familles nobles ont le nécessaire. La grande affaire pour elles, c'est de ne pas mourir de faim, d'empêcher leurs palais de s'écrouler dans les canaux; les maçons et les boulangers emportent la meilleure partie de leurs revenus. — Rendez-nous la liberté et les passions fortes, et nous aurons encore de grands artistes, vous disent les Bolonais. — Que nos grands seigneurs et nos banquiers soient moins avares, et nos académiciens moins intolérans; qu'ils fassent un plus noble usage de leur amour-propre et de leur science; que les uns préfèrent les jouissances de l'esprit et du goût à la satisfaction de *paraître;* que les autres ouvrent la porte un peu plus grande à l'intelligence, et vous verrez renaître une nouvelle génération de peintres de génie, vous répètent les Florentins. Les Romains accusent leur gouvernement égoïste et leur pauvreté; les Napolitains, le matérialisme des gens riches et la trop grande vivacité intellectuelle de leurs artistes, qui exclut la patience, vertu sans laquelle le génie ne peut prendre son entier développement. A toutes ces causes de misère et de stérilité, il faut en ajouter d'autres qui les dominent et qui ne sont pas moins réelles, l'espèce de décadence morale des divers peuples italiens, leur prostration chaque jour croissant, et la

perte de leur liberté. — Si nous n'avons plus de grands peintres, disent tristement quelques amateurs fatalistes, c'est que ce n'est plus la *saison*. — Ce mot résume tout, et en le prononçant, on voit qu'ils comptent sur l'avenir, et qu'ils espèrent que la *saison* reviendra.

Les artistes qu'un amour-propre ridicule n'aveugle pas, et qui, pour avoir couvert quelques pieds carrés de toile, ne se croient pas des Michel-Ange ou des Raphaël, sont presque tous du même avis; ils avouent franchement leur infériorité, et ils l'attribuent tout naturellement au manque d'emploi de leur talent. — On n'aime plus la peinture, disent-ils; faut-il faire tant d'efforts pour contenter des indifférens? — La désespérante supériorité de ceux qui les ont précédés dans la carrière, la comparaison écrasante des chefs-d'œuvre consacrés qui remplissent leurs galeries, les jettent aussi dans une sorte de découragement atonique qui tend encore à accroître cette paresse naturelle aux peuples méridionaux. L'entraînement du climat, la trop grande facilité de la vie, qui ne leur permet pas de connaître le prix du temps, le manque absolu d'émulation, le défaut d'amour pour leur art, qui pour eux n'est plus qu'un misérable gagne-pain, condamnent bientôt à la médiocrité ceux qu'un premier succès, un accident heureux avait un moment fait sortir de ligne; ils songent moins à se satisfaire qu'à plaire à la foule, dont ils étudient les caprices et les grossiers instincts. Si chaque jour l'art de la peinture dégénère et se corrompt, si l'indifférence des gens riches et puissans, si le mépris des gens de goût ont pris la place des encouragemens et des éloges d'autrefois, les artistes doivent s'en prendre plutôt à eux-mêmes qu'au système de gouvernement et au plus ou moins de libéralité et de goût de leurs patrons. Leur art, qu'ils n'aiment pas, les trahit; le public, qu'ils méprisent, les abandonne.

Ce qui vient à l'appui de ces considérations, c'est que l'Italie, qui n'a plus de peintres, a encore des architectes et des statuaires; ceux-ci ont pris leur art au sérieux et l'ont aimé avec passion; l'art a répondu à leurs avances et leur a été fidèle. Ces architectes et ces statuaires sont de beaucoup supérieurs aux peintres, et parmi les statuaires il est des hommes d'un rare talent, nous dirions presque des hommes de génie.

Si nous nous occupons d'abord des architectes, nous conviendrons que les hommes qui ont bâti les théâtres de Gênes et de Naples, qui ont achevé le dôme de Milan, restauré la cathédrale de Pise, et qui à Rome relèvent de ses ruines l'église de Saint-Paul-hors-des-Murs, satisfont à certaines conditions de l'art. Ils ne manquent ni de fécon-

dité, ni de science; la connaissance approfondie des ressources et des secrets du métier leur a été transmise traditionnellement, et cependant ce sont plutôt des ouvriers savans que des génies supérieurs. S'ils plaisent, c'est moins à la sublimité de leurs conceptions qu'à d'ingénieuses combinaisons et à d'heureux tours d'adresse qu'il faut attribuer leur succès.

Prenons pour exemple la restauration ou plutôt la reconstruction de Saint-Paul-hors-des-Murs: c'est l'ouvrage capital du moment.

On sait que cette vieille basilique, dont Constantin avait jeté les fondemens et qu'Honorius avait achevée, fut détruite par un incendie, le 25 juillet 1823, la veille de la mort du pape Pie VII. Cent trente-deux colonnes soutenaient, non pas la voûte, mais la charpente de cèdre qui portait le toit de l'église. Quatre rangées de vingt colonnes chacune divisaient la basilique en cinq nefs; les quarante colonnes de la nef centrale étaient les plus précieuses. Vingt-quatre de ces colonnes provenaient du mausolée d'Adrien, aujourd'hui château Saint-Ange; chacune d'elles était formée d'un seul bloc de marbre violet d'Afrique. Le malheur a voulu que la charpente enflammée de la toiture, en s'abîmant, ait justement rempli cette nef du milieu et une partie des nefs latérales. L'ardeur d'un pareil foyer calcina et fit éclater ces belles colonnes. Celles qui décoraient les nefs latérales souffrirent également; la plupart, quoique fendues du haut en bas, étaient restées debout comme par miracle; l'église ne présentait plus qu'une masse de ruines, mais l'ensemble de ces ruines était des plus imposans. On eût pu déblayer l'édifice des cendres et des débris de charpente qui l'encombraient, laisser debout ces colonnes à demi rompues à travers lesquelles on entrevoyait des pans de murs démantelés et toute la tribune revêtue de mosaïques gigantesques que l'incendie avait respectées. On aurait eu ainsi une ruine chrétienne de l'effet le plus sévère et le plus grandiose, une digne rivale des ruines païennes de la vieille Rome; on a mieux aimé tout abattre pour tout reconstruire, la tribune seule est restée dans son état primitif. Cette réédification d'une église tout-à-fait inutile et située dans une plaine empestée par le mauvais air n'est pas heureuse (1). Les vénérables mosaïques de la tribune (elles dataient de 440), légèrement altérées par la flamme, ont été remises entièrement à neuf, et ont pris une fraîcheur et une

(1) Pendant l'été, on n'y laisse qu'un seul moine pour gardien; cet homme communie et se confesse comme un condamné à mort. Rarement il passe la saison.

sorte de vernis moderne qui suffiraient seuls pour détruire l'ancienne harmonie de l'édifice et pour lui ôter cette physionomie austère et chrétienne qui le distinguait. Les cent trente-deux colonnes de marbre antique sont remplacées par autant de colonnes de granit de Lombardie. Cinquante ou soixante de ces colonnes sont déjà debout, entre autres les colonnes maîtresses à chapiteaux doriques de la nef centrale. Ces colonnes occupent, il est vrai, la place des belles colonnes de l'ancienne basilique, mais elles ne les remplacent pas. Le fût, d'un gris bleuâtre et poli de la veille, les chapiteaux en marbre blanc, d'un travail un peu sec, n'auront ni l'élégance, ni la légèreté, ni le fini des marbres antiques; nous doutons même que leurs proportions soient parfaitement semblables, et pourtant chacune de ces colonnes coûte des sommes énormes. Les voûtes en plein cintre qu'elles supportent sont construites de grands blocs de marbre blanc, comme dans l'ancien édifice. Ces voûtes, courant de chapiteaux en chapiteaux, étaient une innovation dans les premiers temps du christianisme où cette basilique fut construite, et sans doute une innovation religieuse. L'arc remplaçait la ligne droite de l'entablement des temples grecs; c'était un premier acheminement vers l'ogive. Lorsque l'on débattit devant le pape Léon XII le projet de reconstruction de la basilique, il fut question de remplacer ces arcs par un entablement fort simple, qui eût été moins dispendieux; mais les architectes tinrent bon, et ils eurent raison.

Pourquoi n'ont-ils pas montré une égale fermeté lorsqu'on a résolu de recouvrir, par des plafonds ornés de rosaces et de dorures, les cinq nefs de la basilique? Si l'on voulait absolument masquer la nudité des énormes poutres qui supportaient la toiture, et qui donnaient à l'ancien édifice quelque chose de si austère et de si religieusement sombre, pourquoi n'ont-ils pas insisté pour que ces plafonds fussent voûtés? Ces lambris tout plats, ornés de rosaces et de caissons dorés, diminueront singulièrement la grandeur de l'édifice et lui donneront l'aspect coquet et mondain des églises des Jésuites et de Sainte-Marie-Majeure; on peut déjà juger de cet effet par le plafond de la tribune, qui est achevé. Cette faute est capitale, un architecte de génie ne l'eût pas commise; un architecte de génie n'eût pas, du reste, voulu copier un monument; il en eût construit un autre d'après ses plans.

Il n'est pas moins vrai que cette église moitié ruine, moitié neuve, est aujourd'hui l'un des monumens les plus curieux de l'Italie. Comme on travaille ici de tradition, et que la partie technique de

l'art, que ses *moyens*, en un mot, sont les mêmes qu'il y a trois siècles, on peut se figurer qu'on assiste à la construction de quelqu'une de ces magnifiques églises de Rome, de Saint-Pierre, d'Ara-Cœli, ou de Saint-Jean-de-Latran. Voici de ce côté les ateliers des charpentiers et des menuisiers où l'on travaille les énormes poutres de sapin qui doivent soutenir la toiture et les bois sculptés des plafonds; sous ces hangards, les mouleurs et les marbriers sont à l'ouvrage; dans l'un, on scie les marbres et les granits échappés au feu, on sépare les parties calcinées et cariées des parties saines qui serviront à lambrisser les autels ou à orner les murailles de pilastres et de colonnettes; dans un autre, on polit les marbres sciés ou les colonnes nouvellement débarquées : ces colonnes de granit d'un seul morceau sont extraites des carrières de Baveno sur le lac Majeur, non loin des îles Borromées. Du lac, elles passent sur le Naviglio-Grande, et du Naviglio-Grande dans l'Adriatique; elles font ensuite le tour de l'Italie méridionale, et remontent le Tibre, sur les rives duquel on les débarque à deux cents pas de l'église en construction. Ces colonnes, revêtues de cordes pour éviter les avaries et transportées sur des rouleaux, remplissent des hangards où l'on s'occupe à les polir. Il faut près de trois mois pour polir une seule colonne, et malheureusement, comme nous l'avons dit tout à l'heure, le ton de ces granits est d'un gris-bleu un peu cru que le vernis du temps pourra seul adoucir.

L'atelier des sculpteurs n'est pas le moins curieux ; on y termine plusieurs colosses en marbre blanc de vingt-cinq à trente pieds de haut, et qui n'ont guère que le mérite de la masse. Là nous avons été témoins d'un spectacle tout-à-fait propre à l'Italie : des galériens travaillaient le marbre sous la direction d'un maître sculpteur, et le travaillaient avec talent; mais néanmoins ce n'était là que de la sculpture de décoration. Le gouvernement romain ne peut entreprendre de si grands travaux qu'en embrigadant un grand nombre de ces forçats avec les autres ouvriers, qui les accueillent sans répugnance. Grace à ce concours, le prix de la main-d'œuvre devient presque nul. Lors de ma visite à Saint-Paul-hors-des-Murs, il y a quelques mois, trois cents ouvriers environ y étaient employés, et cependant cette restauration, commencée il y a quinze ans, marche fort lentement; avant d'être achevée, cette église aura vu passer bien des papes.

Quelqu'imparfaits que soient ces travaux, ils ne sont possibles qu'en Italie, et peut-être à Rome seulement, parce qu'à Rome seulement ils peuvent être en quelque sorte exécutés gratuitement. Ces

colonnes, en effet, sont données par un souverain (1), ces marbres par un autre. Ceux qui ne peuvent faire don de matériaux si précieux contribuent par des envois d'argent, de sorte que cet édifice, qui, achevé, représentera peut-être une valeur de près de trente millions, n'en aura pas coûté cinq au gouvernement romain, et ces cinq millions, il aura mis cinquante ans à les dépenser. Ajoutons encore qu'on ne trouve qu'à Rome des forçats qui sachent travailler le marbre, et des sculpteurs et des architectes qui veuillent bien employer ces forçats, et vivre en quelque sorte fraternellement avec eux. Remarquons enfin que par-delà les Alpes seulement on est encore assez artiste pour faire une splendide folie de ce genre, et préférer les plaisirs du goût au *raisonnable* et à *l'utile*.

En Italie, on est architecte par tradition, et c'est aussi d'après certaines règles traditionnelles qu'on y taille le marbre. Comparés aux chapiteaux des colonnes antiques, les chapiteaux des modernes colonnes de Saint-Paul-hors-des-Murs paraissent secs; les arêtes en sont aigres et dures, et l'ensemble des ornemens manque de moelleux et de largeur. Comparés aux ouvrages de nos marbriers, ces chapiteaux seraient des chefs-d'œuvre, et l'exécution en paraîtrait savante et irréprochable. Plus heureux que les peintres qui paraissent avoir oublié jusqu'aux procédés matériels de l'art, et dont la touche est aussi pauvre et le coloris aussi terne que l'imagination est stérile et la conception misérable, les statuaires et les sculpteurs italiens ont du moins gardé *la main;* ils modèlent le marbre comme d'autres la cire et l'argile.

Cette habileté pratique, cette adresse à tailler le marbre a trompé beaucoup d'ouvriers de talent qui, du moment qu'ils savaient copier une statue, se croyaient statuaires. Ces copistes, fussent-ils excellens, eussent-ils même égalé l'original, n'ont droit qu'à une place tout-à-fait secondaire.— Tout homme qui en suit un autre ne peut passer devant, disait Michel-Ange à Baccio Bandinelli, ce présomptueux copiste du Laocoon, qui se posait comme son rival.

Michel-Ange, esprit supérieur et caustique, s'amusa plus d'une fois des prétentions de ces habiles tailleurs de marbre. Un jour,

(1) Il n'est pas jusqu'à Méhémet-Ali, pacha d'Égypte, qui n'ait voulu contribuer pour sa part à la réédification de la basilique chrétienne; les dernières nouvelles de Rome nous apprennent que le pacha vient de faire présent au pape de quatre belles colonnes de marbre blanc égyptien, destinées à l'un des autels de Saint-Paul-hors-des-Murs.

tandis qu'il travaillait au tombeau du pape Jules II, il entendit ses ouvriers qui se moquaient d'un de leurs compagnons. Celui-ci, en achevant d'équarrir un bloc de marbre et tout satisfait de la facilité avec laquelle il en faisait voler les éclats, prétendait qu'avec un peu de patience il serait tout aussi grand sculpteur qu'un autre, que le seigneur Buonarotti peut-être. Quelques-uns de ses camarades riaient de ses prétentions, d'autres s'en indignaient, regardant ses paroles comme autant de blasphèmes.

« Cet homme a raison, dit Michel-Ange d'un air fort grave, en s'approchant de l'ouvrier : je reconnais à sa manière de tailler le marbre, qu'il peut être aussi habile statuaire que moi; il a besoin seulement de quelques conseils, et je vais les lui donner. »

En effet, tout en remontant sur ses échafauds et en se remettant à l'ouvrage, il crie à l'ouvrier d'enlever tel morceau du bloc de marbre qu'il a entre les mains, de pousser de ce côté le ciseau à telle profondeur, d'arrondir et de creuser telle partie, de laisser telle autre saillante. L'ouvrier fut conseillé ainsi tout le jour, et le soir, il arriva que notre manœuvre avait achevé une très belle ébauche.

« Eh bien! vous voyez que cet homme avait raison, dit Michel-Ange à ses ouvriers émerveillés : quelques indications ont suffi pour développer son talent naturel; maintenant, il peut faire son chemin. » L'ouvrier se jeta aux pieds du maître, en s'écriant : « Quelles obligations ne vous ai-je pas! me voilà donc sculpteur! » Le lendemain, il essaya de travailler seul, et il fut bien surpris de voir qu'il était resté tailleur de pierre comme auparavant.

En Italie, de nos jours, beaucoup de ces tailleurs de marbre qui se croient de grands sculpteurs, n'ont pas même reçu les conseils d'un homme de génie; ceux qui sortent de ligne et qui, à tort ou à raison, paraissent plus sûrs de leur fait, ont étudié sous Thorwaldsen ou Canova, qui, l'un et l'autre, ont fait école, mais qui, en général, n'ont laissé que de médiocres élèves. L'école de Canova cherche le gracieux, celle de Thorwaldsen l'énergie. Pompeo Marchesi à Milan, Bartolini à Florence et Tenerani à Rome, sont les héritiers les plus directs du talent de ces deux premiers sculpteurs de l'époque. Finelli, l'auteur d'un fort joli groupe de l'*Amour et de Psyché*, et d'une statue de l'*Archange Gabriel*, le Florentin Ricci et Baruzzi, de Bologne, le gracieux sculpteur de *Salmacis*, ne viennent qu'après eux.

Pompeo Marchesi, le contemporain et l'imitateur de Canova, vit aujourd'hui sur son passé. Accablé d'honneurs, de commissions et de travaux de toute espèce, il en prend fort à son aise, ne travaille

qu'à ses heures et paraît plus glorieux de ses élèves que de ses ouvrages. Fraccaroli, de Vérone, et Ferrari, de Venise, sont les plus distingués de ces jeunes sculpteurs; ce sont eux qui chaque année peuplent les salles du musée Bréra. Fraccaroli, l'auteur d'*Achille blessé*, de *Clytie*, de *Cyparisse* et d'une fort belle statue d'*Ève*, promet de devenir un statuaire fort remarquable, et, tout jeune qu'il est, se montre peut-être supérieur au vieux Pompeo. En lui et en son émule Ferrari repose l'espoir de la sculpture en Italie, c'est du moins ce que répètent tous ceux qui s'occupent d'art de Venise à Milan.

Bartolini est de cette vieille race de sculpteurs italiens dont le ciseau fécond a créé des armées de statues. Il se distingue en cela des sculpteurs de l'école florentine, toujours si sobre et si sévère, Jean de Bologne excepté. Son atelier est un véritable musée; les projets de monumens, les bas-reliefs, les groupes et les statues à l'état d'ébauches, les bas-reliefs, les groupes et les statues achevés y sont en grand nombre, et les bustes s'y comptent par centaines. Toutes les célébrités européennes de l'époque semblent s'y être donné rendez-vous; l'Allemagne, l'Angleterre, la Russie et la France y ont d'illustres représentans. Lors de la visite que nous lui fîmes, Bartolini terminait en marbre les bustes du maréchal Maison, de la princesse Mathilde, fille du roi Jérôme, de Mme Thiers, du duc de Sutherland et de plusieurs autres personnages de l'aristocratie anglaise, et il achevait les ébauches de Liszt et de Mme d'Agout, déjà frappantes de ressemblance.

Bartolini excelle à représenter des affections morales; il fait surtout vivre ses personnages par la pensée. Il s'attache aux moindres particularités qui peuvent lui faire connaître à fond le caractère de l'homme qui va poser devant lui, et il ne se met à l'ouvrage que lorsqu'il a achevé cette première étude morale qu'il regarde comme indispensable. Je l'ai vu entrer à ce sujet dans des détails singuliers, en apparence fort minutieux, et dont lui seul pouvait comprendre l'importance. L'exécution des bustes de Bartolini est large, facile et parfaitement vraie. Il sait faire la chair, ce que Pampaloni, son rival de Florence dans la sculpture des bustes, paraît absolument ignorer. Il y a cent palmes de différence entre Bartolini et Benvenuti, et c'est en comparant leurs productions que l'on voit sur-le-champ de combien la sculpture l'emporte en Italie sur la peinture. La jeune école pourra seule remettre les choses sur le pied d'égalité quand elle aura produit et se sera fait accepter.

Quelques-unes des nombreuses statues de Bartolini sont devenues

populaires. L'une d'elles, *l'Espérance en Dieu*, a été copiée mille fois en marbre et en bronze, et, reproduite par le moule, on la rencontre dans toute l'Europe. *L'Espérance en Dieu* de Bartolini est figurée par une jeune fille à genoux, les mains jointes et les yeux levés au ciel. L'idée, comme on voit, n'a rien que de fort ordinaire; mais l'artiste a rendu avec un singulier bonheur, dans chacune des parties de cette jolie statue, le passage de l'enfance à l'adolescence. La pose d'ailleurs a un grand charme dans sa parfaite simplicité, et l'expression du visage est tout-à-fait angélique; on dirait une statue de Canova, mais les formes en sont moins rondes et en même temps moins grêles.

On peut voir à Paris, dans la charmante collection de M. Portalès, une autre statue de Bartolini, qui serait la meilleure et la plus gracieuse de ses productions, si les jambes étaient plus correctes : c'est la statue d'un jeune vendangeur. Bartolini a bien senti les défauts de cette statue, car il en achève une copie dans laquelle il s'est efforcé de les corriger. « Je donnerais tout au monde pour que celle-là fût plus parfaite que celle de Paris, nous dit-il. — Et pourquoi? — Pour faire niche à M. Portalès, dont je ne suis pas content. » Qui a pu causer ce mécontentement de l'artiste? Bartolini nous l'a laissé ignorer.

Sa statue de la *Junon*, destinée à servir de pendant à cette adorable statue de *la princesse Pauline*, « faite par un temps chaud, » comme le disait ingénuement l'aimable princesse quand on s'étonnait de sa complète nudité, est une œuvre à peu près manquée. Cette statue est couchée sur l'un des côtés, comme celle de Canova; mais l'ensemble en est médiocre et prétentieux : le bras levé est détestable, le ventre est pauvre, flasque et d'une vérité par trop vulgaire; c'est une femme qu'une couche a maigrie et déformée, et qui semble avoir fait le pari de tenir le plus long-temps possible le bras levé, le reste du corps étant couché.

Les biographes du Barroche nous racontent que ce peintre ne manquait jamais de demander au modèle qui posait devant lui s'il se trouvait bien à son aise, l'aisance lui paraissant inséparable de la grace. Je doute fort que Bartolini ait jamais fait pareille question au modèle de la *Junon*, qui n'aurait pas manqué de lui répondre : « Cette hanche sur laquelle tout le corps pose me fait un mal horrible, et, s'il faut que je tienne une minute de plus mon bras levé et tendu de cette façon, je vais m'évanouir. »

Bartolini terminait, en même temps que la *Junon*, un grand tom-

beau dont le bas-relief nous a paru compliqué et peu frappant. Cependant la tête de l'enfant souffrant, aux lèvres duquel une femme présentait une coupe, sans doute la coupe de la santé, est à elle seule un petit chef-d'œuvre. Bartolini excelle dans ces détails expressifs. Son exécution est puissante, sa pensée énergique, et cependant nous ne voyons pas qu'il ait rien produit d'un style bien relevé.

La statue colossale de Napoléon pourrait faire exception parmi les œuvres de l'artiste; mais ce n'est là qu'un projet : Bartolini attendait la décision des autorités de la ville d'Ajaccio pour savoir s'il le mettrait à exécution. Si cette décision est favorable, qu'il n'oublie pas d'étudier d'une manière plus sévère les draperies et de dégrossir les extrémités inférieures de cette statue, beaucoup trop *carrée par la base,* pour nous servir de l'une des expressions favorites du héros.

Le style de Bartolini est à la fois gracieux et sévère, mais peut-être un peu lourd. L'artiste a trop souvent oublié cette belle loi des deux forces que les grands sculpteurs grecs ont si heureusement appliquée à l'ensemble du corps humain et à chacune de ses parties : la loi de la force active, en vertu de laquelle ces parties agissent et se meuvent, et la loi de solidité, qu'aujourd'hui nous appellerions de gravité, en vertu de laquelle ces parties posent et sont soutenues. La première de ces lois conduit à l'élégance et à la légèreté, la seconde à la force et à la grandeur. Bartolini, quoique cherchant la grace, ne semble guère préoccupé que de la loi de solidité; il l'exagère trop souvent et arrive à la lourdeur, comme dans son *Napoléon*, dans sa *Junon* et même dans son *Jeune vendangeur*, dont les jambes paraissent trop fortes, et dont l'attitude n'a pas cette légèreté pétulante et joyeuse qui accompagne le commencement de l'ivresse. Plusieurs de ses bustes nous ont aussi paru taillés trop en force; celui de la princesse Mathilde, fille du roi Jérôme, par exemple. L'ampleur et la liberté du travail nuisent à la parfaite correction des formes un peu vulgarisées, et qui ne rappellent que d'une manière fort éloignée la gracieuse élégance du modèle. *L'Espérance en Dieu* est peut-être la seule statue de Bartolini qui nous paraisse irréprochable; néanmoins ce n'est pas encore là du grand style (1).

On a dit que les artistes se peignaient dans leurs ouvrages; appliquée à Bartolini, cette remarque ne manquerait pas de justesse.

(1) La réduction du tombeau de M. N. de Demidoff, que Bartolini a envoyée cette année à l'exposition du Louvre, est un ouvrage d'une exécution précieuse, mais qui ne donne qu'une idée fort imparfaite du talent et de la manière du statuaire florentin

Bartolini est un gros petit homme d'une nature forte et trapue; ses cheveux rudes commencent à grisonner, et il doit avoir dépassé la cinquantaine. Sa physionomie, comme tout l'ensemble de sa personne, a plus d'expression que de distinction. Son œil est vif et plein de feu, ses gestes sont brusques et énergiques, et sa tenue nous a paru singulièrement négligée. A voir dans son atelier ce petit homme en blouse bleue, le marteau et le ciseau à la main, s'escrimant contre un bloc de marbre dont il détache de larges éclats, et cela tout en causant avec une certaine bonhomie brusque et parfois mordante, se plaignant de l'avarice de l'un, de l'insolence de l'autre, de la sottise du plus grand nombre, vous diriez un ouvrier spirituel, et vraiment le sculpteur florentin n'est souvent pas autre chose. Deux ou trois fois cependant il a été un statuaire de génie.

Tenerani, l'élève le plus distingué de Thorwaldsen, a égalé son maître s'il ne l'a pas surpassé. Le style de ses faciles et gracieuses productions se rapproche plutôt de la manière de Canova que de celle du sculpteur suédois. C'est un artiste sans *furie;* mais s'il n'a pas la fougue de Bartolini, il en a l'abondance et la merveilleuse adresse. Tenerani n'a pas non plus les rudes dehors du Florentin. C'est un homme d'une cinquantaine d'années, d'une taille élevée, de manières douces, timides même, et à la tenue virgilienne. Il y a du reste, dans ses compositions, quelque chose du feu contenu et de la sage abondance qui distinguent les ouvrages de ce prince des poètes romains. Ses conceptions sont ingénieuses et variées, ses personnages noblement et naturellement dessinés; leurs attitudes se distinguent par la vérité et l'animation; les draperies qui les recouvrent sont d'un grand style et bien jetées. L'été dernier, lorsque nous visitâmes ses ateliers de la place Barberini, Tenerani achevait un charmant bas-relief d'Eudore et de Cymodocée, commandé par M. de Châteaubriand lors de sa prospérité, et dont l'illustre écrivain se proposait, je crois, de faire hommage à Mme Récamier. Le sculpteur a choisi le moment où les deux victimes amenées dans l'arène vont être livrées aux lions. Leur pose est pleine d'abandon, de résignation sainte et d'exaltation sans emphase. Tout en s'élevant à la haute et virginale pureté de son sujet, l'artiste a su donner humainement et avec un rare bonheur, par l'angélique suavité des formes, par l'étreinte ardente et dernière de ces victimes purifiées, par l'entrelacement quelque peu profane de leurs beaux corps à demi nus, une sorte de sublime avant-goût des voluptés célestes auxquelles ces amans martyrs sont réservés. Dans l'un des angles du bas-relief, un bourreau

lève la grille de la cage dans laquelle rugissent des lions prêts à s'élancer sur les victimes. Le torse de ce bourreau eût fait honneur à Canova.

Puisque nous venons de prononcer encore une fois le nom de ce roi des statuaires modernes, nous nous permettrons de dire ici que son influence se fait beaucoup trop sentir chez tous les sculpteurs italiens de l'époque actuelle, même chez ceux qui se placent au premier rang. Bartolini et Tenerani ont tous deux un talent prodigieux, tous deux paraissent avoir fait connaissance avec la nature; mais ce n'est pas toujours chez elle, c'est plutôt en visite dans l'atelier de Canova, qu'ils semblent l'avoir rencontrée.

On nous a montré, dans l'une des salles du musée de sculpture de la villa Médicis, un admirable torse, provenant du fronton du Parthénon et attribué à Phidias, que M. Ingres a fait mouler. La chair de ce torse est palpitante; les muscles, modelés par grands méplats, paraissent mobiles et se relient aux attaches avec une grandeur et une souplesse infinies. Près de ce fragment, nous avons vu la statue à demi drapée d'une femme couchée, moulée comme ce torse sur le marbre enlevé au même fronton. Quelle *morbidesse* singulière dans ces chairs souples et ondoyantes! quelle admirable vérité dans ce sein qui se rassied! quelle précision et en même temps quelle largeur dans ces plis de la robe si achevés et qui cependant ne devaient être vus que d'une distance de cinquante pieds! Ce sont ces précieux morceaux et les marbres grecs, statues et bas-reliefs, de la villa Albani que l'école sculpturale moderne devrait surtout étudier. M. Bartolini et Tenerani sortent de ligne, il est vrai, mais ils ne paraissent pas cependant s'être assez pénétrés de ces chefs-d'œuvre, d'une bien autre excellence que les productions de la statuaire moderne. Les succès récens et la gloire encore présente de Canova ont trop d'influence sur leur manière de sentir et d'exprimer, trop d'empire sur leur volonté. C'est un joug qu'ils auront peut-être peine à secouer, car, pour l'un et l'autre, il est déjà un peu tard.

Ces réflexions sont surtout applicables aux grands ouvrages de Tenerani. Le *Saint Jean* colossal qu'il achève pour une église de Naples (1) n'est-il pas d'un style trop calme? Et quoique l'ensemble de la statue ne manque pas de noblesse, cette majesté n'est-elle pas

(1) L'église de Saint-François-de-Paule, cette misérable imitation de Saint-Pierre de Rome, que le feu roi a fait construire sur la place du palais. C'est là, dit-on, que sont placées les meilleures statues napolitaines modernes, et cet échantillon donne

un peu bourgeoise et par trop débonnaire? Le *Vulcain* est plus énergique : c'est une statue sentie, et cependant l'artiste a peut-être été encore trop préoccupé de la grace; à force de caresser son marbre et d'en abattre les angles, il a enlevé à son œuvre quelque chose de cette rudesse qui convient au dieu boiteux des forgerons. En revanche, sa grande *Descente de Croix* est un morceau de premier ordre et le plus énergique peut-être qui soit sorti de son atelier. On dirait un groupe de Jean de Bologne, mais étudié, sévère et touchant.

Cette horreur que l'école de Canova, et en général l'école moderne, montre pour les angles, part d'un principe raisonnable; mais, poussée à l'extrême, elle conduit aux formes rondes, gracieusement affectées, et à la mollesse.

Canova a été un statuaire du premier ordre, arrivant surtout à la suite de la détestable école du Bernin. Sa *Vénus* du palais Pitti, son *Persée*, ses *Lutteurs* et son *Lychas* sont d'admirables morceaux. L'idée du Lychas est ingénieuse : le malheureux envoyé de Déjanire s'attache au marbre de l'autel, mais il est dans les bras d'Hercule, et ces bras offrent un si prodigieux développement de vigueur, et l'infortuné qu'ils étreignent est d'une beauté si frêle, qu'on le voit déjà tourbillonner sur l'abîme. *Thésée vainqueur du centaure* est le chef-d'œuvre du statuaire vénitien (1). Ce chef-d'œuvre n'est cependant pas complet. La figure du Thésée manque de puissance et d'énergie; on a peine à comprendre que ce combattant vulgaire triomphe d'un si terrible adversaire. En revanche, le centaure est superbe. Il est à demi renversé, son ventre touche la terre, sa tête tombe en arrière, ses pieds s'agitent convulsivement, et le poison de la douleur court dans chacun des muscles et dans chacun des nerfs de sa croupe frémissante. C'est le centaure vaincu d'André Chénier :

> L'insolent quadrupède en vain s'écrie, il tombe,
> Et son pied bat le sol qui doit être sa tombe.

On assure que Canova, voulant exprimer toutes les nuances et les dégradations de l'agonie et prendre sur le fait ce passage de la vie à la mort, fit expirer lentement sous ses yeux un beau cheval. La perfection de cette magnifique et singulière statue rend cette anecdote

une bien triste idée du reste. La statue de saint Augustin tenant en main son traité *de la Cité de Dieu* et disputant contre les *donatistes*, de M. Tommaso Arnaud fait seule exception.

(1) Ce groupe est placé aujourd'hui dans le *Jardin du Peuple*, à Vienne.

vraisemblable. Ce centaure est bien supérieur aux lions si vantés du tombeau de Clément XIII (Rezzonico.)

Canova, dans ces compositions si diverses, brille surtout comme poète, comme homme de délicate et puissante imagination; mais, considéré sous un autre point de vue et comme réformateur, Canova, malgré son immense talent, n'a peut-être pas mérité toute l'importance qu'on a voulu lui donner. Il a pu, il est vrai, accomplir dans la sculpture cette révolution que Raphaël Mengs, beaucoup trop décrié aujourd'hui, avait tentée dans la peinture. Il a refait l'antique, mais sans grandeur et beaucoup trop joli; aussi, nous l'avouerons, nous avons peine à distinguer ses Vénus, ses Nymphes, ses Génies et ses Graces mignonnes, des froides et coquettes divinités du Parnasse de Mengs.

Bartolini et Tenerani sont de l'école de Canova, en ce sens qu'ils ont suivi tous deux l'exemple de ce maître, qu'ils se sont rapprochés de l'antique, et qu'ils ont fait l'un et l'autre une étude particulière des formes nues. On peut dire que ces deux premiers statuaires de l'Italie moderne ont déshabillé les statues que l'Algarde, le Rossi et le Bernin avaient couvertes de draperies écrasantes, de lourds vêtemens d'airain contourné ou de marbre volant. Ils ont aussi simplifié l'attitude et rejeté ces poses forcées que désavoue la nature, et que le génie seul de Michel-Ange a pu faire absoudre. Ils ont, de plus, renoncé généralement à faire du bas-relief un tableau avec clair-obscur, perspective fuyante, saillie exagérée et agrandissement calculé de certaines parties destinées à accroître ce qu'on appelle l'effet. En un mot, ils sont sagement rentrés dans les limites de la sculpture, qui a pour objet de reproduire les belles formes de la nature en les simplifiant pour les idéaliser, et non pas d'imiter seulement l'aspect des objets, ce qui est surtout du domaine de la peinture (1); le peintre, en effet, ne peut représenter que l'apparence de la forme, tandis que le sculpteur reproduit la forme elle-même. Enfin, Bartolini et Tenerani sont tous deux revenus à la simplicité des moyens, ce grand art des statuaires antiques.

(1) Un sculpteur qui veut rendre la couleur et l'effet commet le même contre-sens que ce peintre (Giorgione) qui voulait rendre la forme sous tous les aspects possibles à l'aide d'un seul personnage.

Il peignit un homme nu, vu de dos; une nappe d'eau limpide s'étendait devant lui et réfléchissait le devant de la figure; une cuirasse d'acier poli en faisait voir le côté gauche, et un miroir le côté droit.

« Très belle imagination, s'écrie Vasari, et qui prouve que la peinture a plus de

Leurs ouvrages, cependant, ne sont pas toujours dégagés de certaines recherches dont Canova ne leur avait jamais donné l'exemple, et qu'on pourrait regarder comme des tentatives de retour vers l'école du siècle précédent; ces tentatives, que nous ne regardons toutefois que comme des caprices, sont surtout sensibles dans leur façon de faire serpenter la ligne et flamboyer le contour. Il est tel de leurs bas-reliefs qui n'est pas non plus exempt de ce goût prétentieux, et l'on y retrouve quelquefois de ces recherches d'effet et de perspective que nous condamnions tout à l'heure. Nous nous rappelons particulièrement de grandes fabriques, vues d'angle, que Tenerani a placées dans l'une de ses compositions les plus considérables (non pas le bas-relief d'*Eudore*, qui, sous ce rapport, est irréprochable). Les lignes de ces fabriques qui fuient sont, sans nul doute, habilement dégradées, et cependant elles ne s'enfoncent pas au centre de la composition comme l'auteur l'aurait voulu. La dégradation des couleurs peut seule exprimer parfaitement cet effet, et c'est dans ces parties de l'art que la peinture a le pas sur la sculpture. Cette remarque confirme ce que nous avons dit plus haut, et prouve que toute recherche d'effet, de perspective ou de clair-obscur, sur une surface plane et de même couleur, ne peut aboutir qu'à des résultats incomplets. La perspective aérienne ne venant point en aide à la perspective linéaire comme dans la peinture, l'artiste se trouve avoir fait tout au plus une démonstration de perspective et nullement avoir fait de la perspective. Il faut donc laisser la sculpture du bas-relief en perspective au Bernin et à son école, qui essaya même de l'architecture en perspective, comme on peut le voir dans les singulières fenêtres de l'escalier du Vatican.

MM. Bartolini et Tenerani ont tous deux un assez beau talent pour avoir fait école; nous avons vu un grand nombre d'ouvrages sortis de l'atelier de leurs élèves, mais, il faut le dire, la plupart de ces ouvrages nous ont paru d'une rare et désespérante médiocrité, et, ce qui est pis, d'une médiocrité léchée. On pourrait répéter à ces messieurs ce que Michel-Ange disait à Jean de Bologne : — Avant de

moyens que la sculpture pour montrer tous les aspects de la nature dans une seule vue! » (Vasari, *Vie de Giorgione.*)

Très ridicule imagination, dirons-nous, et qui ne peut avoir pour résultat qu'un très désagréable tableau. Le peintre, d'ailleurs, n'avait nullement atteint son but, car il ne nous avait montré que quatre des aspects de la nature, et non pas tous ses aspects. Un tableau ne peut avoir qu'un seul point de vue, une statue a autant de points de vue qu'il y a de points dans l'espace.

chercher à finir, apprends à ébaucher.— La réplique du grand artiste à Vasari, qui se vantait, en lui montrant un de ses tableaux, d'y avoir mis peu de temps, s'appliquerait avec un égal à propos, aux prétentions de quelques-uns de ces ouvriers faciles. — Cela se voit! pourrions-nous dire comme lui; en effet, cela se voit beaucoup trop.

En France, la décadence de la statuaire s'annonce, comme chez les Romains et les Grecs, par l'invasion du grotesque; l'apparition d'une armée de statuettes, où l'incorrection le dispute au ridicule et au mauvais goût, a perverti l'art en le popularisant. En Italie, cette décadence est amenée par l'abus de la facilité gracieuse et par le lâché habile. On adopte certaines formes de beauté conventionnelle, et pour simplifier les lentes études du modelé, on met de côté la nature, et l'on donne à toutes les formes quelque chose de souple et d'arrondi qui séduit le vulgaire, mais qui s'éloigne autant de l'idéal que de la vérité. Enfin on néglige absolument les détails, qui sont *laissés* et non cherchés, et qui, selon que l'artiste veut être gracieux ou énergique, semblent faits au moule ou à l'emporte-pièce.

Apelles disait qu'il avait un grand avantage sur Protogène, celui de savoir le moment où il fallait quitter son ouvrage. Les statuaires italiens, qui travaillent le marbre avec une si merveilleuse facilité, ne nous paraissent, eux, préoccupés que d'une seule idée : c'est de quitter leur ouvrage non pas quand il le faudrait, mais le plus vite qu'ils peuvent.

FRÉDÉRIC MERCEY.

WALTER RALEIGH.

Il estimait la gloire plus que sa conscience.

BEN-JONSON.

Si vous parcourez la magnifique collection de portraits de Lodge, vous y trouverez, parmi les têtes du XVIe siècle, une physionomie qu'il est impossible d'oublier : elle efface toutes les autres par la singularité, l'énergie rusée et la violence de l'expression. Le nez est fin et recourbé, le front étroit et démesurément haut, l'œil ardent, sagace, conquérant et inquiet, la bouche dédaigneuse, impétueuse, mais non sensuelle. L'attitude du personnage répond à l'originalité de ses traits; cet homme semble provoquer le monde, et vous diriez qu'il méprise d'avance ce qu'il a fait et ce qu'il va faire.

C'est en effet l'image corporelle et le type extérieur de l'ame la plus excessive dont les annales modernes aient conservé la trace. Walter Raleigh a tout osé, tout envahi, tout manqué. Les trente biographes qui se sont emparés de cette matière brûlante ont voulu la réduire aux proportions ordinaires, effort inutile : la bizarre création de Dieu leur échappe; une vie de contradictions gigantesques, lutte de Titan contre le possible et l'impossible, désaccord entre la force humaine et la force des choses; Campbell, Tytler, Birch, Cayley, Shirley, Naunton, même le docteur Southey, sans compter Prince, Fuller, Wood, Aubery, et l'allemand Totze, n'ont point fait com-

prendre Raleigh; eux-mêmes ne l'avaient pas compris. Un article récent de la *Revue d'Édimbourg*, dont l'auteur a discuté avec la conscience d'un juge plusieurs circonstances relatives à la vie de Raleigh, ne nous satisfait pas davantage. C'est donc un sujet neuf, plein de fécondité, que l'étude de cet homme. Il renferme tout un siècle. Chez lui, les penchans de ce siècle bouillonnent, s'exagèrent, s'extravasent et débordent, sans jamais se régler ou s'accorder. *Ame confuse*, comme l'a très bien dit Hume, et confusément grande.

Nous ne répéterons rien de ce que les biographes antérieurs ont avancé sur Walter Raleigh, et nous contredirons souvent le plus habile de ces biographes, l'écrivain de la *Revue d'Edimbourg*. Walter Raleigh a tant voyagé, écrit, agi, convoité, combattu, intrigué, conspiré, il a cherché la gloire par tant de voies, demandé la puissance et la domination à tant d'entreprises, tenté la fortune par tant de diverses trames, que tout peut se dire sur son compte. Tytler le montre martyr, Totze le fait escroc, Southey le prétend fou. Le résultat de nos recherches nous a fourni cent soixante-cinq volumes, une bibliothèque, absorbée par la seule discussion des actes et des écrits de Raleigh, en y comprenant ses propres ouvrages et les livres hollandais et italiens consacrés à ses entreprises maritimes. Nous essaierons, les premiers après tant d'analystes, de contempler dans sa source et dans l'intimité de son propre fonds cette grandiose inquiétude d'un cœur qui bondit au-delà des bornes possibles, et d'un esprit qui s'élance vers mille conquêtes à la fois.

Les passions du XVIe siècle sont marquées vivement chez Raleigh. C'est ce qui le rend si intéressant pour nous. Il réunit l'esprit d'aventure, le génie de l'intrigue, le courage guerrier, la liberté du style, la ferveur protestante, l'animosité politique, le luxe italien, l'avidité britannique, et la violence comme l'audace gasconnes; ame singulière, au sein de laquelle luttent les vices et les grandeurs nés de ces sources diverses, mensonge, fierté, bassesse, magnanimité, cruauté, fourberie, héroïsme. L'antithèse des rhéteurs est impuissante à dire les contrastes d'une telle vie : elle a pour caractère l'excès dans toutes les directions; sublimité dans le péril, avilissement dans le succès; rien de modéré, rien d'égal; aujourd'hui le rôle d'un martyr et demain celui d'un laquais. On ne peut l'expliquer que par la logique des passions, non par celle de la raison.

L'histoire moderne, qui s'occupe beaucoup des évènemens et quelquefois des intérêts, laisse de côté les passions. Elles ont cependant

leur histoire. Elles changent, elles ont leurs causes, elles entraînent les faits. Cette erreur, dont les anciens étaient si éloignés, a desséché et réduit à rien les annales des peuples européens. Elle nous empêche de comprendre les caractères qui s'y jouent et de démêler les mobiles qui leur ont servi de ressort. Qu'est-ce que la Saint-Barthélemy, si vous ignorez la fièvre catholique et municipale, léguée par le moyen-âge à la bourgeoisie parisienne? Vous retrouvez à peine et demi-effacée, chez Auguste de Thou, la trace des émotions qui animaient et embrasaient tout son siècle. Voltaire ne s'en doute plus. Elles apparaissent vivantes chez les sermonaires et les libellistes, dans les pamphlets et les caricatures, chez les poètes et les satiriques, surtout dans les écrits laissés par les hommes d'action. Il faut lire attentivement les poèmes de Théodore Agrippa d'Aubigné pour comprendre les émotions religieuses de cette époque, et voir, de 1520 à 1600, les deux armées du catholicisme et du protestantisme se grouper à travers l'Europe. Plus de Français, d'Anglais, d'Italiens. Quiconque préfère la Bible à Rome a pour ennemi mortel quiconque préfère Rome à la Bible. Les *Tragiques* de d'Aubigné, œuvre hors de ligne, sont plus historiques que son histoire. Ce poème, à peine écrit en français, brise sans cesse l'idiome, qui, battu et tenaillé comme un fer chaud, s'élève au-dessus, s'élance au-delà, retombe au-dessous de ses limites naturelles. Pas de production moderne où les convenances et les nécessités de notre langue se soient assouplies plus violemment, contraintes et domptées par l'énergie et la fureur de la pensée. Dans le chant intitulé *les Feux*, on voit tous les martyrs protestans de l'Europe, sanglantes ombres, défiler devant le poète qui les convoque, et former une seule nation. Raleigh fut un des chefs les plus ardens de cette nation.

Avant tout, nous le trouverons donc, comme l'Angleterre du XVIe siècle, protestant et ennemi de l'Espagne. Mais nous verrons aussi combien de passions subsidiaires vinrent se joindre à celle-là, de quelles imperturbables ruses il s'arma pour dominer les esprits, combien de succès sans estime et de triomphes diffamés il arracha péniblement à la fortune; enfin, ce que coûta dans le présent et dans l'avenir au grand homme aventurier *la gloire, estimée au-dessus de la conscience.*

I. — RALEIGH A LA COUR D'ÉLISABETH.

L'éducation de Raleigh, cette éducation de l'ame et de la volonté qui décide de la vie, qui commence à seize ans, qui finit à vingt-

quatre, eut lieu en France. C'était un pandemonium quand il y vint.

Quel pays! Un poète de son temps l'a dit avant moi, non pas un des poètes pédantesques, gens qui ne reproduisent que les émotions greco-latines de la rue du Fouarre et de Montaigu; mais un de ces poètes bien plus précieux, qui disent en vers ce que leur siècle a senti. Il montre, dans une de ses pièces, le diable demandant à Dieu permission de venir brouiller la France, et d'y lâcher son escadron de démons secondaires. Voilà ce que Raleigh y vit, lorsqu'à vingt ans, soldat de fortune, il quitta le promontoire battu des flots marins qu'habitait sa famille, et vint guerroyer en France et en Flandre pour les protestans. Il était né en 1552, à Hayes, en face de l'Océan.

Les étendards de Coligny, de Henri IV et de Nassau flottèrent sur cette jeune tête. Il se mêla en aventurier à tous les aventuriers gascons, si fiers, si braves, si hardis, si spirituels, dont Henri de Navarre résuma les meilleures qualités, laissant de côté les plus mauvaises. Un caractère de gasconnade aventureuse, transporté sur le sol demi-saxon, demi-normand de la nationalité anglaise, fit de lui désormais un être douteux et redoutable, objet d'étonnement et d'antipathie pour ses concitoyens.

Élevé à cette école, il adora le succès, et apprit à l'enlever violemment plutôt qu'à le mériter. Souvent il joignit le charlatanisme à la gloire. Ce qui était saillie légère et caprice facétieux chez nos braves enfans du Midi, devint un grave calcul chez le fils des Saxons. Ces vives et pétulantes boutades qui étincèlent dans la causerie, qui donnent tant de relief à la guerre et à l'amour, et qui, dans la mêlée sanglante, apparaissent comme les lueurs des glaives qui se heurtent, ont besoin, pour être aimées ou pardonnées, d'une légèreté presque enfantine et d'une grace insouciante. Raleigh prit au sérieux l'humeur gasconne; il en fit le poème épique de sa vie. Dans les grandes entreprises, dans les sombres conjurations, dans les longues traversées et les colonisations périlleuses, il fut Mascarille ou Scapin. Bariolant de traits sublimes ce charlatanisme gigantesque, nul homme (quoi qu'en ait dit la *Revue d'Édimbourg*) n'a mieux menti, n'a plus souvent, n'a plus témérairement menti.

La France offrait alors une mauvaise discipline et un fatal exemple. Trois grandes qualités lui restaient, l'audace, le courage et l'adresse. Mais, du reste, jamais esprits infernaux ne se sont déchaînés avec plus de folie, et n'ont mêlé plus de sang à plus de débauche. Le

jeune homme était à Paris lorsque la cloche de la Saint-Barthélemy sonna; il vit face à face celui que les protestans nommaient

. . . . . Notre Sardanapale,
Braquant sur ses sujets l'arquebuse infernale.

Il parvint à se soustraire au massacre, lorsque

Les prisons, les palais, les châteaux, les logis,
Les cabinets sacrés, les chambres et les lits
Furent marqués du sceau de la tuerie extrême;...

Il entendit ce qu'un catholique de la même époque nomme

. . . . . *les sons piteux de la grand' boucherie.*

Aussi ne faut-il pas s'étonner si de retour en Angleterre en 1579, et devenu capitaine des troupes anglaises envoyées contre les Irlandais, sous lord Grey, il débuta par l'imitation de ces beaux exemples. Sa première action, c'est le massacre, exécuté de sang-froid, d'une garnison catholique qui s'était rendue à merci. Spencer, le grand poète, affirme que « l'on ne pouvait se débarrasser autrement de ces misérables. » Tout ce que l'on peut dire en faveur de Spencer, de Grey, du jeune Raleigh, des autres capitaines qui ont trempé dans ce meurtre, c'est que l'Europe entière avait la fièvre et la rage; que Raleigh venait de France, où il avait vu les protestans poursuivis et traqués comme des bêtes fauves; c'est que, dans les dernières solitudes du Nouveau-Monde, les arbres des forêts vierges portaient alors, en guise de fruits, des cadavres, avec ces inscriptions : *Pendu comme hérétique, non comme Anglais;* et la réponse : *Pendu comme catholique, non comme Espagnol;* enfin, c'est que le vaste mouvement et la guerre de deux siècles entre la critique et la foi, entre la liberté et l'autorité, s'annonçait avec une violence digne de son avenir.

L'aventurier avait vingt-deux ans. Il voulait arriver; les moyens lui importaient peu; il souffrait beaucoup dans cette Irlande, que l'une de ses lettres appelle énergiquement la *communauté de commune misère* (*the common wealth of common woe*). Le seul désir d'être remarqué un jour lui faisait subir les ennuis d'une situation inférieure et d'un grade obscur, dans une guerre de barbares. « J'aimerais mieux garder le bétail, » écrit-il à Leicester; il avait déjà su se mettre en relation avec le favori. Mais comment briser le talisman de sa première obscurité? Une occasion se prépare, ou plutôt il la fait éclore.

Grey, son chef militaire, le réprimande, on ne sait sur quel sujet; il en écrit à Leicester. Une fois brouillé avec son capitaine, il sait que la chose ira plus loin et plus haut, et que la reine voudra être juge du différend. Il ne se trompait pas. Le cabinet royal s'ouvrit à lui et à son antagoniste. Le moment était décisif. Il avait médité sa défense, qui ménageait avec habileté l'homme même qu'il attaquait, et flattait démesurément l'orgueil de la reine vieillissante. Sa fortune fut faite.

La scène, dont les contemporains ont seulement indiqué l'esquisse, et laissé les matériaux épars, dut être pleine d'intérêt. Elle se passait au conseil d'état, devant cette souveraine à l'œil perçant et au nez crochu, proclamée Vénus par les courtisans et les poètes, vierge d'après ses propres médailles, bien qu'à la connaissance de l'Europe entière elle eût changé d'amans avec une facilité et une rapidité excessives, et dont le progrès de l'âge ne faisait qu'augmenter la licence. Devant cette femme déjà ridée, couverte de perles et de diamans, le cou environné d'une immense fraise empesée, les joues sillonnées de rides et de fard, voici le jeune homme debout, le front singulièrement haut, l'œil vif et fier, d'une taille supérieure à la taille commune, robuste, développant, avec une éloquence fleurie mêlée d'éloges pour la souveraine, ses observations militaires sur l'Irlande bien plutôt que ses griefs contre son chef. « La reine fut séduite, » dit Naunton; *the queen's ear was taken.*

Une seconde phase de sa vie commence ici. Le soldat de fortune, déployant devant le conseil privé sa bonne grace et sa faconde, reste à la cour comme amant de la reine; titre qu'il partage d'ailleurs avec sir Charles Blount et le comte d'Essex. Il est difficile de se laisser convaincre par la confiance philosophique de la *Revue d'Édimbourg*, qui transforme doucement en platonisme éthéré les passions de *Queen-Bess*, de la reine Élisabeth. Je sais que la vénération protestante la couvre et la protége encore aujourd'hui d'une faveur apologétique; mais l'histoire est plus sévère. Vraie fille de Henri VIII, pape et sultan à la fois, *la vierge des îles occidentales*, comme elle se nommait elle-même, prouve qu'un souverain se fait tout pardonner, s'il favorise les ambitions de son peuple. Élisabeth ressemblait fort à Catherine-la-Grande. Les rapports des ambassadeurs étrangers auprès de sa cour sont loin d'attester cette virginale réserve, à laquelle la postérité protestante fait semblant d'ajouter foi. Ils parlent fort librement, dans leur correspondance particulière, de ses faiblesses, que le complaisant chancelier Bacon appelait *her softnesses* (ses attendrissemens),

des querelles, des raccommodemens, des douleurs, des fureurs, des violences, des coups, des larmes, auxquels ces émotions orageuses donnaient lieu ; de la chambre à coucher voisine de la sienne, qu'elle assigna, pour la santé de Dudley, à ce jeune homme délicat, et de son extraordinaire irritation toutes les fois qu'une de ses demoiselles d'honneur marchait sur ses brisées et lui enlevait un favori. L'ambassadeur espagnol raconte qu'elle le conduisit un jour à la chambre occupée par Dudley, « lui faisant remarquer qu'il était d'une santé faible, qu'il avait besoin d'être soigné ; que d'ailleurs cet appartement se trouvait au rez-de-chaussée et n'avait aucune communication avec le sien. » L'ambassadeur ajoute que huit jours ne furent pas écoulés avant que ce jeune homme d'une santé faible prît possession de la chambre la plus voisine de celle qu'habitait la reine. Tous ces détails de vie privée, ces médisances contre la chasteté prétendue d'Élisabeth, que la maligne Marie Stuart communiquait *à sa bonne sœur,* dans une lettre perfide, ont été récemment appuyés par les recherches curieuses de Raumer, de Tytler et de plusieurs autres.

Quoi qu'il en soit des *softnesses* de la reine Élisabeth, le jeune homme admis à sa cour y fit une fortune rapide, qui était justifiée par l'éclat de sa conversation, l'élégance de ses manières et de celle son costume. On le voyait tous les jours, dit Aubery, son contemporain, en pourpoint de satin blanc brodé de perles, et portant au cou une chaîne de perles de la plus belle eau et de la première grosseur. Nul chroniqueur n'a mis en oubli l'anecdote de ce manteau pourpre brodé d'or, que Raleigh étendit sous les pas de la reine au moment où elle devait traverser à pied un endroit trempé de pluie. Toutes les cours du monde ont été témoins de quelque trait analogue à celui de Raleigh, et l'on doit s'étonner que la plupart des historiens anglais aient voulu dater de cette époque et de ce manteau la faveur de Raleigh. Depuis plusieurs mois il se trouvait en pied à la cour; Élisabeth l'avait distingué; l'œuvre de sa fortune remonte plus haut; il l'avait fixée dès le premier jour, lorsque, devant le conseil d'état et la reine, il avait fait briller avec tant d'adresse les ressources de son esprit, son audace, sa bonne mine, sa grande taille et son beau langage.

Walter Raleigh comprit sa position et la conserva. Au lieu de perdre son temps, comme Essex, Nottingham et Blount, en rivalités inutiles et en prétentions exclusives; au lieu de vouloir dominer seul le cœur d'une reine que ces querelles amusaient sans la vaincre, l'aventurier se contenta des marques de faveur qu'elle lui donnait

et qui bientôt le placèrent au premier rang. Il fut nommé chevalier, sénéchal du comté de Cornouailles, grand-écuyer et capitaine des gardes. Ses attentions ne se relâchaient pas; il éclipsait par la splendeur de ses habits et la grace de sa tournure tous les courtisans qui l'environnaient, et passait pour le plus complet gentilhomme, *the compleatest gentleman*, dit Hakluyt, de cette époque brillante. Les regards du peuple s'arrêtaient émerveillés sur sa cuirasse d'argent ciselé, sur ses brassards et ses cuissards d'argent damasquinés, qui étincelaient auprès de la reine, lorsqu'il l'escortait en qualité de capitaine des gardes. Il était pauvre. Élisabeth lui donna douze mille acres de terre confisquées sur les ducs de Nesmond, et le monopole des vins; c'était l'élever à l'opulence.

Toutes les carrières de l'ambition étaient ouvertes à Raleigh, et, par une rare coïncidence, il avait la capacité comme l'ardeur des succès les plus divers. Nous venons de voir jusqu'où l'avait conduit cette témérité persévérante qui marqua le cours de sa vie. Il peut devenir homme d'état, guerrier, marin, orateur. Il sera tout cela.

Il sera plus encore. Fonder un empire, trouver un monde, ne serait-ce pas mieux? Éclipser Christophe Colomb, l'emporter sur Fernand Cortez et Pizarre, à la cour augmenter sa faveur, auprès du peuple accroître son crédit, redire ses prouesses à la postérité, à l'exemple de César, quelle perspective! Tous les jours on entendait parler de Drake, de Cavendish, de Forbisher. Les navires déployaient chaque jour leurs voiles, et revenaient chargés de trésors ou riches de découvertes. C'était le moment, toujours magnifique dans la vie des nations, où le sang bouillant de l'adolescence gonfle leurs veines, où le penchant de leur grandeur spéciale se révèle par une sorte d'ivresse, et annonce leur destinée. Élisabeth, que nous avons montrée tout à l'heure aussi faible que la dernière de ses sujettes, et à laquelle nous avons arraché son masque historique, fut un roi de génie qui sympathisa hautement, noblement, activement, avec ce mouvement civilisateur, père de trois cents ans de gloire.

Ainsi que Cromwell, elle le précipita par tous les actes de son règne. Elle attachait de sa main l'or et les perles à la poitrine de ses marins; elle les comblait de titres, d'honneurs, de richesses, d'éloges. Elle donnait même, elle si avare, un peu d'argent de sa bourse royale pour les encourager à ces entreprises. Aussi l'élan maritime de cette époque a-t-il quelque chose de romanesque, de poétique et d'idéal qui séduit et entraîne la pensée. Un seul vaisseau anglais attaque huit vaisseaux ennemis. Une petite troupe de deux

cents hommes va ruiner et réduire en cendres une ville de douze mille ames. Un vaisseau anglais, ayant fait une riche capture, regagne le port voiles déployées, et ces voiles sont de soie pourpre, les cordages de fil d'argent, les menus agrès de fil d'or. Un frère utérin de Raleigh, Humphrey Gilbert, avait depuis long-temps rêvé l'une des plus belles entreprises que l'on pût alors concevoir, la colonisation de la Virginie, qui ne portait pas alors ce nom. Idée à la fois grande, praticable et féconde, qui nous a donné la pomme de terre et le tabac; elle appartient à ce frère utérin, comme l'avouent et M. Tytler et la *Revue d'Édimbourg*, si ardens toutefois à faire passer sur la tête de Walter Raleigh l'honneur des entreprises contemporaines. Ce qui est certain, c'est que, faute de ressources, le premier plan de sir Humphrey avait échoué, qu'il voulut mettre à profit la faveur nouvelle et inattendue de son frère Walter, et que ce dernier, non content de lui prêter secours, s'empara du crédit et de la renommée dus à Humphrey Gilbert. Ajoutons qu'il resta paisible à la cour pendant que son frère, armé d'une patente de la reine, concédée à sir Walter, courait les mers, essayait de transplanter dans les savanes de l'Amérique une colonie rebelle, et luttait à la fois contre les sauvages indigènes et contre son propre équipage. Ce brave homme mourut à la peine. Son frère Walter vendit sa patente à une compagnie de négocians, qui laissa languir pendant le reste du règne d'Élisabeth la colonisation virginienne.

La *Revue d'Édimbourg* prouve que Raleigh essaya de secourir et de sauver les débris de ces malheureux colons, jetés cruellement par leurs concitoyens au milieu des anthropophages, et qui finirent par être massacrés. Mais ce n'était point assez de leur prêter secours. Raleigh, colonisateur, devait un autre genre de sacrifice à la gloire qu'il affectait. L'abandon violent du projet, auquel tenait la vie des colons, prouvait une légèreté féroce et égoïste, dont la *Revue d'Édimbourg* essaie en vain de faire un héroïsme éclatant. Quoi! Walter Raleigh commence par dérober à son frère, victime de l'expédition, l'honneur de ce projet; il ne court aucun risque lui-même; il excite Gilbert à l'accomplissement d'un exploit difficile, dont lui, homme de cour, va recueillir les fruits les plus lucratifs; il passe dans le monde et dans l'avenir pour le créateur de l'entreprise; il se contente d'obtenir de la reine sa maîtresse « une petite ancre d'or » pour son frère Gilbert; il lui donne cette petite ancre d'or, que le pauvre Gilbert suspend à son cou, et lorsque Gilbert est mort, dévoré par la tempête, lorsqu'on lui apprend que deux

ou trois cents Anglais vont mourir de faim ou sous le tomahawk à cause de son frère et de lui, il vend sa patente et ne s'en occupe plus! A quoi est bonne l'histoire, si elle protége et propage tous les escamotages de la gloire? Où l'honnêteté des victimes trouvera-t-elle un refuge contre l'habileté des faiseurs de dupes?

La *Revue d'Edimbourg* dit que Raleigh fut toujours peu estimé. L'ingénieux et savant biographe ne doit pas chercher ailleurs les causes du discrédit qui plana sur lui jusqu'à sa mort; le peuple, plus sagace que la cour et la reine, avait deviné le charlatan dans le héros. Soit qu'on le vît resplendir sous son armure d'argent ou publier les incroyables récits des richesses réservées aux colons qui voudraient le suivre, on lui témoignait une juste méfiance. Cette méfiance ne cessa plus tard que devant deux preuves de véritable grandeur que le sort lui offrit et dont il sut profiter, l'emploi des heures de sa prison et sa mort. Son livre et sa mort ont balancé les mensonges de sa vie par une réalité de talent et de courage qui ont forcé l'admiration.

La capacité déployée par Walter Raleigh, jusqu'à son emprisonnement, est celle qui exploite le talent d'autrui et réussit à sa place. Veut-on lui compter comme une grande action la présentation du poète Spencer à la cour? Spencer était le premier poète épique et élégiaque de l'Angleterre et de l'époque; il avait été secrétaire particulier du vice-roi d'Irlande, on possède encore de lui un essai de la plus haute portée et du plus beau style sur la situation du pays. Walter Raleigh, au lieu de présenter fastueusement Spencer à la reine, eût mieux fait de mettre à l'abri du malheur le poète qui n'avait pas de quoi vivre. Rien de plus facile, si Walter l'avait voulu. Mais quand les hommes du pouvoir ont souri à l'homme de talent, ils croient lui avoir fait une magnifique aumône; et, tout occupé de ses travaux, le talent se venge rarement. Je regrette, au nom de la justice et de la vengeance historiques, que Cervantes n'ait pas dit au monde ce qu'était le duc de Lerme; Spencer, ce que valait Walter Raleigh; et Milton, ce qu'il faut penser de Fairfax. Walter recueillait tous les jours le fruit splendide des expéditions navales qu'il dirigeait comme armateur contre les possessions espagnoles, et dont il disputait les dépouilles à sa souveraine amante, ainsi que le prouvent les comptes qui se trouvent au Musée britannique. Il était riche; une seule prise lui avait rapporté plus de cinquante mille livres sterling. Tout en vendant sa patente sur la Virginie, il s'était attribué le cinquième des gains éventuels de la colonie. Habitué à se réserver ainsi la part

du lion, il usurpa le nouveau titre d'ami de Spencer et l'honneur factice de se montrer son protecteur. Spencer mourut sans avoir de pain.

Sa vieille haine contre l'Espagne trouva moyen de se satisfaire, lorsque la reine lui confia un poste éminent dans l'expédition anglaise qui soutenait les droits du prieur de Crato au trône de Portugal. Il était brave et donna dans cette occasion plus d'une preuve de son courage. Son esprit, son adresse et son éloquence brillèrent à la fois au parlement, dont il se fit nommer membre, et dans le premier des livres qu'il publia. Pour la première fois, la prose anglaise rejetait les entraves de scientifique pédantisme et de citation bavarde dont l'avaient chargée les écoles et le moyen-âge. C'était un récit grave, animé, tragique dans sa nudité mâle, du combat soutenu par l'amiral Grenville, ou plutôt Greenville, monté sur son unique navire, contre cinquante-cinq vaisseaux espagnols. Deux cents hommes avaient lutté contre dix mille, un seul vaisseau contre cinquante-cinq. Enfermé dans un cercle de voiles ennemies, l'amiral du vaisseau désemparé, couvert de sang et de blessures, entouré de morts, n'ayant plus de munitions, ordonne au maître canonnier de faire sauter le navire, « pour ne laisser à l'Espagnol, dit Raleigh, pas même un débris de gloire, et pas un fragment de triomphe. » Le reste de l'équipage s'oppose à cette résolution; et Greenville, mutilé, est porté à bord du vaisseau amiral espagnol; il y meurt trois jours après. On ne trouve dans le récit que Raleigh a consacré à cet exploit aucune trace d'affectation, d'exagération et de fausse poésie. D'un bout à l'autre, c'est une simplicité merveilleuse, une émotion virile, un mépris magnifique de l'épithète et de la métaphore, une puissance de style que Philippe Sidney compare au retentissement du clairon. A la même époque, sir Édouard Coke, voulant faire de l'éloquence, citait Ovide, Plutarque, le Talmud et Boccace, dans une seule phrase, à propos d'un procès dont il soutenait l'accusation. Quand on étudie l'histoire littéraire, il faut soigneusement distinguer ceux qui vivent pour ainsi dire au cœur de leur siècle, qui se nourrissent du sang des veines populaires, qui ont pour inspiration la flamme émanée des idées les plus fortes et les plus fécondes, de ceux qui restent en dehors du mouvement vital, occupés d'allier des mots et de broder des épithètes. C'est la distinction du pédant et du penseur, à laquelle nos ancêtres attachaient avec raison tant d'importance. Quand la fiévreuse activité de Raleigh lui permettait de prendre la plume, et lorsqu'il ne mentait pas, ce qui était rare, il atteignait tout à coup cette

grandeur de *l'action écrite,* cette force et cette fermeté de style qui ont signalé César, Machiavel, Bonaparte, Calvin. Belle place dans l'histoire littéraire d'un pays. Bacon lui-même, si brillant de poésie et de finesse, n'a pas repoussé avec autant de sévérité que Walter Raleigh la broderie frivole et lourde dont le style savant et académique était alors surchargé. Bacon a ses pédantismes, ses afféteries, ses *quaintnesses;* Raleigh y est étranger. Il veut, dit-il, *rendre ses pensées lisibles :* « I wish to make my thought legible. » On n'a pas donné de plus naïve, de plus complète et de plus grande définition du style. Mais nous reviendrons plus tard sur ce mérite et cette gloire de Raleigh. Il faut le suivre à travers une vie bien plus mêlée que son style et toute chargée des prétentions, des vices et des mensonges que sa plume virile a rejetés.

II. — RALEIGH EN DISGRACE.

C'était l'homme le plus brillant de toute la cour; et, bien qu'il eût pour rivaux Dudley, Hatton, Oxford, Blount, Essex, sans compter Simier et le duc d'Anjou, il conservait sa position de favori avec d'autant plus de certitude et d'adresse, qu'il ne prétendait point en étendre les droits et les rendre exclusifs. Peut-être imagina-t-il que cette facilité lui assurait la même tolérance de la part d'Élisabeth : c'était une erreur. Le sang de Henri VIII coulait dans les veines de la reine, despotique dans le sérail de ses amours comme l'avait été son père. Quand elle apprit que la jeune et jolie Élisabeth Throckmorton, l'une de ses filles d'honneur, passait pour être sensible aux assiduités de Raleigh, elle entra dans une de ces colères qui trahissaient à tous les yeux les déportemens de la vierge-reine. Elle envoya le coupable à la Tour de Londres, et partit pour la tournée solennelle que les souverains anglais nommaient le *progress.* Sir George Carew était chargé de la garde et de la surveillance de Raleigh. Le prisonnier, qui voyait son avenir compromis par cette faute de conduite, se mit alors à jouer la comédie, talent qu'il possédait au plus haut degré, et que nous le verrons déployer avec une souplesse et une désinvolture digne des plus célèbres acteurs. De sa chambre dans la Tour il entendit le bruit des clairons qui annonçaient le départ de la reine; il la vit monter dans la barque royale. A cet aspect, le délire sembla le prendre. Il voulait se jeter de la fenêtre dans la Tamise, se noyer, disait-il, ou revoir la maîtresse de son cœur, Élisabeth, envers laquelle il s'était

montré si coupable; il voulait du moins périr à ses yeux. Élisabeth avait à cette époque un peu plus de soixante ans, et, selon le voyageur Hentzner, on n'apercevait dans sa figure qu'un bec crochu au milieu de quelques rides rougeâtres. Carew fut dupe de cette étrange comédie. Il se précipita sur Raleigh, qu'il empêcha de se jeter à l'eau. « Laissez-moi (lui criait le capitaine des gardes)! Je la vois; j'éprouve le supplice de Tantale! » Mais Carew s'obstinait à garder son prisonnier; on se prit au corps et aux cheveux. Les deux perruques tombèrent dans la Tamise, et déjà les poignards étaient tirés lorsque des subalternes mirent fin à ce combat, dont le sujet ridicule est un trait caractéristique de l'audace gasconne à laquelle Raleigh a dû tant de succès misérables. La reine était partie sans écouter l'infidèle. Il continua sa comédie. Renfermé plus étroitement dans une chambre de la Tour, il écrivit à Robert Cecil, ministre de la reine, une lettre qui ne pouvait manquer de lui être montrée et de produire son effet. En voici des fragmens qui démontreront jusqu'à l'évidence la justesse de nos observations sur le caractère moral de Raleigh : « O mon ami! jamais mon cœur n'éprouva tant d'angoisses qu'aujourd'hui! J'apprends que la reine va s'éloigner, elle qui, pendant un si grand nombre d'années, a été l'objet de mon ardent amour; elle, cause de ma vive affliction, et qui maintenant me laisse seul dans l'obscurité d'une prison! Lorsqu'elle était plus rapprochée, et que tous les deux ou trois jours j'entendais parler d'elle, mon chagrin était plus supportable; mais maintenant mon cœur se serre, oppressé par les regrets. Moi, qui avais l'habitude de la voir à cheval, comme Alexandre, ou chassant comme Diane, ou déployant dans sa démarche les graces de Vénus, lorsque le souffle de l'ouest faisait voltiger ses cheveux sur ses joues, fraîches comme celles d'une nymphe, ou assise sous la feuillée ombreuse, semblable à une déesse, et chantant comme un ange en modulant comme Orphée!... Faut-il, hélas! qu'une seule faute m'ait ravi tant de bonheur! Oh! félicité magnifique, que l'on ne comprend que dans l'adversité, qu'es-tu devenue? Toutes les plaies se cicatrisent, la blessure du cœur saigne toujours. Toutes les passions s'affaiblissent, mais ce que l'on a ressenti pour une telle femme ne s'efface jamais. Où trouver une épreuve de l'affection aussi certaine que le malheur? Quelle plus belle occasion d'exercer la clémence que l'offense? A quoi bon la divinité, si elle n'exerçait pas la miséricorde? car la vengeance est le propre des mortels. Tant d'heures douloureuses et de tendres soupirs ne peuvent-ils pas balancer un seul moment d'erreur? Une seule goutte

d'amertume ne peut-elle disparaître parmi tant de douceurs? Faut-il donc faire cette triste réflexion : *Spes et fortuna valete?* Elle est partie, elle est partie, celle en qui j'espérais, et pas une pensée ne me rappelle à son souvenir, plus un seul coup-d'œil sur le passé. Eh bien! qu'il m'arrive ce qu'il voudra, je suis las de la vie! D'autres attendent ma mort avec impatience. Si j'avais pu mourir pour elle, qui maintenant me fait mourir, mon bonheur eût été parfait! »

C'est ainsi que parlait d'une reine jalouse cet homme, coupable d'avoir offert ses hommages à une jeune fille dont il était épris, et puni pour cette seule action par Élisabeth. L'écrivain d'Édimbourg, habile à toujours atténuer les bassesses de son héros, prétend que tout le monde s'exprimait ainsi sur le compte de la reine, et l'excuse par l'exemple de Henri IV, auquel le portrait d'Élisabeth arracha, dit-on, des exclamations de tendresse et d'admiration. Mais ce dernier fait n'a pas d'autre garant que la seule véracité d'un ambassadeur, intéressé à la flatter par un récit de ce genre. Quant à nous, que les historiens instruisent des nombreuses fraudes pratiquées par les flatteurs de la reine, nous n'hésitons pas à le rejeter comme un conte, tandis que la lettre absurde de Raleigh subsiste toute entière, exposée au mépris et au sarcasme de la postérité.

La lettre porta coup. Élisabeth lui fit rendre la liberté, sans lui permettre de revenir à la cour et de revoir « ces belles joues, ces beaux cheveux, ce port de nymphe, » et ces attraits supposés qui valaient au jeune gentilhomme sa grace tant désirée. Il redoubla d'efforts pour reconquérir ce qu'il avait perdu. Au parlement, dont il était membre, on le vit appuyer avec ardeur l'autorité absolue de sa maîtresse et les demandes de subsides qu'elle réclamait sans cesse. Le domaine et le château de Sherborne, ancienne et magnifique propriété ecclésiastique, furent aliénés par la reine, qui les lui donna, sans doute comme récompense de ses efforts et de ses travaux parlementaires. Tant de flexibilité dans une catastrophe qui devait le perdre et qui le laissait reparaître sur la scène publique avec un éclat menaçant, si peu de scrupules et tant d'audace, n'échappaient point à l'opinion publique : il était un de ces hommes que l'on redoute en les méprisant. Un contemporain, cité par Birch dans ses Mémoires d'Élisabeth, s'exprime ainsi sur son compte : « Les gens honnêtes tremblent que sir Walter Raleigh ne rentre incessamment en faveur. On s'y oppose beaucoup. Puisse cette opposition réussir et le mettre à la place qu'il mérite! » Que ce soient les paroles d'un ennemi, nous sommes loin de le nier; mais si l'on compare à la mauvaise réputation

de Raleigh les diverses actions que nous avons rapportées plus haut, sans partialité comme sans exagération, l'on avouera que cette méfiance publique était tout au plus sévère.

Il comprenait d'ailleurs que son mariage avec Élisabeth Throckmorton tarissait la principale source de sa faveur auprès d'Élisabeth, et que cette nouvelle récompense, le don de la terre et du manoir de Sherborne, pourrait bien être le dernier fleuron de sa couronne politique. Il fallait se relever tout à coup par une entreprise tellement hardie et par une si éclatante prouesse, que le monde entier fixât les yeux sur lui. Continuer les plans utiles et faisables de colonisation virginienne auxquels son frère utérin s'était sacrifié, entreprise trop modeste pour lui plaire! Il savait par expérience quels sont les résultats des exploits honnêtes, auxquels le mensonge a peu de part. La grandeur, la vérité, l'utilité de cette première entreprise, n'avaient point réussi; l'audace d'une flatterie sans honte venait de lui rendre la faveur. Cette leçon ne fut point perdue pour Raleigh. Il inventa l'Eldorado, promit à ses contemporains la conquête du paradis dans l'Amérique méridionale, et les entraîna sur ses pas.

III. — L'ELDORADO.

C'est ici que les défenseurs de Raleigh, et surtout le rédacteur de la *Revue d'Edimbourg,* ont accumulé les preuves de l'érudition la plus ingénieuse pour excuser aux yeux de l'histoire cette immense *hâblerie*. Fonder une colonie sur un sol vierge et inexploré, aspirer à la double gloire de Colomb et de Pizarre, devenir monarque en restant homme de cour, enrichir son pays et le monde d'une civilisation nouvelle, c'était un beau projet, que sir Humphrey Gilbert avait conçu; mais courir follement à la découverte d'une ville d'or, y croire et y faire croire son siècle, sacrifier des milliers de vies humaines, des trésors et des efforts sans nombre à cette entreprise insensée; consacrer ou plutôt perdre ainsi une éloquence, une habileté et une persévérance inouies: telle fut l'ambition, tels furent les résultats de Raleigh. Sans doute l'*Eldorado,* le pays de l'or et des diamans, avait trouvé, parmi les Espagnols, plus d'un esprit crédule; et jusque dans ces derniers temps les imaginations ardentes et avides ont été sinon séduites, du moins émues, par cette fable populaire. Il a fallu que le voyageur Humboldt en expliquât la chimère, par la nature même du sol et des rochers qui entourent ou parsèment le lac Pa-

rima, entre le Rio Essequibo et le Rio Branco. « Ce sont, dit ce grand voyageur, des roches d'ardoise micacée et de talc étincelant, qui resplendissent au milieu d'une nappe d'eau miroitante sous les feux du soleil des tropiques. » La poésie de la cupidité s'en empara, et les dômes d'or massif et les obélisques d'argent s'élevèrent au sein d'une cité composée de métaux précieux. Ce fantôme doré troubla toute la vie de Raleigh; n'est-ce pas déjà une faute grave qu'une telle hallucination? Son plus habile défenseur avoue qu'au moment où il mit à la voile pour découvrir cette terre chargée d'or, une grande clameur d'incrédulité s'éleva contre lui. On ne croyait pas à ses promesses, on se défiait de ses exagérations, on craignait les résultats d'une expédition dirigée par un esprit aussi hasardeux et d'une moralité si équivoque. Ses ennemis avaient raison contre lui; les plus sages de ses contemporains ne partageaient pas son illusion ou ne croyaient pas à ses paroles.

Il donna une année aux préparatifs de l'expédition. Après avoir dépêché le capitaine Whiddon vers l'embouchure de l'Orénoque, et n'avoir reçu de ce marin habile et fidèle que des renseignemens incomplets et défavorables à l'entreprise, Raleigh partit de Plymouth le 9 février 1595, commandant une petite flotte de cinq vaisseaux et cent soldats, sans compter les marins, les officiers et les volontaires. Il entraînait cette colonie à la recherche de son fantôme. Le 9, la flotte se trouvait à la hauteur des côtes d'Espagne; le 17, il arriva à Fuerta-Ventura, une des îles Canaries, où l'on prit du bois, de l'eau fraîche, des vivres, et où l'on s'arrêta quatre jours; de là on se dirigea vers la grande île de Canarie et l'île de Ténériffe. Le capitaine Brereton et son navire devaient se réunir à sir Walter. Ce dernier, ayant inutilement attendu pendant huit jours, se vit forcé de partir seul pour la Trinité. Une frégate, partie avec lui de Plymouth, avait donné contre un écueil et s'était brisée. Le 23, ils étaient arrivés à la Trinité, et ancraient à la pointe Curiapan (Punta da Callo), où ils restèrent quatre à cinq jours. Raleigh descendit seul à terre.

Il continua sa route dans la direction nord-ouest vers Curiapan, pour gagner la hauteur de la Puerta de los Hispanioles. Il visita ensuite Puzico, Piche, jeta l'ancre près d'Anna Perima, et se rendit à Rio-Carone. Les Espagnols qui gardaient la côte invitèrent les Anglais à s'approcher. Le capitaine Whiddon leur fut dépêché. « Les Espagnols, ignorant les forces des nouveaux venus, ne jugèrent pas (dit Raleigh) le moment favorable pour engager le combat. Deux Indiens qui vinrent à bord sur de petites chaloupes donnèrent aux Anglais

des renseignemens sur l'état de la Trinidad et sur le principal établissement des Espagnols, Saint-Joseph. Plusieurs marchands de la ville vinrent également, sous le prétexte de négocier; leur but était de compter le nombre des Anglais. Raleigh, qui soupçonna leur intention, et qui désirait obtenir des renseignemens, leur fit distribuer du vin, dont ils n'avaient pas bu depuis long-temps, et qui les enivra. Ils lui donnèrent toutes les explications qu'il désirait sur le sol et les ressources de la Guiane. Il leur cacha le but de son voyage. »

Cependant il tramait un complot dont Berreo, gouverneur de l'île, devait être victime. L'année précédente, Berreo avait enlevé huit hommes à Whiddon. Un cacique des parties septentrionales de la Trinité avertit Raleigh que le gouverneur venait de faire une levée de troupes à Margarita et à Cumana, pour détruire d'un seul coup les Anglais nouveaux venus. Raleigh, voulant rester maître de ce secret, défendit aux Indiens, sous peine de mort, d'avoir aucune relation avec ses ennemis. Il emprisonna les caciques dont il se défiait, et fit égorger ceux qu'on lui signala comme dévoués à l'Espagne. Le récit des tortures subies par ces malheureux indigènes fait frémir d'horreur : on versait dans leurs blessures de l'huile bouillante et du plomb fondu. Pendant la nuit, on donna l'assaut à la petite ville de Saint-Joseph, et Berreo, prisonnier, fut placé à bord du vaisseau de Raleigh. Tel fut le premier acte de ce drame singulier, auquel la perfidie et la cruauté servaient d'introduction, et dont le dénouement fut la perte de Raleigh.

Berreo, si facilement dupe, était un homme faible et crédule, qui ne doutait pas de l'existence du pays d'or que l'aventurier anglais venait conquérir. Il acheva d'enflammer par ses récits et par la sympathie de sa crédulité l'avidité de Raleigh. Empressé de réaliser sa conquête, Raleigh envoya son sous-amiral Giffort et son capitaine Calfied, avec un certain nombre d'hommes, pour examiner l'embouchure du Capuri. Giffort et Calfied trouvèrent que l'eau avait cinq pieds de profondeur après le reflux. Raleigh fit fabriquer des rames. On reconnut que quatre entrées commodes permettraient aux embarcations de pénétrer dans la baie de Capuri. Une grosse galère avec trois chaloupes fut préparée et pourvue de vivres pour un mois. Raleigh s'embarqua lui-même avec une centaine d'hommes. Il avait pour guide un Indien qui s'engagea à conduire les Anglais dans l'Orénoque; mais le nombre infini de petits fleuves et de lacs qui se croisent à cette embouchure leur offrait un labyrinthe inextricable. Raleigh, s'y engageant, rencontra mille petites îles couvertes d'ar-

bres nombreux et de feuillages touffus. Il donna à l'une de ces pointes le nom de *Red-Cross* (Croix-Rouge), et rencontra bientôt un canot chargé d'indigènes, qui essayèrent vainement de fuir. Leurs compatriotes de la rive, ayant remarqué que les Anglais ne faisaient pas de mal à leurs frères, approchèrent avec confiance, et commencèrent à faire des échanges. Un seul cacique ne partageait pas ces sentimens hospitaliers. Furieux contre celui de ses compatriotes qui avait amené les Anglais, il voulait le tuer; il le regardait avec raison comme ayant apporté le malheur dans son pays. Ici nous emploierons le récit de Raleigh lui-même :

« J'entrai, dit-il, dans le grand bassin de l'Orénoque, que je me proposai de remonter. J'échouai, vers le soir, dans un endroit fort dangereux. Soixante personnes, occupées à jeter le lest de la galère, avaient failli périr victimes de leurs efforts; après être parvenu heureusement à me remettre à flot, je continuai pendant trois jours mes recherches sans aucun accident. J'entrai alors dans le fleuve Amana, qu'on ne put remonter qu'à force de rames; ces travaux affaiblirent extrêmement mon équipage : à cela, il faut ajouter encore le manque de vivres. J'eus besoin d'employer toute mon autorité pour que l'équipage ne s'abandonnât pas au désespoir. Je représentai à mes gens qu'il était plus dangereux de retourner que d'avancer, et que l'on pourrait partout se procurer sur les rives du fleuve ce qui viendrait à manquer : en effet, on apercevait sur le rivage des fruits, des oiseaux, des animaux, même des fleurs et des plantes dans les champs. Le vieux cacique de la Trinité partageait cette opinion. Plusieurs Indiens, qui voyaient mon inquiétude secrète, me conseillaient d'envoyer des chaloupes dans une petite rivière à droite, me donnant à entendre que j'atteindrais bientôt des habitations où l'on pourrait se procurer des vivres, de manière à revenir le soir à la galère mise à l'ancre. On avait déjà ramé pendant trois heures sans voir d'habitations; les Anglais commençaient à se défier de leurs compagnons les Indiens, pensant qu'ils étaient trahis; déjà même ils se préparaient à se venger. Je parvins à leur faire sentir qu'ils avaient tort, et que, dans le cas même où il en serait ainsi, cette vengeance ne rendrait point leur position meilleure. Vers minuit enfin, on aperçut du feu, et nous vîmes une seule hutte où nous trouvâmes quelques sauvages. Le cacique était parti pour se rendre vers l'embouchure de l'Orénoque, et avait emmené avec lui la plupart des habitans. Nous chargeâmes nos barques de vivres. A notre retour, nous fûmes surpris de la beauté et de l'aspect florissant du rivage. Devant nous

s'ouvrait une magnifique vallée d'environ vingt milles de longueur, pleine de fruits, de plantes et d'animaux de toute espèce. Des serpens d'une taille monstrueuse nous effrayèrent d'autant plus qu'un nègre, qui voulut nager vers le rivage, fut tout à coup englouti par un de ces reptiles.

« Le lendemain, quatre canots descendaient devant nous le même fleuve que nous remontions. J'ordonnai que l'on approchât d'eux : alors deux de ces canots se dirigèrent vers la rive, et les autres descendirent le fleuve avec une telle rapidité, qu'il fut impossible de les atteindre. On s'empara des deux canots laissés au rivage et l'on y trouva diverses provisions. Plusieurs des indigènes qui avaient pris la fuite furent atteints. C'étaient des Aracu, et l'on apprit qu'ils avaient servi de guides aux Espagnols qui étaient allés à la recherche des mines d'or; en vain essaya-t-on de retrouver les Espagnols. Je gardai un de ces Aracu : sous sa conduite, nous continuâmes notre route sans autre danger que celui de donner sur des bancs de sable. Treize jours après, nous nous trouvâmes à l'est du pays de Carapana, occupé par les Espagnols. Nous rencontrâmes trois canots d'indigènes. Après qu'à l'aide de l'interprète on leur eut persuadé que les étrangers n'étaient point des Espagnols, ils s'approchèrent et promirent de revenir le lendemain avec leur cacique. En effet, le jour suivant, le cacique parut avec à peu près quarante de ses gens. Ils m'apportaient une grande quantité de vivres. Je demandai au cacique le chemin le plus sûr et le plus court pour aller à la Guyane. Celui-ci me promit de m'aider de son mieux, et il invita les Anglais à visiter son village, où il leur procurerait un secours qu'un heureux hasard leur avait réservé tout exprès. On nous présenta d'abord une boisson, faite avec du poivre et un grand nombre d'herbes aromatiques, que l'on préparait dans de grands vases. Les Anglais ne tardèrent pas à s'enivrer. Quant au secours plus réel qu'il avait promis, il consistait en un vieux Indien qui connaissait fort bien ces parages, le cours de l'Orénoque, ses bancs de sable et ses rochers.

« Cet homme me conseilla de me servir du vent d'est, qui éviterait à mes gens la peine de ramer. En effet, l'Orénoque, à partir de son embouchure, a presque toujours une direction de l'est vers l'ouest. Je jetai l'ancre près de Putéma et de Putapayma. L'équipage s'amusa à recueillir des œufs de tortue. Le jour suivant, on se dirigea vers l'ouest, et l'on éprouva moins de difficultés à remonter le fleuve. Le pays était plat sur les deux côtés, et une couleur pourpre très brillante en dessinait les rives. Les hommes qui furent envoyés

n'aperçurent aucune montagne. On apprit par les indigènes que ce beau pays s'appelait Saymas, et qu'il s'étendait jusqu'à Cumana. Quatre peuples puissans et braves habitaient ce pays.

« Le troisième jour de mon nouveau voyage, je jetai l'ancre sur la rive gauche du fleuve, entre deux montagnes nommées Avami et Orio; j'y restai jusqu'à minuit. Je passai alors devant une grande île, Mauripano, d'où partit, vers ma flottille, un canot pour m'inviter à venir m'y reposer. Le cinquième jour, on se trouva dans la province d'Arromaja; le sixième, dans le port Mosquito, où je restai assez long-temps pour m'approvisionner de nouveau. Un vieux cacique de cent dix ans (dit Raleigh), qui cependant pouvait faire encore dix milles par jour à pied, vint nous visiter; il apporta un grand nombre de vivres et de rafraîchissemens; j'eus avec lui une conversation très intéressante. »

Raleigh, qui semble avoir rempli jusqu'ici le rôle d'un narrateur fidèle, place dans la bouche de son cacique de cent dix ans les incroyables récits au moyen desquels il dupa son époque. Aux descriptions les plus vives des beautés naturelles de l'Orénoque et de ses bords, il joint l'éclat lointain des pierres précieuses, et des mines dont ces régions sont semées. « Là, dit-il, point d'hiver; un sol sec et fertile; du gibier et des oiseaux de toute espèce en abondance; ces oiseaux remplissaient l'air de chants inconnus: c'était pour nous un véritable concert. Mon capitaine, envoyé à la recherche des mines, aperçut des veines d'or et d'argent; *mais, comme il n'avait que son épée pour instrument, il ne put détacher ces métaux pour les examiner en détail;* il en emporta cependant plusieurs morceaux, qu'il se réservait d'examiner plus tard. Un Espagnol de Caracas appela cette mine *madre del oro* (la mère de l'or). On pensera peut-être qu'une fausse et trompeuse illusion m'a joué; mais pourquoi aurais-je entrepris un voyage aussi pénible, si je n'avais pas eu la conviction que, sur toute la terre, il n'y avait pas un pays plus riche en or que la Guyane? Whiddon et Milechappe, notre chirurgien, rapportèrent plusieurs pierres qui ressemblaient beaucoup aux saphirs. Je montrai ces pierres à plusieurs habitans de l'Orénoque, qui m'ont assuré qu'il existait une montagne construite de ces pierres. »

Raleigh entre ensuite dans de grands détails sur les peuples voisins; il se livre à toute la verve de son invention; il parle d'indigènes trois fois aussi grands qu'un homme ordinaire, de cyclopes qui avaient les yeux sur l'épaule, la bouche sur la poitrine, et la chevelure au milieu du dos. Moyens d'exciter et d'attirer l'attention contemporaine

dont personne jamais n'a usé avec une témérité aussi extravagante. Ce *puff* gigantesque, dont la *Revue d'Édimbourg* a essayé l'apologie, éclipse et réduit à l'insignifiance toutes les créations du charlatanisme moderne.

La crue des eaux de l'Orénoque annonçait la prochaine inondation; l'équipage manifesta le désir de reprendre la direction de l'est. Raleigh, satisfait (à fort bon compte) des résultats obtenus, et espérant en tirer profit dans un second voyage, donna l'ordre du retour. Après avoir quitté l'embouchure de ce fleuve, il s'arrêta encore une fois dans le port de Mosquito. Là, seul avec son vieil Indien, il reçut des renseignemens nouveaux de ce cacique, nommé Topiauri. L'objet de leur conversation fut la grande ville d'or, but du voyage. « Le vieux cacique, dit-il, me vanta la puissance formidable de l'empereur de Manoa, et me prouva que nos forces étaient insuffisantes. Il me dépeignit ces peuples comme très civilisés, portant des habits, possédant de grandes richesses, notamment en plaques d'or, comme on en voit déja chez les Indiens qui habitent le rivage. Ces plaques d'or sont fabriquées à Maccureguary. Plus loin, vers l'intérieur, ces travaux se perfectionnent, et l'on trouve des idoles et des temples en or pur. Le cacique m'assura que si je revenais avec plus de troupes, je pouvais compter sur le secours des indigènes. Il me proposa de laisser, en attendant, un certain nombre d'hommes de mon équipage, me promettant d'avoir le plus grand soin d'eux. Gifford, Calfied et plusieurs autres se montraient disposés à rester; cependant la crainte de l'avenir l'emporta. Je ne voulais pas me priver de poudre et de munitions de guerre. D'un autre côté, il était impossible de déterminer le cacique à employer ses Indiens dans une expédition dont le succès lui paraissait douteux, et qui le menaçait, après le départ des Anglais, de vengeances sanglantes. »

Qui ne voit, dans cet habile récit, l'intention de Raleigh, espérant enflammer, chez ses concitoyens, la cupidité et l'ambition? Qui n'admirerait, en les blâmant, cette disposition de faits et cet enchaînement d'espérances, ces narrations fabuleuses et magiques, prêtées aux chefs indigènes, dont Raleigh ne comprenait pas l'idiome, et qui, s'ils avaient menti, le plaçaient lui-même à l'abri de tout reproche? Il voulut, dit-il, approcher du moins de cette montagne d'or pur, dont le cacique lui avait parlé. Malheureusement elle était à demi submergée. « Elle avait la forme d'une tour, et me parut plutôt blanche que jaune. Un torrent qui s'en précipitait, encore gonflé par les pluies, faisait un bruit formidable qu'on entendait de plusieurs

lieues et qui assourdissait notre monde. Je me rappelai la description que Berreo avait faite de l'éclat du diamant et des autres pierres précieuses disséminées dans les différentes parties du pays. J'avais bien quelque doute sur la valeur de ces pierres; cependant leur blancheur extraordinaire me surprit. Après un moment de repos sur les bords du Vinicapara, et une visite au village du cacique, ce dernier me promit de me conduire au pied de la montagne par un détour; mais, à la vue des nombreuses difficultés qui se présentaient, je préférai retourner à l'embouchure du Cumana, où les caciques des environs venaient d'apporter divers présens consistant en productions rares du pays. »

N'est-ce pas chose misérable dans l'histoire de l'esprit humain que cette belle navigation, cette entreprise soutenue avec tant d'audace et d'habileté, n'ayant pour résultat et pour fruit qu'un grand conte de fée, et la création fantastique de cette cité de Manoa et de cette montagne d'or et de perles? A son retour, Raleigh publia sa relation, remplie d'amazones, d'hommes sans tête, et d'autres inventions, exposées dans ce style simple, énergique, facile et grandiose, dont il avait le secret. Nous pensons, avec la *Revue d'Édimbourg*, qu'il croyait à l'existence des mines d'or qu'il cherchait; nous regardons la chimérique poésie dont il a recouvert sans scrupule cette création miraculeuse, comme un appât livré aux imaginations de ses contemporains et à leur cupidité. Il va jusqu'à inventer une prophétie qui promet, dit-il, aux Anglais la possession de la Guyane; et, pour mettre dans ses intérêts la reine dont il connaît les faiblesses, il raconte, à l'instar de l'ambassadeur que nous avons cité, l'extase admirative d'un cacique auquel le portrait d'Élisabeth « arracha, dit-il, des cris d'enthousiasme et d'amour. »

La seule conquête réelle que cette expédition ait value à Walter Raleigh fut littéraire. Son récit, mêlé de fables, n'est pas seulement élégant, comme le dit Camden, il est éloquent et persuasif. Toujours plus attentif à convaincre et à entraîner, comme chef d'entreprise, qu'à briller comme écrivain, il continuait à pousser, dans cette belle route de simplicité nerveuse et de facilité énergique, la prose anglaise qui n'a pas eu de plus grand artiste que lui. La gloire ne lui manquait pas; Shakspeare reproduisait dans ses vers quelques-unes des merveilles dont Raleigh avait entretenu le public; il était, à tous les yeux, un homme extraordinaire; mais la confiance et l'estime le fuyaient; Élisabeth, qui n'avait d'extravagance que dans ses passions, pesant dans la balance du bon sens et de l'expérience les dé-

couvertes et les prouesses de son chevalier, refusait de leur prêter de nouveau son appui.

Elle jugeait sainement une entreprise qui finissait par une déception, après avoir commencé par une lâche barbarie, le sac de la ville de Saint-Joseph. « J'aurais été un âne (*very much of the ass*), dit Raleigh pour s'excuser, si j'avais laissé derrière moi une garnison espagnole. » Pour ne pas être un âne, il assassina traîtreusement cette garnison pacifique. Le même procédé de séduction et d'adresse a dicté sa relation, publiée après son retour, sous ce titre pompeux : *Découverte du vaste, riche et bel empire de la Guyane et de la grande ville d'or de Manoa*, etc. « Que mes concitoyens m'écoutent, dit-il dans cet ouvrage. Le soldat, au lieu d'aller se battre pour une pièce de cuivre, garnira sa poche d'or massif; il se paiera lui-même avec des plaques d'or d'un demi-pied de diamètre. Les commandans et capitaines, avides d'honneur et de luxe, trouveront des cités plus riches et plus belles, plus de temples aux idoles d'or, plus de tombeaux remplis de trésors que Fernand Cortez n'en découvrit au Mexique ou Pizarre au Pérou! »

Les esprits faibles lui donnèrent croyance; Élisabeth resta sourde. Il ne se rebuta pas. Après avoir été marin, amiral, écrivain, homme de plume, il redevint guerrier.

IV. — ESSEX, CECIL ET RALEIGH.

Nommé amiral de l'arrière-garde sous les ordres du comte d'Essex, en 1596 et en 1597, il balança, souvent même il éclipsa son rival et son chef. Cadix pris, la flotte espagnole détruite, Fayal mis en cendres, appartiennent à Raleigh plus encore qu'à Essex. Comme homme de guerre, Raleigh, s'il se fût livré exclusivement à ce métier, aurait trouvé peu de rivaux. Cette intrépidité, cet élan, cette férocité et cet acharnement au succès, ce coup d'œil prompt et vif et cette résolution soudaine que l'on a vus briller dans tous ses actes, emportaient la victoire d'assaut. Ne tentons pas d'enlever à cet homme étonnant la réalité des talens et des vertus qui sont à lui.

La scène sur laquelle Raleigh va paraître change au moment où nous sommes, en 1597, après la prise de Fayal; lui-même change de costume et de conduite. Élisabeth lui a rendu son titre de capitaine des gardes: « il entre dans le boudoir, dit un contemporain, aussi hardiment qu'autrefois. » Mais il a quarante-cinq ans; il ne peut

espérer reconquérir l'amour de la vieille reine, toute entière à sa tendresse pour Essex. Alors, cet homme qui vient du bout du monde, et qui a espéré l'Eldorado, se plonge sans réserve dans les intrigues dont la reine est environnée. Ligué avec Cobham et Cecil, Raleigh ourdit lentement la chute du favori, dont l'imprudence et l'ardeur juvénile l'exposaient sans cesse à leurs coups. La *Revue d'Édimbourg* atténue encore ici les machinations odieuses de Raleigh. Malheureusement, comme il écrivait admirablement bien, il les a toutes écrites et développées; elles existent, consignées dans une lettre de sir Walter à son confédéré Cecil, lettre que Murdin a publiée. C'est là qu'il faut lire les conseils machiavéliques de Raleigh, sur le danger de souffrir à la cour un adversaire jeune, entreprenant et aimé, sur les moyens de diminuer son crédit et de miner sa faveur, sur les piéges qu'on peut lui tendre, en le livrant à ses propres défauts, et sur l'excellence d'un plan qui ruine l'ennemi par l'excès de sa faveur même, et le ruine à jamais. La jalousie que le jeune Essex avait inspirée à Walter Raleigh, datait de loin. « Moi, dit-il en parlant de la prise de Cadix, à laquelle Essex et lui avaient pris part, je n'y ai gagné qu'une blessure et une jambe paralysée. D'autres ont recueilli tous les avantages de la journée; je venais trop tard, la moisson était faite, et je n'eus pour moi que la pauvreté et les douleurs. » Il faut avouer qu'Essex, dans son arrogance et sa violence, se montra plus généreux que Raleigh : « Je pourrais l'accuser devant un conseil de guerre (disait Essex), pour m'avoir désobéi et avoir pris Fayal sans mon ordre; mais il est mon ennemi déclaré, je ne le ferai pas. »

La mort d'Essex, décapité sur l'échafaud, fut le triomphe de Raleigh; et le peuple, en voyant, le jour de l'exécution, auprès du jeune comte et du bourreau, la cuirasse d'argent du capitaine des gardes, son ennemi mortel, fit retentir un si menaçant murmure de haine contre ce dernier, et de pitié pour la victime, que Raleigh, averti par le cri populaire, descendit de cheval, prit un bateau, et se retira. Le batelier le ramenait à sa demeure, pendant que lui, couché dans le bateau, méditait sur cette tête de favori qui tombait, sur l'autre favori Cecil qui vivait, et sur sa position auprès de Cecil, naguère son allié, maintenant son seul rival. « Une pensée, dit Osborne, rapide comme l'éclair, le frappa. Cecil, devenu tout-puisant, pouvait le perdre. » Cecil le perdit.

Il méritait de tomber à son tour, quels que fussent la supériorité de son intelligence, son talent d'écrivain et sa juste gloire d'homme de guerre. Essex mort, il s'occupa de vendre aux partisans d'Essex son

crédit auprès de la reine, et tira bon parti de ce commerce. Le véritable *Eldorado* se trouvait pour lui dans le cadavre du jeune homme imprudent, immolé par ses intrigues. Son intercession fut chèrement payée par sir Edward Baynham, auquel il sauva la vie à prix d'argent. Littleton, son ami, lui écrivit une lettre touchante et digne, que Birch a conservée, et que l'évêque Hurd a raison de citer comme un modèle de nobles sentimens et de hautes pensées. Sir Walter consentit à solliciter le pardon de son ami, moyennant dix mille livres sterling. Que de bassesses dans cette fière vie! que d'ignobles actions dans cette carrière d'orgueil! que de honte dans cette gloire! En vain l'écrivain d'Édimbourg rapproche-t-il de ces lâches transactions, qu'il essaie de pallier, d'autres faits contemporains; il voudrait faire penser que telle était la coutume. Il cite spécialement une bourse d'or, reçue par notre Sully, pendant le sac d'une ville, des mains d'un homme qu'il protégeait contre le glaive du soldat. Il ne s'agit point ici d'une mêlée sanglante et d'un pillage de guerre, mais d'une boutique ouverte en pleine paix, pour trafiquer de la vie et du sang; il s'agit du premier personnage de l'état, altéré de gloire et d'honneur, vendant la vie à ces mêmes hommes qui avaient conspiré contre l'état, et qu'il devait abandonner à leur destinée, si la condamnation portée contre Essex était juste, et si Raleigh, en poursuivant cette condamnation, avait réellement servi la reine. Il est vrai que la rapacité de Walter Raleigh n'avait point de bornes, et que, sachant concilier l'économie de sa maîtresse avec son propre désir d'acquérir, il lui demandait sans cesse de nouveaux priviléges et de nouveaux monopoles, qui ne coûtaient rien à cette dernière, et qu'elle lui accordait.

Le guerrier, l'aventurier, le colonisateur, l'amant de la reine, l'écrivain admirable, le navigateur hardi, va se métamorphoser encore une fois, et ce ne sera pas la dernière. Élisabeth, qui se servait de tout, avait su employer Raleigh. Elle l'avait soutenu et protégé contre celui qu'elle aimait, contre Essex; elle l'avait comblé de richesses, sans céder à ses instances et sans tomber dans les piéges de ses merveilleux mensonges. La grande intelligence de cette femme n'avait fait de Raleigh ni un ministre d'état, ni un mécontent; elle avait échappé à ce double danger. Elle meurt, et un homme ridicule, plus femme par ses faiblesses qu'elle n'avait été homme par sa volonté, lui succède. Cecil, qui veut régner sous Jacques Ier, ou plutôt sur Jacques Ier, s'empresse de détruire le crédit futur de ce rival, autrefois son allié. Jacques craignait les braves; la hardiesse de la pensée ne

lui était pas moins odieuse que la valeur guerrière. Cecil eut peu de peine à ruiner d'avance un favori dont les qualités et les vices étaient antipathiques au monarque nouveau. Du règne de Jacques Ier date la disgrace de Raleigh, de cette disgrace son complot, et de ce complot sa perte, mais aussi sa gloire, le déploiement libre de son talent dans une prison d'état et la grandeur héroïque de sa mort.

Avant de toucher à cet échafaud sublime, nous avons à traverser cent mensonges et cent bassesses. Dans cette vie, comme sur un manteau de mauvais théâtre, il n'y a que de l'or et des taches. Avant même que Jacques Ier soit arrivé d'Écosse, on trouve le prévoyant Raleigh à la tête des opposans. Aubery, chroniqueur contemporain, fort crédule, il est vrai, le montre, au milieu d'une assemblée des seigneurs réunis à Whitehall, attaquant non-seulement Jacques Ier, mais le trône même : « Gardons pour nous le sceptre, et ne laissons pas une nation de mendians affamés (les Écossais) dominer l'Angleterre. » Telles sont les paroles qu'Aubery lui attribue; il ajoute que l'intention de Raleigh était de profiter de la circonstance et de fonder une république; *to set up a commonwealth*. On a vu jusqu'où pouvait aller la chimérique hardiesse de Walter Raleigh et la témérité de ses plans; au moment où le fils de la catholique Marie Stuart, détesté comme Écossais, méprisé comme homme, allait s'emparer du diadème, une telle idée pouvait bien venir au chercheur de l'Eldorado. Mais si l'on repousse, avec l'écrivain d'Édimbourg, ce fait, allégué par Aubery, le témoignage de tous les historiens est là pour attester que Raleigh, d'accord avec beaucoup de seigneurs et de citoyens, voulait opposer dès-lors une barrière à ce que l'on appelait l'envahissement des Écossais. Sully, qui le voyait beaucoup à Londres, le place au premier rang des mécontens prêts à conspirer contre un monarque qu'ils dédaignaient plus encore qu'ils ne le redoutaient. Dans ce moment même, Walter Raleigh prodiguait au roi pédant les mêmes flatteries qu'il avait administrées à la reine Élisabeth, et qui l'avaient toujours soutenu contre l'animadversion générale. Peu de temps après l'arrivée de Jacques, il lui écrit : « Combien je désirais voir enfin votre majesté! sachant qu'il y a toujours quelque chose de bon à apprendre d'elle, et avide d'augmenter et d'améliorer mes connaissances par votre discours! » Malgré cette adulation qui avait changé de note et qui s'adressait, non plus à la beauté d'une femme décrépite, mais à la faiblesse spéciale du monarque, un des premiers actes de Jacques fut de destituer Raleigh. Le capitaine des gardes céda sa place à un Écossais. Raleigh protesta inutilement, dans un mémoire

particulier, « de son attachement au roi, de son cœur fidèle, auquel sa majesté ne peut arracher d'aucune manière l'amour de sa royale personne; » il prit, sans succès, « le grand Dieu de la terre et du ciel à témoin qu'il n'était point mécontent (*the reverse of discontented*). » On le laissa mentir à sa conscience, sans alléger sa disgrace; aucune voix ne s'éleva en sa faveur.

Il était détesté. Tout le monde se réjouissait de sa chute. Ses défenseurs les plus ardens confessent cette joie et la profonde impopularité dans laquelle il était tombé. Ils s'en étonnent, mais à tort. L'ambassadeur français, De Beaumont rapporte que ce motif détermina la volonté incertaine de Jacques Ier. « On applaudira, disait Cecil, à la chute d'un homme universellement haï. » Northumberland, son ami, dans une lettre que miss Aikin a conservée, avoue que sa réputation a beaucoup souffert d'une trop longue et trop intime liaison avec Raleigh. Comment cela n'aurait-il pas été? Pouvait-on oublier les degrés toujours rapides, souvent ignobles de cette fortune aventurière? Pouvait-on fermer les yeux sur cet assemblage extraordinaire de violence, de fourbe, de cruauté, de flatterie, de déception, d'intrigue et de mensonge? La mort d'Essex, qui lui était attribuée, achevait de révolter le sentiment public; la conquête chimérique de l'Eldorado avait laissé de vives traces. Enfin, Ben-Jonson, observateur profond, né pour être historien et qui se fit dramaturge, résumait, en une phrase admirable, les causes de cette haine : « c'est que *Raleigh estimait la gloire plus que sa conscience.* »

V. — RALEIGH CONSPIRATEUR.

A-t-il conspiré contre Jacques Ier? Des volumes ont été écrits sur cette question. La *Revue d'Édimbourg* se tire d'embarras en affirmant qu'il ne fut ni tout-à-fait innocent, ni tout-à-fait coupable. L'ambassadeur Beaumont, la plus puissante autorité en cette matière, mande à son maître que le crime moral est réel, mais que les preuves matérielles manquent. Selon l'évêque Goodman et Aubery, il avait tramé le complot pour le dénoncer au roi, perdre Cobham et rentrer en faveur. Tytler prétend que cette trame chimérique, inventée par Cecil, n'avait pour but que la ruine de Raleigh. Southey est d'avis que Raleigh a réellement conspiré. Hume et Lingard sont de la même opinion. Tous les historiens accusent Raleigh, tous ses biographes le défendent. Si nous comparons et que nous pesions avec

soin les détails nombreux allégués par ces autorités si diverses, et que nous les rapprochions des circonstances, du temps, du caractère, de la position et des désirs de Raleigh, il ne sera pas difficile de parvenir à la connaissance de la vérité. De nombreux complots enveloppaient le trône de Jacques, les uns tramés par des catholiques obscurs, les autres par des agens espagnols, un enfin par des seigneurs mécontens. Raleigh, dont le caractère a plus d'un rapport avec celui du célèbre lord Shaftesbury, connut, de ces complots, deux seulement, celui que tramaient les Espagnols, et celui dont lord Cobham, son ami, avait pris la direction. Qu'il ait conspiré avec les Espagnols en faveur de l'Espagne, objet de sa haine constante, c'est ce que l'on ne peut admettre; qu'il ait été instruit des projets de Cobham, lui-même l'avoue : « Je suis perdu, dit-il, pour avoir écouté un homme léger (*I listened to a vain man.*) » Malheureusement cet homme léger lui proposait une forte pension de l'Espagne, et le fait fut prouvé au procès. Sans confiance dans la capacité de Cobham, mais désirant, comme on ne peut en douter, la réussite des plans qui le délivreraient de Jacques Ier et de Cecil, il ne semble pas avoir trempé activement et personnellement dans le complot, mais s'être réservé un rôle plus habile, conseillé par sa ruse et par sa vengeance, celui d'instigateur et de moteur secret, attendant l'évènement pour recueillir plus tard les fruits d'une conspiration aux dangers de laquelle il échappait. Voilà ce qu'espérait le prudent Raleigh. Il se fiait si bien à sa ruse, qu'il se porta lui-même dénonciateur de Cobham, lorsque Cecil, averti de la conjuration, les fit arrêter l'un et l'autre. Cobham, furieux de cette dénonciation, rejeta aussitôt le poids de la conjuration sur Raleigh; puis, se souvenant qu'il n'avait aucune preuve matérielle contre ce dernier, dont la participation avait été indirecte et oblique, il se rétracta lâchement, revint sur sa rétractation, la renouvela, l'anéantit, et finit, sur l'échafaud même, par déclarer Walter Raleigh son complice. On dirait que Cobham, d'une intelligence aussi bornée que confuse, guidé dans ces voies périlleuses par un génie plus fort et plus habile, ignorait lui-même s'il lui était permis d'accuser Raleigh, et si l'assentiment tacite de ce dernier, son instigation sourde et cachée, pouvaient être allégués comme preuves. C'était l'habitude de Raleigh de mener à son but ceux qui l'environnaient. « Il prétend, dit son ami Northumberland, dominer et faire mouvoir toutes les pensées et toutes les conduites. » Cette domination *des pensées et des conduites*, qui se représentait vivement au faible cerveau de Cobham, lui arrachant tour à tour des inculpations

amères et des excuses pour Raleigh, nous semble la véritable clé de l'énigme. A couvert sous l'abri de sa prudence, Raleigh n'avait rien écrit, rien livré, rien donné au hasard; il n'avait point vu l'ambassadeur étranger, il n'avait point reçu chez lui les conspirateurs; il laissait Cobham marcher seul, et ce dernier, tout enflammé de vagues discours et de provocations indirectes, pouvait se perdre sans ruiner son ami. Raleigh le croyait; il comptait sur ses habiles précautions. Arrêté, il espéra se tirer d'affaire en dénonçant Cobham. Lâcheté audacieuse qui le perdit. Elle leva les scrupules de Cobham, qui s'écria : « Traître! infame! monstre! » et le chargea à son tour.

La moralité d'une telle conduite est d'une appréciation facile. Elle imprime à ce nom fameux une flétrissure plus profonde que le crime ou le malheur d'un complot avéré, dont Raleigh eût espéré les bénéfices et couru les chances. Ainsi jugeaient les contemporains et le public. Les Anglais, qui avaient eu tant de pitié d'Essex, ne trouvaient que mépris et haine pour Raleigh. Il pouvait entendre, de sa chambre dans la Tour, les malédictions populaires. Désespéré, il tenta de se suicider, « car je ne pourrais (dit-il dans une magnifique lettre à sa femme) subir les amères railleries de mes ennemis, leur attente féroce, les cruelles paroles des avocats et des juges, les infames sarcasmes du vulgaire, tout ce qui fait de moi un spectacle et un jouet d'horreur. » Son ennemi Cecil, qui poursuivait sa mort avec une persévérance froide, vint l'examiner après le suicide; il le trouva « incapable de soutenir son malheur, protestant de son innocence, insouciant de la vie. » La blessure fut guérie, et on le transféra de la Tour de Londres à Winchester, où il fut jugé. Le carrosse de Raleigh, que l'on avait confié à la garde de sir Robert Mansel, sortait de Londres au milieu des imprécations universelles. « Il est extraordinaire, dit un contemporain, nommé Hicks, dans sa lettre à Shrewsbury, combien cet homme est détesté; sur toute la route, les passans vomissaient contre lui les paroles les plus amères. J'avoue que s'il me fallait affronter une haine aussi générale, j'aimerais mieux mourir. Pour lui, il disait : *C'est de la canaille; je la méprise et n'y pense pas.* »

Voici venir pour Raleigh une nouvelle époque. La marque particulière de cette vie, c'est une parfaite lâcheté dans la bonne fortune et une sublimité inattendue dans l'extrême péril. Ame excessive, qui avait besoin d'une catastrophe pour s'y déployer et y apparaître; sur les bords de l'Orénoque, à Fayal, à Cadix, dans la poudre et la mêlée, dans le naufrage et la tempête, au milieu de peuples sau-

vages et de marins rebelles, il y a un grand homme, qui se nomme Raleigh. Auprès de l'échafaud d'Essex et de la coquette Élisabeth, entre l'imbécile Cobham et les acheteurs de graces, vous ne trouvez plus qu'un courtisan vénal, inventeur de mensonges lucratifs et fabricant de noires intrigues. L'Angleterre le voyait sous ce dernier aspect, lorsque ses ennemis se réunirent pour le juger, c'est-à-dire pour l'accabler. « J'aurais fait, dit un contemporain, cent milles à pied pour le voir pendre! » — « L'extrême haine qu'on lui portait, dit un autre, faisait de son procès criminel et de sa mort espérée une allégresse universelle. »

En une demi-journée tout changea. Raleigh retrouva en lui le grand homme, usa de son éloquence, ménagea ses ressources, déploya son sang-froid, et se montra si grand, que la sympathie, l'admiration et l'enthousiasme entourèrent le condamné. « L'extrême pitié, dit le même contemporain, vint tout à coup remplacer l'excès de la haine. » « C'est le plus heureux jour de Raleigh, dit sir Dudley Carleton, tant cet homme, dont la mort est décidée, a fait preuve d'esprit, de modération, de savoir, de courage et de force. » Le messager que Jacques Ier avait chargé de venir lui rendre compte des résultats du procès s'exprima ainsi : « Jamais, dans le passé, nul ne fut aussi éloquent; nul ne le sera jamais autant. J'aurais fait hier cent milles pour le voir pendre; j'en ferais aujourd'hui mille pour le sauver. » Cook et Popham, l'avocat-général et le grand-juge, l'avaient interrompu par des invectives; Cecil, présent au procès, l'avait insulté par sa commisération hypocrite. Il ne s'était pas démenti un instant, calme, simple, froid, répondant à tout, repoussant les insultes par la dignité, les accusations par la logique, opposant la fermeté à la colère et le sourire à l'invective. « Vous êtes un infame! disait Cook. — Vos phrases ne sont pas des preuves, disait Raleigh. — Traître! vipère! monstre infernal! criait l'accusateur. — Ce sont des mots! — Je manque d'expressions pour dire ce que vous êtes! — Il paraît que les expressions vous manquent; vous vous répétez beaucoup! — Votre instigation a tout fait, homme abominable, serpent d'enfer! — Ces paroles ne conviennent pas à un homme de votre qualité et de votre mérite. Mais je m'en console; vous n'avez contre moi que ces argumens. — Ah! vous êtes en colère! — Je n'ai point de motif de colère. — Vous êtes un homme adroit. — Toutes les preuves qui militent contre moi sont-elles de l'adresse? toutes les accusations portées contre moi sont-elles probables? » Déclaré coupable par le jury, quoique les preuves manquassent, et que le témoignage unique de Cobham ne

fût pas suffisant selon la loi anglaise, il conserva jusqu'au bout sa dignité dénuée d'orgueil et cette simplicité héroïque, admirée de ses nombreux ennemis. Jacques Ier, aussi bizarre dans ses bonnes actions que dans ses mauvaises, fit monter sur l'échafaud tous les conspirateurs, excepté Raleigh, qui contemplait ce spectacle d'une fenêtre et qui riait, dit l'ambassadeur de Beaumont. Le shériff, au moment où Cobham, Grey et Markham allaient être décapités par le bourreau, annonça au peuple et aux condamnés que le roi faisait grace aux coupables. Raleigh continuait à rire; ce qui prouve, dit Beaumont, qu'il était instruit de la singulière comédie que Jacques Ier avait inventée. Quant à lui, pendant treize années entières, il fut détenu dans l'intérieur de la Tour de Londres, conservant la liberté de ses actions, se livrant à son goût pour les expériences de chimie et de physique, recevant ses amis, communiquant ses observations aux gens de lettres et aux savans de l'époque, et s'occupant à rendre, comme il le dit avec tant d'énergie, *sa pensée visible*.

C'était chose curieuse de voir le brillant gentilhomme, le courtisan, le soldat, revêtir le tablier du pharmacien, transformer en laboratoire un poulailler du jardin de la Tour, et « passer, comme le dit sir William Wade, gouverneur de cette prison (dans une lettre à Cecil), toute la journée au milieu des alambics. » Mais, s'il n'avait été que distillateur et inventeur d'un nouveau *cordial*, cet amusement aurait médiocrement protégé sa gloire. Il occupa mieux son temps. Que la retraite et la méditation aient réformé, ainsi que le prétend l'évêque Hall, les défauts originels de sa nature, nous ne le pensons pas, et le reste de sa vie prouvera bientôt que l'expérience, en le frappant de coups redoutables, ne l'avait point corrigé. Si son caractère resta le même, sa pensée, agrandie par la méditation et la retraite, refoulée et concentrée sur elle-même, loin des intrigues du palais et du bruit de la mêlée, sentit pour la première fois son empire et sa puissance. Combien de souvenirs impérieux et de réflexions fécondes durent se presser dans le cerveau de ce captif, qui pouvait dire comme notre poète :

..... Dieu, le grand Dieu, me jetant sur la mer,
Plusieurs fois m'abysma, sans du tout m'abysmer.
J'ai veu des creux enfers la caverne profonde;
J'ai esté balancé des orages du monde.
Aux tourbillons venteux des guerres et des cours
Insolent, j'ai usé ma jeunesse et mes jours.
Je me suis pleu au fer. . . . . .

. . . . . Et l'ame toujours vive,
J'ai guerroyé! . . . . . (1).

Jamais la création littéraire ne fut sollicitée par des aiguillons aussi poignans. Il avait couru les mers, les champs de bataille et les deux mondes, exploré des régions nouvelles, vu les cours, les prisons et la mort présente. Tout ce qu'il savait, tout ce qu'il avait souffert, tout ce qu'il avait pensé demandait une expression et un déploiement. Si cet homme eût écrit avec quelque véracité les mémoires de sa vie, le livre eût pris rang à la tête des monumens historiques de tous les âges; mais cette vie avait été si équivoque, si peu vraie, si souvent odieuse dans sa gloire, si étrangement confuse, si bizarrement remplie de lumières et d'ombres, de mensonge et de grandeur, qu'il n'osait sans doute la regarder en face. D'ailleurs il espérait la liberté, et c'était un danger et une imprudence pour lui de toucher au règne de Jacques, à celui d'Élisabeth, aux intrigues d'une époque dont il avait parcouru tous les souterrains. Il résolut, selon sa dextérité habituelle, d'échapper à ce péril, et d'écrire l'*Histoire du monde*. Appelant à lui le secours des hommes lettrés, de Ben-Jonson et de plusieurs autres, s'appuyant sur leur érudition, disposant les matériaux qu'on lui apportait, il trouva moyen de mêler à ce récit ses propres résultats sous forme de digressions et de réflexions accessoires; ces fragmens de méditation, d'expérience et de philosophie politique dont sa pensée était surchargée, composent la partie capitale de l'œuvre. C'est le procédé de Montesquieu, de Machiavel, de Montaigne et de Vico. Tous les esprits puissans qui préfèrent le fonds à la forme et le poids de l'or à l'habileté de la dorure ont cédé à cette prédilection pour la pensée. Eut-il des collaborateurs? La *Revue d'Édimbourg* repousse avec indignation une telle hypothèse. Mais Ben-Jonson affirme que « les meilleurs esprits de l'Angleterre lui apportèrent leur secours. » Algernon Sidney répète cette assertion. Lingard, Hume et Southey la confirment. Elle nous semble vraie sous un seul rapport. Les faits, la chronologie, les citations, l'érudition, la partie faible et pédantesque de l'œuvre, appartiennent, nous n'en doutons pas, aux savans collaborateurs qui donnèrent à Raleigh tout ce que le siècle pouvait fournir, tout ce que lui-même n'avait pu acquérir, tout ce que la postérité voit sans estime, un savoir mal digéré, dénué de critique et rempli d'er-

(1) Théodore Agrippa d'Aubigné, *les Vengeances*.

reurs. Mais ce qu'il ne faut attribuer qu'à lui, c'est le coup-d'œil qu'il a jeté avant Bossuet sur la marche providentielle des empires, cette mâle et poétique unité du développement historique, cette liberté d'observations, cette simplicité de ton, cette richesse de résultats pratiques, ces images simples et nerveuses, cette originalité qui rappelle Montaigne, et cette fermeté grandiose qui n'est pas sans rapport avec l'aigle de Meaux. Voilà sa gloire. Il est pour la prose anglaise ce que Calvin est pour notre prose. Il occupe un trône dans la littérature anglaise. Plus pur et plus net que Bacon, il échappe au défaut des écrivains contemporains et antérieurs, au pédantisme. Comme Cervantes, qui était aussi un homme d'action, Raleigh a le premier introduit en Angleterre l'éloquence des choses et celle des idées. Se débarrassant de la citation et de la métaphore, il a employé la phrase nue, sortant, comme Minerve, franche et forte du sein de la pensée.

Quand Cecil et Somerset, l'un son ennemi, l'autre enrichi par la confiscation de ses biens, eurent quitté la scène, l'un enlevé par la mort, l'autre par la disgrace, Raleigh, qui avait reconquis l'estime par la fermeté de sa conduite pendant les débats de son procès, et la gloire par la publication de son livre, acheta sa liberté de la famille Buckingham, qui reçut quinze cents livres sterling du prisonnier et obtint sa grace. Cette gloire et cette estime, il va se hâter de les perdre.

VI. — DERNIÈRES SCÈNES.

Libre, il promit au roi une mine d'or, à ceux qui voudraient l'accompagner l'*Eldorado*. Jacques, toujours timide, averti par l'ambassadeur espagnol que les intentions de Raleigh sont d'aller faire la guerre aux possessions espagnoles, ne signe point de lettres de grace, n'accorde pas à Raleigh son pardon, « le laisse traîner après lui, comme dit éloquemment Raleigh, la chaîne de son supplice, » et insère dans la patente qu'il lui accorde une clause expresse portant défense d'attaquer les Espagnols. Il part. Son premier acte est de mettre à feu et à sang la ville espagnole de Saint-Thomas. Son équipage, qu'il veut engager à courir les mers, comme *pirates*, s'y refuse, se révolte, et le ramène à Plymouth. Là commence un nouveau drame que nous laisserons à un chroniqueur contemporain le soin de raconter. Ce récit, dénué d'élégance et même de clarté, a du moins l'avantage d'une exactitude minutieuse.

« Peu de temps, dit-il, après le débarquement de Raleigh à Plymouth, sir Lewis Stuckley, son parent, amiral du comté de Devon, reçut l'ordre de s'emparer de sir Walter, et de le transporter à petites journées, à cause de la faiblesse de sa santé, à Londres. Sir Stuckley, proche parent du chevalier, se hâta d'obéir. Raleigh, déjà en négociation avec le patron d'une barque française pour passer en France, s'était mis en route pour aller rejoindre la barque, mais quelques réflexions tardives le firent hésiter, et il attendit. Stuckley eut donc le temps de s'assurer de sa personne. Il se dit malade, et gagna le médecin Manouri, Français de naissance; ce Manouri, par des vésicatoires, des potions et des préparations chimiques, fit naître une foule de cloches et de pustules sur le front, les joues, la poitrine, les bras, les jambes de Raleigh. Alors il contrefit l'insensé, frappant la terre des pieds et des mains, s'arrachant les cheveux, jurant et criant continuellement : « Merveille de Dieu! est-il possible que le malheur me retombe ainsi sur la tête? » Le médecin rapporta tout cela à M. Stuckley, qui eut pitié de l'état du prisonnier..... »

Raleigh contrefait l'aveugle et l'insensé, se traîne à quatre pattes dans sa chambre, prend des vomitifs, et semble se réjouir beaucoup de cette farce digne d'Arlequin,

« ..... Lorsque Manouri, sur la prière du domestique, entra seul dans le cabinet, il trouva le chevalier au lit; et, lui ayant demandé ce qui lui manquait, Raleigh répondit : « Il ne me manque rien; j'ai fait cela pour m'amuser. » Raleigh demanda alors le vomitif promis. Sir Stuckley étant entré, Raleigh recommença sa comédie; il simula des convulsions et des attaques de nerfs; il contracta ses bras et ses jambes; l'amiral et la personne qui l'accompagnait eurent toutes les peines du monde à le mettre en repos. Sir Lewis lui fit frotter tout le corps avec des linges chauds, jusqu'à ce qu'il fût en sueur. Raleigh avait grand'peine à ne pas rire. Seul avec Manouri, il lui disait : « C'est un grand médecin que Stuckley. »

« Les pustules causées par les vésicatoires étaient devenues si nombreuses et si horribles, que Stuckley et les conseillers royaux, chargés d'interroger le chevalier, ne pouvaient vaincre leur répugnance. Manouri, à qui l'amiral avait demandé conseil, ne lui donnait que des renseignemens superficiels et peu satisfaisans; l'amiral se mit à réfléchir et fit part de la circonstance à l'évêque d'Ely. Celui-ci conseilla d'appeler encore deux autres médecins. Ces médecins, en examinant le patient, ne surent que penser. Il défendirent de l'exposer

à l'air, ce qui, dirent-ils, pourrait lui coûter la vie. Ils écrivirent leur déclaration, que Manouri signa avec eux.....

« ..... Un jour, Raleigh, se trouvant seul dans son cabinet avec Manouri et se promenant en chemise de long en large, se mit à se regarder dans la glace, et lui dit tout bas : « Comme nous rirons un jour de nous être si bien moqués du roi, du conseil, des docteurs et des Espagnols! »

« Le 1er août, le roi arriva à Salisbury. Raleigh, qui s'attendait à être bientôt conduit à Londres, avait de son lit, par l'intermédiaire de Manouri, écrit différentes lettres et pris des mesures pour sa fuite. Comme il pensait que son chirurgien lui était dévoué, il n'hésita pas de se découvrir entièrement à lui, et lui fit de nouvelles promesses, s'il voulait continuer à le servir. Manouri, qui craignait les suites de la fuite du chevalier, feignit d'entrer dans ses vues. Celui-ci lui confia alors les détails de ses préparatifs. Le capitaine King était chargé de tenir à sa disposition, près de Gravesend, une barque louée, et de venir le chercher dans un petit bateau. Pour cela, il était nécessaire que Raleigh changeât de logement; il désirait être transféré dans sa propre maison. De là, il pensait pouvoir facilement échapper par une porte secrète à la vigilance de Stuckley. Manouri promit de le seconder. Il ajouta qu'il pensait que l'apologie que le chevalier avait envoyée au roi et au parlement suffirait pour le mettre à l'abri des poursuites. A cela, sir Walter répliqua : « Ne m'en parlez pas; un homme qui tremble pour sa vie n'est jamais tranquille. »

« La demande de Raleigh, qui désirait se faire soigner dans sa propre maison, lui fut accordée, à la sollicitation de quelques amis. Manouri, en l'apprenant, chercha à le tranquilliser, et lui dit : « Le « roi, qui vous a fait cette grace, a clairement montré par-là qu'il ne « veut pas votre ruine. » Mais le chevalier, secouant la tête, répondit : « Je n'ai pas de confiance. On a tout employé pour attirer le duc « de Biron à la cour, et une fois là, sa tête est tombée. Je suis certain « qu'ils sont convenus qu'il serait plus utile pour l'intérêt de l'état « de faire mourir un seul homme que de détruire les rapports com- « merciaux et les traités avec l'Espagne, rompus par cet homme. Le « sang d'un homme ferait marcher le commerce..... »

L'audace de Raleigh, ses ruses, ses menaces, commencèrent à effrayer Manouri. Quand Raleigh vit son confident ébranlé, il résolut de se fier à Stuckley. Ce dernier fit semblant de se laisser corrompre, et Raleigh fut perdu.

« ..... On partit pour Londres, et sir Walter fut transporté dans sa maison. A peine son arrivée fut-elle connue, que M. de La Chesnay, agent de Leclerc, ambassadeur de France, se présenta chez lui, de la part de son maître, désirant l'entretenir de choses importantes et qui concernaient le chevalier lui-même. M. de La Chesnay lui offrit une barque française et des lettres de recommandation pour le gouverneur de Calais; il lui dit qu'un seigneur était parti pour aller l'attendre dans cette dernière ville, chargé de tout préparer pour la continuation du voyage. Raleigh refusa la barque (parce qu'il avait plus de confiance dans la barque anglaise déjà louée), mais il accepta avec reconnaissance les lettres de recommandation, tous les amis qu'il avait en France étant morts. Le désir ardent de retrouver sa liberté peut seul expliquer l'imprudence avec laquelle le chevalier se fia à un étranger qu'il n'avait jamais vu, comme il le dit lui-même. Cette prétendue protection française n'était qu'un piége dans lequel ses ennemis, toujours vigilans, voulaient le faire tomber. Ils laissèrent la chose mûrir. Stuckley avait voulu se rendre maître d'une preuve positive de la liaison de Raleigh avec la France; chaque jour il envoyait au conseil intime le rapport de ce qui s'était passé chez le prisonnier, et de ce qu'il avait pu entendre dire par lui-même et sur lui. Le troisième jour après son arrivée à Londres, Raleigh quitta secrètement sa maison; accompagné de King, de Stuckley et de son fils, il monta dans la barque dont nous avons parlé pour descendre la rivière vers Gravesend. Un petit bateau qui les suivait de près donna de l'inquiétude au chevalier. Comme le flux n'arrivait pas, ils furent obligés de mettre pied à terre près de Greenwich. Là, Stuckley, changeant tout à coup de ton, s'empara de King, pendant que les personnes qui étaient dans l'autre bateau, et qui n'étaient que des agens de police, débarquaient également. Raleigh fut transporté dans une auberge, et le lendemain enfermé dans la Tour. »

Tel est le récit du contemporain. On voit, dans ces misérables tentatives, apparaître le délit originel de Raleigh, ce malheur dont il n'a jamais pu se défaire, et qui s'est mêlé à ses qualités, à ses triomphes, comme à ses catastrophes; c'est la préférence absolue donnée au succès, le besoin de réussir par tous les moyens possibles. Il avait reçu cette triste leçon au milieu des guerres civiles de la France. Une race dont la vivacité va droit au fait, dont le génie est pratique, dont la pensée rapide aperçoit toujours le résultat d'une action sans s'arrêter dans les lenteurs de la théorie et dans les nuages du rêve, a

prononcé la première ce mot terrible : *Væ victis!* malheur aux vaincus! C'est la prédominance du fait sur le droit, l'action absorbant la moralité. Un peuple ainsi convaincu se donne à lui-même une impulsion irrésistible; mais il se soumet aussi à des conséquences dangereuses : il admet le règne de l'apparence et fait trôner l'illusion. S'il suffit d'être vaincu pour sembler coupable, on est coupable dès qu'on paraît vaincu, victorieux et dominateur dès que l'on s'attribue les semblans du succès; on succombe à la chimère et l'on triomphe par elle. Cette confusion des réalités et des apparences, des vérités et des mensonges, favorisant le règne de la fraude, de la violence et de l'iniquité, entraîne dans les temps de troubles des crimes effroyables. Elle encourage les dupeurs d'ames et plaît aux escrocs de la gloire. Voilà ce que disait, du temps de Walter Raleigh, un homme de l'esprit le plus pénétrant et le plus hardi, celui que j'ai souvent cité, parce qu'il offre sous son aspect généreux et honorable la contre-partie du caractère mêlé de Raleigh, d'*Aubigné*, qui enveloppait son attaque d'une allégorie ingénieuse, de peur sans doute de blesser au vif ses contemporains. Le baron de *Fœneste* (1) n'est autre chose que le *baron de l'Apparence*. Raleigh, élevé à l'école des Guise et de leurs adversaires, disait lui-même au grand-chancelier : « Le succès n'admet pas de critique. On n'est point pirate quand on prend des millions. » C'est le fonds de la moralité de Raleigh.

J'ai dit la dernière scène honteuse du grand drame de Raleigh; j'ai laissé un chroniqueur vous exposer ce douloureux spectacle, le conquérant de Fayal, le héros de Cadix, descendant à de ridicules farces pour sauver quelques jours d'une vie souvent et noblement exposée. Livré au bourreau par Jacques Ier, qui avait laissé peser sur lui la sentence de mort, et que l'ambassadeur d'Espagne sollicitait avec instance, il se releva tout à coup. Ses derniers jours furent dignes de celui qui avait écrit le vers cornélien :

Who oft doth think, must needs die well.

L'homme qui sait penser ne peut que bien mourir.

Du moment où il se vit captif, il se vit mort, et toute sa *fortitude*

(1) Roman comique de Th.-Agrippa d'Aubigné, dont la pensée philosophique n'a pas été complétement appréciée. *Fœneste*, c'est l'homme qui paraît, *phaïnestai*. D'Aubigné, érudit et homme d'esprit, a emprunté au grec, selon l'habitude du XVIe siècle, le nom satirique de son héros. Il oppose au *baron de l'Apparence* (*Fœneste*) l'homme des *réalités*, M. Éné (*einai*), celui qui est véritablement courageux, noble et fort.

se déploya de nouveau. Ses juges le traitèrent avec un respect qui touchait à l'étonnement. « Allez, lui dit le grand-juge, homme plein de calamités, je n'ajouterai pas des afflictions nouvelles à vos afflictions. Vous qui avez été général, grand capitaine et d'un mâle courage, jetez-vous dans la mort, comme vous vous jetiez dans la mêlée. *Mors me expectat et ego mortem expectabo.* »

Il remercia le grand-juge de sa bonne opinion, et passa la nuit à mettre ordre à ses affaires. Sa dernière lettre à Élizabeth Throckmorton, sa femme, qui l'avait tendrement aimé, est à la fois un beau fragment dans l'histoire du cœur humain et un exemple mémorable de cette éloquence nerveuse qui n'a pas d'autre ornement que sa force; nous avons un double intérêt à la citer.

« Vous recevrez, ma chère femme, mes paroles suprêmes dans ces dernières lignes. Mon amour, je vous l'envoie pour que vous en gardiez la souvenance après ma mort; et mes conseils, pour vous diriger quand je ne serai plus. Je ne veux point vous dire mes peines, chère Élizabeth; qu'elles descendent au sépulcre avec moi, et qu'elles s'ensevelissent sous ma cendre. Puisque la volonté de Dieu n'est pas que je vous revoie, soutenez ma perte patiemment et avec un cœur digne de vous.

« Recevez tous les remerciemens que peut concevoir une ame, que des paroles peuvent exprimer, pour les soins et les fatigues que je vous ai causés. S'ils n'ont pas eu le succès que vous désiriez, ma dette n'est pas moindre; mais l'acquitter dans ce monde est impossible.

« Je vous supplie, au nom de l'amour que vous m'avez porté vivant, de ne pas vous condamner à une longue retraite, mais de réparer, autant que possible, ma fortune détruite et celle de votre pauvre enfant. Votre deuil ne peut m'être utile, à moi qui ne suis que cendre.

. . . . . .

« J'espère que mon sang éteindra le mauvais vouloir de ceux qui désiraient ma ruine, et qu'ils ne voudront pas tuer vous et les vôtres par l'excès de la misère. A quel ami vous adresserais-je? Je ne sais; tous les miens m'ont abandonné au moment de l'épreuve. Je suis bien affligé de ne pas vous laisser un patrimoine plus considérable, étant ainsi surpris par la mort; et Dieu, le grand Dieu qui fait tout, ayant prévenu mes desseins. Si vous pouvez vivre exempte de besoins, ne désirez pas davantage. Le reste n'est que vanité. Aimez Dieu; vous trouverez en lui la grande et durable consolation.... Apprenez à votre

fils à l'aimer de bonne heure; Dieu sera pour vous un époux, pour lui un père... époux et père qu'on ne vous enlèvera pas.

« ..... Quand je serai mort, sans nul doute vous serez fort recherchée, car le monde pense que j'étais fort riche. Prenez garde aux faux-semblans. Nul plus grand malheur ne peut vous arriver, que de devenir la proie du monde et d'être ensuite méprisée de lui. Je ne parle pas ainsi (Dieu le sait!) pour vous déconseiller le mariage; c'est le parti le meilleur pour vous, devant Dieu et devant le monde. Quant à moi, je ne suis plus vôtre, vous n'êtes plus mienne. Dieu nous a séparés. Dieu m'a retranché du monde et m'a séparé de vous. Souvenez-vous de votre pauvre enfant, pour l'amour de son père, qui vous aima dans sa meilleure fortune. Si j'ai désiré vivre, Dieu sait que je l'ai désiré pour vous et votre enfant: mais sachez, chère femme, que votre fils est le fils d'un homme digne du nom d'homme, qui méprise, quant à lui, la mort sous ses plus odieuses formes. Je ne puis en écrire bien long. Dieu sait que je n'ai pas beaucoup de loisir, et que j'ai peine à dérober quelques heures de la nuit, pendant que tout le monde dort: il est aussi temps que je détache mes pensées de la terre. Réclamez mon corps et déposez-le, ce corps que l'on n'a pas voulu vous rendre vivant, près de mon père et de ma mère. Je ne puis en dire davantage. Le temps et la mort m'appellent.....

« Celui qui fut à vous et qui n'est plus à lui,

« WALTER RALEIGH. »

Après avoir écrit la nuit, dans son cachot, cette naïve et forte épître, dans laquelle respire tant de grandeur, il s'aperçut que la lumière qui l'éclairait avait besoin d'être mouchée, et se rappelant son ancien métier d'homme d'esprit, il improvisa des vers dont voici la traduction exacte:

A quoi bon conserver cette mèche obscurcie,
Un reste de lumière, un lumignon fumeux?
Le lâche craint la mort; l'homme brave aime mieux
Éteindre d'un seul coup sa splendeur et sa vie.

Puis il éteignit la lumière et se coucha.

Nous laissons le même contemporain raconter ses derniers momens:

« Transon (doyen de Westminster, plus tard évêque de Salisbury), dit que Raleigh fut grand, résolu et ferme, quoique humble

et religieux. « Lorsque je commençai à le préparer à la mort, dit ce prêtre, il se montra si tranquille sur ce point, que j'en fus étonné. Lui ayant dit que des serviteurs de Dieu, dans une meilleure cause, avaient tremblé, il m'avoua que, lui aussi, mourait avec répugnance, mais que, Dieu merci, il ne craignait pas la mort; car, ajoutait-il, cela ne dépend que de l'imagination. J'aime mieux mourir comme cela que d'une fièvre chaude. »

Cette résignation, Raleigh la conserva jusqu'au dernier moment. Le peuple, devenu son ami, l'accueillit avec des applaudissemens; ses aventures, ses travaux, ses ouvrages se représentèrent vivement à la pensée de la foule. La beauté de sa tournure, que l'âge n'avait point effacée, sa démarche fière et assurée, ses yeux vifs, brillans et perçans, dont les malheurs avaient à peine affaibli le feu, excitaient sur son passage la pitié et l'admiration; il invita un grand nombre de hauts personnages à assister à son exécution, et écrivit lui-même les lettres, comme s'il les eût priés de venir prendre part à une fête; tous s'empressèrent de s'y rendre. Le 29 octobre 1618, cet acte sanglant eut lieu dans le vieux palais de Westminster, en face de la salle du parlement; sir Walter était conduit par les juges du comté de Middlesex. Il parut sur le théâtre de la mort avec le même calme qu'il avait montré depuis le prononcé du jugement. Il salua ses amis à droite et à gauche. Il portait un pourpoint de satin brun, un gilet de soie noir broché d'argent, des bas de soie gris-perle, et un manteau de velours noir broché d'argent. Son ancienne élégance reparaissait dans la sévérité même de ce funèbre costume. Quand le shérif eut crié silence, il dit, s'adressant au public :

« Je désire que l'on m'écoute, quoique je parle très bas: j'ai la fièvre tierce, et c'est aujourd'hui le jour et l'heure de ma maladie; si je montre quelque faiblesse, qu'elle soit attribuée à ma maladie! »

Apercevant lord Arundel et lord Doncaster à une fenêtre :

« Je remercie Dieu, dit-il en les regardant, de ce qu'il me permet de mourir, non dans les ténèbres, mais en présence de cette assemblée de gens honorables... Je hausserai la voix, gentilshommes, dans l'espoir d'être entendu de vos seigneuries! »

— Nous descendrons sur l'échafaud, interrompit Arundel.

« En effet, les gentilshommes descendirent, remontèrent la petite échelle de la charpente et l'entourèrent. Il leur serra la main, continua, et s'excusa noblement des imputations qui lui étaient faites,

prenant Arundel à témoin de la promesse qu'il lui avait donnée de revenir en Angleterre, quelle que fût l'issue de son entreprise. Ce fait fut solennellement attesté par le comte, qui se trouvait près de lui. Il parut péniblement affecté du reproche qui lui avait été souvent adressé, d'avoir ri pendant l'exécution du comte d'Essex; « au contraire, dit-il, j'ai versé des larmes amères en voyant l'échafaud du comte, cela m'a fait prévoir mon propre sort. Tous ceux qui m'avaient aimé du vivant d'Essex se sont détournés de moi après sa mort. » Il avoua que sa maladie était une feinte, qu'il avait trompé ainsi ses gardiens, et que son but avait été d'exciter la commisération, et de gagner du temps pour se sauver. Il reconnut que cette ruse était une faute, et il en demanda pardon; mais il s'écria d'une voix ferme que sa mort était l'ouvrage de l'Espagne.

« De là, il passa à des considérations plus sévères; il pria avec ferveur, puis déclara à tous les assistans que ses péchés étaient grands et nombreux. « J'ai marché dans la route de l'orgueil, ayant été suc-« cessivement, et souvent à la fois, homme de cour, soldat, capitaine, « amiral, général et marin, tous états où les vices abondent.

Il finit par ces mots : « Je prends congé de vous, faisant ma paix avec Dieu. » Puis, il saisit la hache, en examina le tranchant, et dit : « Le remède est sévère, mais il guérit tous les maux. » Et alors il salua amicalement le bourreau, lui pardonna, et le pria de frapper, à un signal donné, *vite* et *juste*.

« Après avoir levé une dernière fois vers le ciel un regard humble, mais serein, il pria de nouveau, ce qui émut au dernier point les spectateurs, et recommanda son ame à Dieu. Comme il avait déjà posé le cou sur le billot, un des assistans demanda qu'on plaçât son corps de manière à ce qu'il regardât l'est. Raleigh, que même dans ce moment son humeur gasconne n'avait pas abandonné, releva la tête et dit à cet homme : « Mon ami, mon ame fera le voyage, que mon corps soit placé vers l'est ou vers l'ouest. » Cependant il se conforma à ce désir. Lorsque la tête fut tombée, le bourreau la montra au peuple, en se taisant contre les usages, et sans dire : « Dieu conserve le roi! » — Le bourreau était muet. —

Tel fut le dénouement de cette vie extraordinaire qui a embarrassé les biographes. Raleigh a été aussi loin dans la route de la grandeur humaine, que l'audace, la souplesse et le génie peuvent porter un homme qui préfère la gloire aux principes.

Il était né dans un temps qui fomentait l'ardeur vague de l'ambition, laissant tout espérer à la témérité, et enivrant de magnifiques promesses les ames violentes. Nous savons aujourd'hui, fils du XIXe siècle, ce qu'une époque peut contenir de désirs immodérés, d'espérances sans terme et de désirs insatiables. Raleigh désira être et fut tout; plus d'une fois il atteignit le succès, et sa renommée incomplète demeura comme suspendue entre tous ces genres de gloire. On l'a vu tout commencer, ne rien accomplir; de succès en succès n'aboutir qu'à des avortemens, et devoir son véritable triomphe à sa prison, lorsque cette ardeur fixée se concentra dans des pensées sévères, et valut à Raleigh la gloire littéraire, celle qui protége encore avec le plus de certitude et de magnificence une renommée équivoque.

A cette leçon curieuse rien ne manque, ni les incidens romanesques d'un drame lointain, ni les péripéties sanglantes ou fatales, ni les bigarrures de la comédie. Si magnanime de temps à autre que certains ne veulent pas croire à ses faiblesses, si dédaigneux de la vérité et de la morale que certains ne veulent pas croire à son héroïsme; sans arrêt, sans repos, sans scrupule; ame qui désire tout, ambition qui prétend à tout, générosité qui veut tout donner, avidité qui veut tout prendre, ardeur d'admiration qui embrasse mille espèces de grandeur; enthousiasme qui ne s'arrête à rien, et qui cherche les objets de la convoitise la plus diverse; intrigant, vénal, sans pitié; puis sublime; — devant une dépense si vaste de qualités annulées ou perdues, l'historien reste comme épouvanté. La vie de Raleigh ne serait-elle pas un enseignement énergique, digne de fixer l'attention des temps nouveaux?

PHILARÈTE CHASLES.

THÉATRE ESPAGNOL.

LE DRAME RELIGIEUX.[1]

Le fanatisme religieux, l'un des traits distinctifs des temps d'ignorance et de barbarie, s'affaiblit d'ordinaire à l'approche de la civilisation et disparaît tout-à-fait au milieu de l'éclat qu'elle répand lorsqu'elle a achevé de se développer. En cela, comme en bien d'autres choses, l'Espagne a fait exception aux lois générales de l'humanité. Pendant le moyen-âge, lorsque l'Europe entière était livrée aux ténèbres d'une superstition cruelle et grossière, un esprit de tolérance au moins relative régnait dans la Péninsule. Les chrétiens, placés en présence des Maures contre lesquels ils luttaient depuis des siècles avec des succès divers pour reconquérir leur indépendance et leur territoire, avaient sans doute puisé dans cette lutte prolongée le principe d'un attachement vif et ardent pour des croyances devenues le symbole de leur nationalité; mais d'un autre côté ils se trouvaient en contact continuel avec une population dans laquelle ils ne pouvaient méconnaître, malgré la différence de sa foi, des lumières supérieures, le goût des arts, une riche imagination, un caractère chevaleresque et même une grande douceur de mœurs. Ce contact était évidemment incompatible avec les préjugés absurdes, avec les haines furieuses qui partout ailleurs, chez les nations chrétiennes, s'associaient à l'idée de la

(1) Voyez les livraisons du 15 mars et 1er mai.

moindre dissidence religieuse. Les vicissitudes de la guerre, en faisant successivement dans chaque province, dans chaque ville, passer les chrétiens sous le pouvoir des mahométans et ces derniers sous le pouvoir des chrétiens, en renouvelant même à plusieurs reprises ces alternatives, avaient habitué les esprits à comprendre la nécessité d'user avec modération des faveurs de la fortune pour ne pas s'exposer à de cruelles représailles. Il était, d'ailleurs, dans la nature d'une lutte soutenue avec des forces à peu près égales de donner lieu fréquemment à des transactions qui faisaient de ces ménagemens un devoir absolu. Le plus souvent, les villes assiégées ne se rendaient au vainqueur qu'à la condition de conserver la liberté et même la publicité de leur culte. La diversité des religions était donc un fait patent, reconnu ; c'était en vertu d'un droit formel qu'elles existaient à côté l'une de l'autre. On s'exagérerait beaucoup pourtant cette situation si l'on voulait en conclure que la liberté de conscience existait alors en Espagne. Il était permis, il est vrai, d'y professer la croyance mahométane lorsqu'on l'avait héritée de ses pères, on pouvait y rester fidèle à la loi de Moïse qui n'interdisait même pas toujours l'accès des emplois publics et des dignités; mais, dans le sein de la société chrétienne, l'apostasie, l'hérésie, le schisme le plus léger, étaient dès-lors frappés de peines terribles. Néanmoins, il est facile de comprendre qu'une intolérance ainsi circonscrite, devenue en quelque sorte conventionnelle et soumise aux nécessités politiques comme aux lois de l'état, ne pouvait avoir, même dans le cercle où elle s'exerçait, l'âpreté, l'énergie cruelle qu'elle eût puisées dans le sentiment d'un droit absolu et illimité.

Cet état de choses explique la vive résistance qui se manifesta dans la nation espagnole, lorsque, vers la fin du xve siècle, Ferdinand-le-Catholique, cédant plutôt à des considérations politiques qu'aux inspirations d'une piété exagérée, se détermina à créer le tribunal permanent de l'inquisition. Bien que ce tribunal ne fût pas encore à beaucoup près ce qu'il devint plus tard, le nom seul souleva dès-lors une répugnance qui alla sur quelques points jusqu'à la révolte ouverte. Il est vrai que la persévérance du roi et l'indomptable fermeté de son ministre Ximenez eurent bientôt triomphé de ces obstacles, et que le saint-office ne tarda pas à dépasser toutes les espérances de ses fondateurs. C'est sous le règne de Philippe II que cette effroyable institution atteignit son apogée. Il n'y avait pas encore un siècle qu'elle existait, et dans ce court intervalle elle avait fait disparaître de la Péninsule les derniers vestiges du mahométisme et du judaïsme, elle avait étouffé les germes nombreux que le protestantisme naissant y avait déjà jetés. En présence de l'Europe livrée aux discordes religieuses, l'Espagne seule présentait le spectacle d'une complète unité de foi, d'abord plus apparente que réelle sans aucun doute, qui n'était que la manifestation de la terreur produite par tant de supplices, mais qui avec le temps devait devenir sincère et se maintenir pendant des siècles.

Un tel succès constituerait un déplorable argument à l'appui de l'efficacité des moyens de terreur pour faire triompher un système ou une idée, et il fournirait à tous les genres de fanatisme l'arme dangereuse d'une spécieuse

logique, si, pour réfuter les conséquences qu'on en peut tirer, il ne suffisait de rappeler ce qu'il a coûté à la malheureuse Espagne. Pour quiconque étudiera sérieusement l'histoire de ce pays pendant les trois derniers siècles, pour quiconque recherchera, avec un désir sincère de trouver la vérité, les causes qui ont fait succéder tant de faiblesse, de misère et de ténèbres si profondes, à la force, à la puissance, au génie dont l'Espagne brillait il y a moins de trois cents ans, il sera démontré que l'inquisition est, sinon l'unique, du moins la grande, la principale cause de cette décadence, celle à laquelle toutes les autres se rattachent plus ou moins étroitement.

C'est en effet à l'inquisition, c'est à la terrible compression qu'elle exerça sur les esprits, aux barrières absolues qu'elle éleva entre l'Espagne et le reste de l'Europe, qu'il faut attribuer l'état stationnaire, et bientôt la marche rétrograde dont le résultat fut de laisser si loin en arrière de tous les autres peuples celui qui naguère avait marché à leur tête. C'est par l'effet des détestables maximes sur lesquelles reposait l'établissement du saint-office, que la religion, complètement et profondément dénaturée, devint en quelque sorte l'adversaire systématique de la civilisation et de la morale.

Le mal fut à son comble lorsque le pays même qui en était victime en eut perdu le sentiment, lorsqu'il se fut assez habitué au joug qu'on lui avait imposé pour s'en glorifier et pour repousser avec horreur la pensée de l'alléger, lorsqu'enfin l'isolement moral auquel on l'avait condamné, par un effet analogue à celui que la solitude prolongée produit trop souvent sur les individus, lui eut inspiré un opiniâtre et invincible attachement pour des idées étranges, bizarres, contraires à toute vérité comme à toute sociabilité.

Ce serait une belle histoire que celle qui exposerait en détail le principe, les progrès de cette transformation et les inévitables conséquences qui ne tardèrent pas à en découler. Malheureusement cette histoire n'a pas été écrite, et les matériaux d'après lesquels elle pourrait l'être, ne sont rien moins que faciles à réunir. A défaut de mémoires contemporains où l'on puisse chercher l'expression naïve et spontanée des sentimens, des opinions qui animaient alors les esprits, c'est seulement par l'étude intelligente et approfondie de la littérature espagnole de cette époque qu'il est possible d'arriver à s'en former une juste idée. Il est vrai que cette littérature, par son éclat, son abondance et son originalité, offre pour une semblable étude de bien précieuses ressources; il est vrai encore que les compositions dramatiques qui constituent sa richesse principale sont précisément, de toutes les branches de la poésie, celle qui reproduit le mieux le mouvement moral des peuples et qui permet d'apprécier avec le plus de justesse les tendances auxquelles ils obéissent à des époques déterminées.

Nous ne pouvons avoir la prétention de nous livrer ici à un semblable travail dans toute l'étendue qu'il comporte. Notre seul but est de faire entrevoir tout ce qu'un historien philosophe, cherchant à se rendre compte des révolutions intellectuelles qui ont amené l'Espagne au point où elle en est aujourd'hui, trouverait de secours et de lumières dans l'immense répertoire du théâtre espagnol.

C'est particulièrement sur les drames religieux qu'il devrait concentrer son attention, non pas qu'ils soient, malgré les incontestables beautés qu'offrent quelques-uns d'entre eux, les plus remarquables sous le rapport de l'art, mais parce qu'il n'en est pas de plus caractéristiques, de plus complètement originaux, parce que leur nature même rentre spécialement dans le point de vue où il faut se placer, comme nous le disions tout à l'heure, pour se rendre compte des véritables causes de la décadence de l'Espagne.

Ces drames sont très nombreux. L'Ancien Testament en fournit parfois le sujet. Plus habituellement, ils retracent des circonstances tirées de la vie des saints, particulièrement des saints espagnols, des fondateurs d'ordres religieux, et reproduisent sous la forme du dialogue les détails transmis par la tradition, en y ajoutant les développemens nécessaires pour donner à la légende la forme et la consistance de la comédie.

Il est une observation que suggèrent d'abord ces compositions singulières et dont on ne peut manquer d'être frappé en les lisant. Évidemment, le public devant lequel on les représentait avait une connaissance intime de l'histoire ecclésiastique. Tout ce qui se rapporte aux ordres monastiques, à leurs règles, au but de leur institution, à l'intérieur même de la vie des couvens, lui était familier, et loin d'être choqué de la bizarrerie des habitudes monacales, il y trouvait le principe d'un surcroît d'admiration et de respect pour les institutions dont elles étaient à ses yeux le symbole. S'il en eût été autrement, si les poètes eussent pu craindre que le tableau exact et naïf de la réalité ne jetât sur les saints personnages dont ils voulaient célébrer la gloire une teinte de ridicule, ils eussent certainement essayé d'écarter un tel danger en idéalisant cette réalité et en remplaçant par des traits généraux l'exactitude un peu triviale de certains détails. C'est ce qu'on ne voit pas qu'ils aient jamais fait. Tout au contraire, il semble en les lisant que dans ce siècle d'ardentes croyances le froc et ses accessoires donnassent un caractère de noblesse et de grandeur à toutes les idées qu'on y rattachait, et ces tableaux de la vie religieuse étaient si loin d'exciter dans les esprits une impression analogue à celle qu'ils éveilleraient aujourd'hui, ils étaient si loin de prêter à la dérision, que les auteurs de ces drames, composés dans une intention évidente de piété, ne craignaient pas d'y mêler, suivant le goût du temps, des scènes de bouffonnerie dont nul alors n'était scandalisé; personne, en effet, ne supposait qu'on pût voir, dans l'ensemble du tableau au milieu duquel ces scènes étaient jetées, autre chose qu'un objet de respectueuse admiration.

Ces œuvres étranges où la superstition s'exprime souvent d'une manière si naïve, disons mieux, si grossière et si burlesque, qu'on les croirait datées du moyen-âge, avaient pourtant les mêmes auteurs, étaient représentées sur les mêmes théâtres, devant le même public, avec le même succès que tant d'autres drames, véritables chefs-d'œuvre de génie, de goût, d'esprit fin et exquis. C'était Lope, c'était Moreto, c'était Calderon lui-même, bien que dans une forme ordinairement plus poétique, qui offraient ces incroyables spectacles à la cour brillante et raffinée de Philippe IV. Une telle anomalie est certes une

des plus frappantes que présente l'histoire de l'Espagne, et elle suffirait pour imprimer à cette époque le caractère d'une incontestable originalité.

Il est, d'ailleurs, un contraste bien plus surprenant encore : c'est celui que présente, avec la haute civilisation du siècle où parurent ces comédies religieuses, l'absurde et odieuse morale qui en fait la base. Ne perdons pas de vue que, malgré les scènes bouffonnes dont elles sont semées, elles étaient composées dans une pensée d'édification, et qu'à l'accent de bonne foi, de conviction profonde qui y règne constamment, il est impossible de ne pas reconnaître qu'elles exprimaient les opinions généralement admises alors. C'est par ce côté qu'elles méritent surtout de fixer l'attention de l'observateur; c'est sous ce point de vue, nous l'avons déjà dit, que nous nous proposons de les examiner.

L'idée qui se trouve le plus souvent reproduite dans ces drames étranges, c'est celle de la toute puissance de la foi. Sur un pareil terrain, l'imagination peut s'ouvrir une large carrière. C'est une belle et grande pensée, inséparable d'ailleurs de toute religion positive, que celle qui fait, de la plénitude de la croyance religieuse, sinon le principe de toutes les vertus, du moins le complément nécessaire pour les épurer, pour les rendre complètement méritoires aux yeux de la Divinité, et l'unique appui dans lequel l'homme puisse trouver la force suffisante, soit pour résister à l'entraînement des passions, soit pour s'arracher à leur joug lorsqu'il a eu le malheur de le subir. Il y a certes dans un pareil thème une source d'inspirations d'autant plus puissantes qu'elles peuvent se concilier avec une haute raison. L'exaltation passionnée des poètes espagnols, d'accord avec l'esprit de leur temps, n'a pas su se renfermer dans ces limites. On dirait qu'en se bornant à nous présenter l'admirable alliance de la piété et de la vertu s'appuyant et se fortifiant l'une par l'autre, ils auraient craint de ne pas rendre à la foi un hommage suffisant. Pour nous la faire voir dans toute sa gloire, ils nous la montrent complètement isolée et brillante de sa seule beauté. Par une abstraction impossible, absurde, contradictoire jusque dans ses termes, ils la supposent associée aux vices les plus monstrueux, tolérant pendant toute la durée de l'existence humaine les erreurs des passions les plus criminelles, et au dernier moment opérant dans l'ame du coupable, par l'effet d'une grace miraculeuse, une conversion qui suffit pour assurer son salut. Quelquefois même, leur imagination ne s'arrête pas là : éludant hardiment, pour la plus grande gloire de la religion, un de ses dogmes fondamentaux, ils arrachent aux châtimens éternels le pécheur surpris par la mort au milieu du crime. S'ils n'osent pas dire précisément que la foi, à elle seule, suffit pour mériter au criminel non repentant l'éternité bien heureuse, ils arrivent par une voie détournée au même résultat; ils font intervenir la toute-puissance divine qui, bouleversant toutes les lois de la nature, ressuscite le croyant mort dans l'impénitence pour lui donner la possibilité de mériter cette éternité.

Dans le développement de ces conceptions monstrueuses, une seule crainte paraît préoccuper les poètes, celle de ne pas donner une idée assez complète de la puissance de la foi en ne peignant pas sous d'assez noires couleurs la

scélératesse de l'homme à qui elle ouvre les portes du ciel. Il semblerait qu'à leur gré ils ne l'ont jamais rendu assez odieux, assez effroyable. Ils mettent dans sa bouche, avec une naïveté qui rappelle l'enfance de l'art, l'aveu emphatique de ses forfaits et de sa perversité mêlé à la proclamation de ses sentimens religieux. Tout cela compose un ensemble tellement extraordinaire, qu'il serait impossible d'en donner l'idée au moyen de simples indications. Nous y réussirons mieux par l'analyse détaillée d'une comédie de Calderon, qui, assez médiocre en elle-même, mérite pourtant d'être signalée comme le type le plus complet peut-être de ces prodigieuses extravagances Nous voulons parler du *Purgatoire de saint Patrice*, dont la fable est empruntée à une des légendes les plus bizarres qu'ait inventées la crédulité du moyen-âge.

Deux hommes sont jetés par la tempête sur la côte d'Irlande. Le roi, qui se trouve là pour les recevoir, leur demande qui ils sont et quel motif les amène dans son pays. Il les avertit, en même temps, pour qu'ils sachent à qui ils ont à faire, que son nom est Égérius, qu'il est le souverain de l'île, que s'il est vêtu de peaux d'animaux, c'est parce qu'il se glorifie d'être un barbare et qu'il voudrait ressembler à une bête sauvage; enfin, qu'il n'adore aucun dieu, et qu'il ne connaît que la naissance et la mort. — A ce discours étrange, l'un des deux naufragés, Patrice, répond qu'il est chrétien, et qu'il s'est consacré dès son enfance aux études et aux pratiques du christianisme; il raconte plusieurs miracles que Dieu a déjà opérés en sa faveur, et qui semblent prouver qu'il est destiné à de grandes choses; il annonce d'un ton prophétique qu'il va prêcher à l'Irlande la doctrine sacrée de l'Évangile, et que la famille même du roi sera bientôt convertie. L'autre naufragé prend ensuite la parole. Son langage est assez curieux pour que nous le reproduisions textuellement :

« Grand Égérius, je suis Ludovic Ennius, chrétien aussi, c'est le seul trait de ressemblance que j'aie avec Patrice; encore, différons-nous, même en cela, de toute la distance qu'il y a d'un bon à un mauvais chrétien. Et cependant, pour la défense de ma foi, pour ce Dieu que j'adore et en qui je crois, je donnerais, s'il le fallait, mille et mille vies, tant cette croyance m'est précieuse. Je n'ai point, d'ailleurs, comme Patrice, à te raconter des actes de piété ou des miracles du ciel opérés en ma faveur, mais des vols, des meurtres, des sacriléges, des trahisons, des perfidies de toute espèce. C'est là ce dont je tire gloire. Je suis né dans une des îles de l'Irlande, et je pense que toutes les planètes ont combiné leurs plus funestes influences pour en composer ma destinée. La lune m'a donné l'inconstance, Mercure l'esprit de ruse et de tromperie, Vénus le goût effréné des plaisirs, Mars la cruauté (que peut-on attendre autre chose de Mars et de Vénus!); le soleil m'a inspiré des sentimens généreux, mais n'ayant pas les moyens de les satisfaire, j'ai recours, pour y suppléer, au larcin et au brigandage; Jupiter m'a rendu altier et superbe, Saturne irritable, emporté et enclin à la trahison. Mes actes ont répondu à de telles dispositions... J'avais suivi à Perpignan, en Espagne, mon père, exilé de sa patrie pour des motifs que je m'abstiendrai de rappeler. Resté orphelin dès ma plus tendre jeunesse, l'amour des femmes et le jeu ont été les mobiles constans de ma

conduite... Il serait trop long de te raconter toute ma vie, je me bornerai à t'en tracer une légère esquisse. Pour enlever une jeune fille, j'ai égorgé son père, un noble vieillard; j'ai tué dans son lit un honnête gentilhomme dont j'ai ensuite déshonoré la femme... Dieu veuille avoir l'ame de ces deux martyrs de l'honneur! Forcé de me réfugier en France pour échapper au châtiment de ce double meurtre, j'ai pris part aux guerres que le roi Étienne soutenait alors contre les Anglais, et je lui ai rendu, dans un combat, d'assez grands services, pour qu'il ait cru devoir m'accorder en récompense le commandement d'une compagnie. Je ne te dirai pas comment je lui ai prouvé ma reconnaissance. Qu'il te suffise de savoir que bientôt après, de retour à Perpignan, jouant avec des soldats dans un corps de garde, je me suis pris de querelle avec eux, j'ai donné un soufflet à un sergent, tué un capitaine et blessé trois ou quatre de leurs camarades. La justice ayant voulu m'arrêter au moment où je me réfugiais dans une église, j'ai frappé à mort un des alguazils qui me poursuivaient, seul acte méritoire au milieu de tant de crimes! Une de mes parentes, religieuse dans un couvent du voisinage, eut la bonté de m'y donner asile, et de sauver ainsi ma vie. Pour prix de son bienfait, j'ai osé (j'ai à peine la force de le dire, ce crime est si affreux, que je crois vraiment me repentir de l'avoir commis), j'ai osé, pendant l'obscurité de la nuit, pénétrer avec deux de mes amis jusque dans sa cellule. En m'apercevant, la terreur l'a fait tomber évanouie, et lorsqu'elle est revenue à elle, je l'avais emportée dans un lieu inhabité, où sans doute il n'a pas plu au ciel de venir à son secours. Les femmes pardonnent facilement les excès qu'elles peuvent attribuer à l'amour. Bientôt je suis parvenu à sécher ses larmes; inceste, adultère, sacrilége, elle a tout oublié. Montés sur deux chevaux rapides, nous sommes promptement arrivés à Valence, où je l'ai fait passer pour ma femme, et où nous avons vécu pendant quelque temps assez tranquillement. Mais lorsque le peu d'argent que j'avais emporté a été dissipé, me trouvant sans amis, sans ressource, j'ai voulu trafiquer de la beauté de ma prétendue femme. Si je pouvais avoir honte de quelque chose, ce serait sans doute d'une telle infamie. J'ai eu l'impudeur de lui en faire la proposition, elle a feint prudemment d'y consentir; mais à peine m'étais-je éloigné, qu'elle s'est réfugiée dans un monastère, où un saint religieux l'a réconciliée avec Dieu. Elle y est morte après avoir égalé sa faute par sa pénitence. Dieu veuille avoir son ame! C'est alors que, trouvant que le monde devenait trop étroit pour mes crimes, je me suis décidé à revenir dans ma patrie, où je pensais être plus en sûreté contre mes ennemis... Tu sais le reste de mon histoire... Maintenant, je ne demande pas la vie, je ne te demande aucune pitié; fais-moi mourir, au contraire, mets fin à l'existence d'un homme tellement pervers, qu'il ne lui est guère possible de revenir à la vertu. »

Sur ce bel exposé, le roi, charmé de trouver dans Ludovic une ame aussi féroce et aussi sauvage que la sienne, lui déclare qu'il lui pardonne d'être chrétien, qu'il veut l'avoir pour ami et qu'il le traitera désormais comme son plus cher favori. Patrice, au contraire, est accablé d'outrages, réduit en escla-

vage et condamné à garder les troupeaux. « Nous verrons, lui dit le roi, si ton Dieu saura te délivrer pour que tu ailles prêcher sa loi. » Avant de s'éloigner, Patrice, qui ne peut se défendre d'une inexplicable tendresse pour Ludovic, le conjure de ne pas oublier sa foi. Il obtient de lui la promesse que, *vivans ou morts*, ils se reverront encore dans ce monde.

A peine Patrice est-il arrivé au lieu de son exil, qu'un ange descend du ciel pour le délivrer; il le transporte successivement en France, où saint Germain lui donne l'habit religieux, et à Rome, où le pape Célestin le sacre évêque d'Irlande pour qu'il puisse travailler à la conversion des Irlandais.

Cependant Ludovic, par un digne retour des faveurs insensées dont il a été l'objet, vient de se livrer à de nouvelles violences. Il a tué plusieurs soldats chargés de l'arrêter. Le roi furieux le condamne à mort, en ajoutant, il est vrai, que c'est moins comme meurtrier que comme chrétien. Ludovic, dans sa prison, attendant son supplice, se réjouit à l'idée de mourir en martyr. Un moment, il est vrai, le condamné pense à se dérober à la main du bourreau en se frappant lui-même, mais il se rappelle qu'il est chrétien, il repousse une idée qu'il regarde comme une tentation de l'enfer, il ne veut ni perdre son âme, ni déshonorer par cet acte de désespoir la religion qu'il professe au milieu d'un peuple qui ne la connaît pas encore.

Ces saintes pensées ne se soutiennent pas long-temps. Une des filles du roi, dont il a su gagner le cœur, la princesse Polonia, réussit à corrompre les gardes de la prison; il est libre. Elle lui propose de l'accompagner. A peine arrivés dans un bois écarté, il la dépouille de ses diamans et la tue pour qu'elle ne retarde pas sa fuite. Ne pouvant plus retrouver son chemin, il entre la nuit dans la cabane d'un paysan et le force, le poignard sur la gorge, à lui servir de guide, se promettant bien de se débarrasser aussi de ce malheureux dès qu'il aura cessé de lui être utile. Il passe enfin la mer et continue le cours de ses voyages.

Sur ces entrefaites, Patrice est revenu en Irlande, où il a commencé l'exercice de sa mission épiscopale, parcourant le pays, appelant les habitans à la pénitence, accumulant miracles sur miracles et multipliant les conversions. Égérius, furieux de ses succès, engage avec lui une discussion théologique d'autant plus étrange qu'elle s'ouvre en présence du cadavre de sa malheureuse fille, dans le bois où Ludovic l'a égorgée et où l'on vient de la retrouver.

Le roi. — Qui te porte à troubler ainsi mes états par de trompeuses innovations? Je te l'ai déjà dit, nous ne connaissons ici que la naissance et la mort. C'est la seule doctrine que nos pères nous aient transmise. Quel est ce Dieu que tu nous enseignes, qui, après la vie temporelle, donne, dis-tu, la vie éternelle? L'ame peut-elle donc exister séparée du corps et éprouver de la souffrance et du bonheur?

Patrice. — L'esprit, en se dégageant de cette enveloppe terrestre qui n'est qu'un peu de boue, peut s'élever à une sphère supérieure qui est pour lui le

lieu de repos, s'il meurt dans la grace après avoir reçu le baptême et la pénitence.

Le roi. — Ainsi cette beauté, que nous voyons baignée dans son sang, existe encore là-haut?

Patrice. — Elle existe.

Le roi. — Prouve-moi que tu dis vrai.

A la prière de Patrice, un miracle s'opère, Polonia ressuscite. Saisie d'effroi au souvenir de tout ce qu'elle a vu dans l'autre monde, elle demande à grands cris le baptême. Tous les spectateurs s'écrient que le Christ est le vrai Dieu. La colère du roi ne fait que s'accroître.

Le roi. — Ce n'est qu'un tour de sorcellerie. Peuple insensé, est-il possible que tu ne t'aperçoives pas qu'on t'abuse par de vaines apparences! Pour moi, je ne croirai que si Patrice vient à bout de convaincre ma raison par ses argumens. Écoutez tous, notre dispute va commencer. Si l'ame était immortelle, elle ne pourrait cesser un seul moment d'être active.

Patrice. — Cela est vrai, et nos songes le prouvent, puisque les images qu'ils nous présentent ne sont autre chose que les conceptions qu'elle enfante alors qu'elle veille pendant le repos du corps, conceptions imparfaites, confuses, désordonnées, parce que dans ces momens l'action des sens est incomplète.

Le roi. — Soit. Mais ma fille était morte ou ne l'était pas. Si elle avait seulement perdu connaissance, où est le miracle? Si elle était morte, cette ame dont tu parles était nécessairement dans le ciel ou dans l'enfer, c'est toi qui le dis. Si elle était dans le ciel, la bonté divine n'aurait pas permis qu'une fois entrée dans ce lieu de grace et de repos, elle en sortît pour revenir, au milieu des dangers du monde, s'exposer à encourir une éternelle damnation. Était-elle au contraire dans l'enfer? Mais la justice n'admet pas ceux qui ont été damnés à concourir de nouveau pour mériter la grace divine, et la justice, en Dieu, est inséparable de la bonté, c'est la même chose. Où était donc cette ame?

Patrice. — Voici ma réponse : en supposant que pour une ame purifiée par le baptême, il ne fût après la mort d'autre destinée que la gloire du ciel ou les souffrances de l'enfer, je reconnais qu'en vertu des lois ordinaires de la Providence, une fois entrée dans une de ces demeures dernières, elle ne pourrait plus en sortir, bien qu'en parlant d'une manière absolue, Dieu eût toujours la puissance de la tirer de l'enfer; mais ce n'est pas là la question. L'ame n'est admise dans l'une ou l'autre de ces demeures que lorsque, par la volonté céleste, elle a pris congé du corps pour ne plus se réunir à lui. Si au contraire elle doit plus tard être jointe au corps de nouveau, elle reste comme en voyage, suspendue dans l'univers dont elle fait partie, sans y occuper une place déterminée. La puissance suprême, qui d'un seul coup d'œil embrasse tout l'avenir, au moment où elle a réalisé l'idée de ce monde conçue en elle de toute éternité, avait prévu ce qui vient d'arriver; certaine de la résurrection de ta fille, elle avait décidé que son ame resterait ainsi suspendue tout à la

fois dans l'espace et hors de l'espace... Apprends d'ailleurs que ces séjours de gloire et de souffrance ne sont pas les seuls, comme tu le crois; il en est encore un autre, c'est le purgatoire, où les ames de ceux qui sont morts dans la grace expient les fautes commises dans ce monde, car nul ne peut entrer au ciel, nul ne peut se présenter devant la Divinité qu'après avoir été complètement purifié.

Le roi demande encore à Patrice de lui prouver par un miracle la vérité de ses paroles. Patrice se met en prière. Un ange vient lui révéler qu'il existe, en Irlande même, dans un lieu qu'il lui désigne, une caverne obscure et profonde où Dieu permet aux coupables repentans de chercher, pendant qu'ils vivent encore, l'expiation de leurs péchés. Il faut pour cela qu'avant d'y pénétrer ils les aient confessés avec une entière contrition et qu'ils n'y soient conduits par aucune pensée mondaine; à cette condition, il leur sera permis d'y faire ainsi d'avance leur purgatoire; ils y verront les supplices des malheureux livrés aux flammes éternelles, ils y verront aussi la gloire des élus. Mais si une vaine curiosité les conduisait seule dans ce lieu d'épreuve, malheur à eux! Ils y resteraient à jamais, condamnés aux tourmens de l'enfer.

Patrice s'empresse de faire connaître au roi la révélation divine qu'il vient de recevoir; le roi veut à l'instant même descendre dans la caverne. Vainement Patrice s'efforce de l'arrêter en lui signalant le danger auquel il s'expose. Égérius pénètre dans l'abîme en s'écriant qu'il ne redoute ni le Dieu des chrétiens, ni les enchantemens par lesquels on essaie de l'épouvanter. A l'instant même, la foudre éclate, et il est englouti dans le feu éternel aux yeux de ses sujets épouvantés.

Des années s'écoulent, Patrice est mort après avoir achevé la conversion de l'Irlande. Avant de mourir, un envoyé céleste lui a appris que ce Ludovic qu'il aime toujours malgré ses crimes trouvera grace devant Dieu. Ludovic revient enfin de ses longs voyages. Ni le temps, ni le malheur n'ont pu le dompter. La pensée qui le ramène en Irlande, c'est celle de se venger d'un homme qui l'a autrefois offensé. Trois jours de suite, il l'attend, la nuit, pour lui donner la mort; mais toujours, au moment où il va le joindre, un inconnu, enveloppé dans un large manteau, se présente à l'improviste, et s'interposant entre eux, l'empêche d'accomplir sa vengeance. Il veut se débarrasser de cet obstacle, il se précipite l'épée à la main sur l'importun qui semble se plaire à lasser sa patience. Ses coups se perdent dans l'air, l'inconnu jette son manteau, et Ludovic ne voit plus qu'un squelette. Il recule épouvanté.— As-tu peur de toi-même? lui dit une voix; ne te reconnais-tu pas? Je suis ton propre portrait, je suis Ludovic Ennius.

A cette apparition terrible, Ludovic tombe évanoui. Lorsqu'il reprend ses sens, son ame, encore sous le poids de l'image effrayante qu'il a eue devant les yeux et des paroles qu'il vient d'entendre, est entièrement transformée. Il n'a plus qu'un désir, c'est d'aller chercher dans le purgatoire de Patrice l'expiation anticipée de ses forfaits. Il se jette aux pieds de l'évêque, successeur

de Patrice, qui, après avoir entendu sa confession, l'autorise à tenter l'épreuve qu'il sollicite avec tant d'ardeur et lui remet une lettre par laquelle il le recommande au prieur d'un chapitre de chanoines réguliers, préposés en quelque sorte à la garde du purgatoire. Le bon religieux, loin de céder aux premières demandes de Ludovic, le supplie de ne rien précipiter, de réfléchir mûrement à ce qu'il se propose, de ne pas s'exposer témérairement aux supplices de l'enfer; il lui dit que de tous ceux qui sont entrés jusqu'à présent dans la caverne fatale, on n'en a vu sortir qu'un bien petit nombre. Ludovic persiste, et le prieur, cédant enfin, lui fait ouvrir la porte du gouffre qui se referme aussitôt sur lui.

Au jour fixé pour le terme de cette redoutable épreuve et où, par conséquent, il doit revoir la lumière s'il est destiné à la revoir jamais, les chanoines, qui n'ont cessé d'invoquer le ciel en sa faveur, l'attendent à l'entrée du purgatoire. La reine, fille d'Égérius, le roi, son époux, celui même à qui Ludovic voulait naguère donner la mort, la malheureuse Polonia qu'il a jadis traitée avec tant de cruauté, l'attendent aussi. Le prieur ouvre solennellement la porte de la caverne, et Ludovic se présente à leurs yeux. Après avoir remercié le ciel de sa délivrance, il leur fait un long récit des prodiges dont il vient d'être témoin, récit assez semblable à celui de don Quichotte sortant de l'antre de Montesinos, ou à une scène de réception maçonique. A peine entré dans la caverne, il s'est vu assailli par des êtres monstrueux qui, moitié par leurs menaces, moitié par leurs mauvais traitemens, ont essayé de l'effrayer et de le décider à retourner sur ses pas, sans pousser plus loin l'aventure. Il les a mis en fuite en invoquant le nom de Jésus. Il a entendu les gémissemens et les blasphèmes des damnés, il les a vus, au milieu des flammes, les uns percés de flèches ardentes, les autres attachés à la terre par des clous de feu, d'autres encore dont des serpens de feu dévoraient les entrailles. Plus loin, des démons pansaient leurs plaies en y versant du plomb et de la résine bouillante. On lui a montré le *bain des délices*, où les femmes, livrées pendant leur vie aux recherches de la volupté, étaient plongées dans un lac de glace; des couleuvres cachées dans l'eau les déchiraient. Non loin de là, d'autres malheureux sortaient continuellement du sein d'un volcan enflammé, et à l'instant on les y replongeait comme pour raviver leurs tortures. Passant de l'enfer dans le purgatoire, il y a vu des souffrances non moins grandes, supportées avec courage et même avec cette espèce de joie qui s'attache à l'espérance; là, au lieu de chercher à l'épouvanter, on lui a prodigué des paroles d'encouragement et de consolation. Un fleuve de soufre, dont les rives étaient ornées de fleurs de feu, s'est ensuite offert à sa vue. Des hydres et des serpens en couvraient les flots. Sur ce fleuve s'élevait un pont tellement étroit, que ceux qui essayaient de le traverser ne pouvaient s'y soutenir et tombaient l'un après l'autre au milieu des monstres qui les mettaient en pièces. Forcé lui-même de tenter cette terrible entreprise, c'est encore à l'aide du nom de Jésus qu'il est parvenu à l'achever. Arrivé sur l'autre rive, il y a trouvé les délicieux jardins du paradis, des bois de cèdres et de lauriers, la terre couverte de fleurs bril-

lantes, le chant harmonieux des oiseaux mêlé au murmure de mille ruisseaux limpides, et, au milieu de tout cela, une ville étincelante de lumière, d'or, de pierres précieuses, où le glorieux saint Patrice, entouré d'une immense multitude d'anges et de saints, l'a félicité de son courage et lui a ordonné de retourner sur la terre pour y mériter d'être un jour admis dans la cité céleste. En terminant ce récit, Ludovic demande aux religieux de le recevoir dans leur communauté.

Ainsi finit cet étrange ouvrage. Si nous nous y sommes arrêté aussi longuement, c'est parce qu'à défaut d'un grand mérite littéraire, il a une valeur historique très réelle. L'époque où de tels spectacles pouvaient être avec succès offerts au public et où l'on croyait honorer la religion en la présentant comme une vaine abstraction compatible avec tous les écarts de la perversité et de la cruauté, cette époque est suffisamment caractérisée.

Ce n'est pas d'ailleurs le seul drame où Calderon ait développé cette monstrueuse doctrine. Elle fait encore le fonds de sa célèbre comédie *la Dévotion de la Croix,* dans laquelle il y a incontestablement plus d'art et de poésie que dans *le Purgatoire de saint Patrice,* mais qui cependant, à notre avis, a été beaucoup trop exaltée par Guillaume Schlegel. Le héros est un chef de brigands, non pas, comme les brigands de Schiller, un brigand philosophique, un systématique adversaire de la tyrannie légale, mais un véritable bandit qui, retiré dans des montagnes presque inaccessibles, répand la désolation et la terreur dans les campagnes voisines. Cependant, au milieu de ses innombrables forfaits, il a conservé un sentiment profond de respect pour les signes extérieurs de la piété. Après avoir blessé mortellement un de ses ennemis, il le porte lui-même jusqu'à l'entrée d'un couvent, pour qu'il puisse y recevoir les secours religieux. Sur la terre dont il recouvre les cadavres de ses nombreuses victimes, jamais il ne manque d'élever une croix. Au moment d'outrager une jeune religieuse qu'il est allé enlever jusque dans sa cellule, il s'enfuit épouvanté à l'aspect de la croix dont l'empreinte est marquée sur sa poitrine. Un vieux prêtre, qu'il rencontre sur un grand chemin et qu'il veut d'abord égorger, devient l'objet des égards les plus empressés, dès que son caractère est reconnu. Tant d'actes méritoires ne restent pas sans récompense. Le brigand finit par succomber dans une rencontre avec les paysans soulevés contre lui; mais la puissance divine le ressuscite pendant quelques instans pour qu'il puisse confesser ses péchés et gagner ainsi le ciel.

Nous pourrions citer une multitude d'autres drames, tant de Calderon que de ses émules, où se trouve reproduite l'idée fondamentale des deux compositions que nous venons d'analyser. Dans *l'Animal prophète* de Lope de Vega, Jésus-Christ descend du ciel pour sauver un croyant qui a tué son père et sa mère et projeté l'assassinat de sa femme. Dans *le Damné par faute de foi* de Tirso de Molina, un brigand, un meurtrier, mort repentant sur l'échafaud, est porté au ciel par les anges, tandis qu'un saint ermite, après une longue vie de sacrifices et de piété, est précipité, pour un seul instant de doute, dans le crime, et de là dans les flammes infernales. C'est toujours le même principe:

la foi seule est essentielle, la vertu n'en est qu'un accessoire dépourvu par lui-même de toute efficacité, et dont un rayon de repentir peut largement compenser l'absence. Il serait plus que superflu de faire ressortir quelle funeste influence une pareille doctrine devait exercer sur la morale publique.

Un autre principe non moins universellement admis à cette époque et dont le théâtre espagnol porte également témoignage, principe qui, au surplus, est en quelque sorte le corollaire obligé du précédent, c'est que l'hérésie est le plus grand des crimes; c'est qu'il n'est pas de châtiment trop sévère pour la punir, pas de précaution trop rigoureuse pour la prévenir ou l'étouffer à sa naissance; c'est qu'en vue d'un but aussi salutaire, aussi sacré, toute autre considération doit s'effacer; que les hérétiques, les ennemis de la croyance catholique, sont placés en dehors des lois de l'humanité; que tout est permis, soit pour les ramener à la foi, soit, s'ils s'y refusent, pour les anéantir, et que les promesses de tolérance ou d'indulgence qu'on leur aurait faites sont nulles de droit comme contraires à la loi de Dieu.

Ces maximes révoltantes étant, en réalité, celles qui servaient de base à l'inquisition, qui dirigeaient tous ses procédés et pouvaient seules les justifier, il n'y a pas lieu de s'étonner de les trouver citées dans les ouvrages des poètes espagnols du XVIIe siècle, comme autant d'axiomes incontestables ou plutôt comme des idées parfaitement naturelles, comme des lieux communs dont la négation constituerait un inacceptable paradoxe. On voit parfaitement, aux locutions proverbiales qu'emploient ces poètes, aux plaisanteries même qu'ils placent à tout propos dans la bouche de leurs bouffons, que la qualification d'hérétique constituait alors la plus grossière et la plus cruelle injure, que la pensée de l'hérésie éveillait immédiatement et inévitablement dans les esprits celle du feu et du bûcher, que le meurtre des mécréans passait pour un acte aussi glorieux que méritoire, et qu'on croyait fermement pouvoir tout se permettre à leur égard, la perfidie comme la cruauté.

Ici encore, en parcourant le théâtre espagnol pour y chercher des exemples à l'appui de cette assertion, nous n'avons que l'embarras du choix. Nous pourrions citer *la Vierge du Sanctuaire,* où Calderon nous montre la mère de Dieu glorifiant la violation des engagemens pris par un traité formel avec les Maures de Tolède, pour les maintenir dans la possession de leur grande mosquée, et venant tout exprès proclamer qu'il n'est pas de plus grand péché que de garder la parole donnée aux infidèles. Nous nous arrêterons de préférence à un autre drame assez peu connu du même auteur, *le Schisme d'Angleterre,* dont la conception nous paraît offrir un caractère d'originalité tout-à-fait particulier.

Calderon y a embrassé un bien vaste sujet, la lutte d'Henri VIII contre le protestantisme, puis ses amours avec Anne Boulen, son divorce, sa rupture avec l'église de Rome qui en fut la conséquence, la disgrace du cardinal Wolsey, premier auteur de cette révolution, la mort sanglante de la malheureuse Anne, et enfin, après tous ces évènemens historiques plus ou moins défigurés, un fait purement imaginaire, le repentir de Henri VIII et son

retour, assez vaguement indiqué d'ailleurs, au catholicisme. Une telle série de faits, dont un seul a fourni à Shakespeare les élémens d'un de ses plus beaux drames, ne pouvait évidemment être développée d'une manière satisfaisante dans les limites étroites que comporte une représentation dramatique. Aussi, Calderon n'en a-t-il tiré qu'une ébauche assez grossière et remarquable seulement sous le rapport historique, parce qu'elle donne une idée de l'opinion qu'on se formait à Madrid sur la révolution encore bien récente qui avait changé la religion de l'Angleterre. Ce qui est vraiment curieux, c'est que Calderon, en rejetant sur l'ambition et l'orgueil de Wolsey et d'Anne Boulen tout l'odieux de cette révolution, fait de Henri VIII un assez bon homme, un peu vif, un peu crédule, mais prompt à revenir, facile au repentir, et dont un conseiller perfide ne réussit qu'à grand'peine à vaincre un moment la profonde vénération pour le pape, qu'il appelle un vice-Dieu, un Dieu même, doué sur la terre de la toute-puissance.

L'intérêt de cette pièce se concentre sur la reine Catherine, douce, tendre, résignée, généreuse, et particulierement sur sa fille, celle qui épousa depuis Philippe II, qui porta sur le trône un zèle si outré pour le catholicisme, et que les Anglais ont flétrie du nom de la sanglante Marie. Un tel personnage devait plaire à Calderon. Le caractère qu'il lui prête est d'une bizarrerie bien caractéristique, et amène un dénouement aussi singulier qu'inattendu.

Le roi a ordonné la mort d'Anne Boulen, qu'il a surprise dans un entretien secret avec un ancien amant. L'illusion passionnée qui l'a entraîné à commettre tant d'erreurs est complètement dissipée, et il est sur le point de rappeler auprès de lui la reine Catherine, lorsque la princesse Marie, vêtue de deuil, vient lui annoncer que sa malheureuse mère a succombé à ses chagrins. En apprenant cette douloureuse nouvelle, Henri s'abandonne à l'expression de ses remords et de ses regrets; il prie celle dont il a causé les souffrances et la mort d'intercéder pour lui auprès de la Divinité; il témoigne le désir de réparer le mal qu'il a fait à la religion. Dès ce moment même, afin d'assurer à la fille de Catherine la succession au trône, il veut que le parlement soit convoqué pour la reconnaître en qualité d'héritière et lui prêter serment. Vainement Marie le conjure de laisser quelques instans à sa douleur. Il faut que la volonté du roi s'accomplisse sans délai.

Le parlement est réuni. Le roi et la princesse sont assis sur un trône, et à leurs pieds est le cadavre d'Anne Boulen, recouvert d'un voile, que le roi fait enlever en présence du public. Ici commence une scène étrange.

MARIE. — Votre majesté m'a dignement vengée, puisqu'elle a mis à mes pieds celle qui voulait s'élever au-dessus de ma tête. Cet heureux commencement m'annonce, j'ose l'espérer, un avenir aussi glorieux que fortuné.

UN CAPITAINE DES GARDES. — Le très chrétien Henri, ce monarque si grand, que la couronne d'Angleterre, malgré l'éclat dont elle brille, est au-dessous de son mérite, pour dissiper l'erreur du vulgaire ignorant qui pourrait croire que la reine Catherine n'était pas sa légitime épouse, veut que son

unique fille, la princesse Marie, soit proclamée héritière du trône, et que, comme telle, on lui jure fidélité. C'est pour cela qu'il a convoqué à Londres tous les grands d'Angleterre. En vertu de sa toute-puissance, il leur ordonne de prêter le serment. Sont-ils prêts à obéir?

TOUS. — Nous sommes prêts.

LE CAPITAINE. — Son altesse jurera à son tour d'accomplir les engagemens que je vais énumérer. Elle consacrera tous ses soins, toutes ses forces, elle ne reculera devant aucun sacrifice pour maintenir ses sujets en paix : c'est le premier devoir des rois. Elle ne contraindra personne à renoncer aux innovations religieuses qui se sont introduites dans ce pays. Pour éviter de fâcheuses querelles, elle persistera dans la politique suivie par son père à l'égard du pontife romain. Elle n'enlèvera pas aux laïques les revenus ecclésiastiques qui leur ont été distribués, et elle ne verra pas un vol dans ce changement de destination. Si votre altesse prête ce serment, toute la noblesse va la reconnaître pour héritière.

MARIE. — Je ne veux pas l'être à ce prix. Est-il possible, sire, que votre majesté m'ordonne de prêter ce serment?

LE ROI. — Le parlement l'exige, et ce n'est pas une innovation qu'il demande.

MARIE. — Si le parlement croit que je m'y soumettrai, il se trompe; la promesse de mille couronnes ne me l'arracherait pas. Puisque votre majesté connaît la vérité, je la conjure de ne pas permettre que, pour un intérêt mondain, la loi de Dieu soit foulée aux pieds. Le prince qui a écrit sur les sept sacremens ce livre rempli d'une doctrine si merveilleuse, que les plus savans théologiens en parlent avec respect, qui a condamné la désobéissance au pape par des argumens tellemens concluans, qu'ils imposent silence à l'hérétique le plus opiniâtre, qui a réfuté si victorieusement tous les sophismes de Luther, ce monstre de l'Allemagne, peut-il se contredire à ce point?

LE ROI. — Tu dis vrai; mais il faut ménager mon honneur. Infortuné Henri, que de malheurs t'attendent! Marie, vous êtes jeune, vous êtes femme; c'est votre peu d'expérience qui vous fait parler ainsi. Vous reconnaîtrez bientôt qu'il vous importe de faire ce qu'on vous demande.

MARIE. — Ce qui importe, c'est que nous rendions à l'église une humble obéissance; pour moi, je me prosterne devant elle, je me soumets à ses décrets, et je renonce à toutes les promesses du monde plutôt que de renier la loi divine.

LE ROI. — On ne vous demande pas de renier cette loi, mais de laisser dormir quelques-unes de ses dispositions.

MARIE. — Manquer à une seule, c'est les violer toutes.

UN MINISTRE. — Sire, veuillez engager la princesse à ne pas résister davantage. A moins qu'elle ne cède, le parlement refusera de lui jurer fidélité.

MARIE. — Et il fera très bien, car je ne veux pas qu'il ignore que si, moi régnant, qui que ce soit osait enfreindre les préceptes de ma religion, je le ferais brûler vif. Le plus prompt repentir pourrait seul l'en sauver.

LE ROI. — C'est sa jeunesse qui la fait parler ainsi; mais elle a trop d'intelligence pour ne pas se modérer avec le temps. Le parlement peut lui prêter serment. Si, devenue reine, elle ne gouverne pas au gré de la nation, la nation la déposera. (A voix basse.) Dissimulez et taisez-vous, Marie; un jour viendra où vous pourrez sans danger vous livrer à l'ardeur de votre zèle, et où cette étincelle produira un incendie.

LE CAPITAINE DES GARDES. — Le parlement veut-il prêter le serment?

TOUS. — Oui, puisque le roi l'ordonne.

LE MINISTRE. — Avec les conditions exprimées.

MARIE, à part. — Je n'accepte pas ces conditions.

Cette scène, qui exprime bien évidemment la pensée de Calderon et de son siècle, vaut toute une dissertation historique. On ne peut pas être surpris qu'un pays où l'on concevait ainsi la religion, la morale et la politique, soit tombé dans la situation déplorable où on devait le voir bientôt après, et vers laquelle il marchait dès-lors à grands pas. Cette appréciation serait pourtant incomplète, et par conséquent inexacte, si nous n'ajoutions qu'à ce qu'il y avait dans un pareil ordre d'idées d'absurde, de révoltant, de cruel, se mêlait une certaine grandeur, qui, à quelques égards, en tempérait les déplorables effets. Nulle part, sans doute, l'exaltation religieuse n'a pris plus qu'en Espagne le caractère d'une exagération poussée parfois jusqu'à la déraison la plus absolue, jusqu'à la férocité; mais, dans d'autres pays, elle a dégénéré en superstitions ridicules et puériles qui ont énervé et dégradé complètement le caractère national. En Espagne, il n'en a pas été ainsi. Quelque chose de fier, d'ardent, de passionné, y a constamment plané sur les démonstrations extérieures de la piété. Tandis qu'ailleurs la religion tout entière s'absorbait dans d'étroites et mesquines pratiques de dévotion, elle prenait en Espagne le caractère d'une inspiration puissante et élevée jusque dans ses écarts. Le fanatisme, où il entre toujours une certaine dose d'énergie, y dominait la superstition, principe infaillible d'affaiblissement, et c'est sans doute une des causes auxquelles le peuple espagnol doit d'avoir conservé, jusque dans la profonde décadence de son gouvernement, de ses institutions, de ses classes supérieures, le germe d'une force morale qui, sommeillant en quelque sorte dans les temps ordinaires, devait, lorsque de grandes circonstances viendraient la stimuler, se réveiller avec éclat, au profond étonnement de l'Europe, pour faire bientôt place, il est vrai, à un nouvel engourdissement.

Ce côté favorable de l'exagération du principe religieux, qui pendant les trois derniers siècles a régné au-delà des Pyrénées, se retrouve jusque dans les drames dont nous avons signalé les innombrables extravagances. Il ressort bien mieux encore dans quelques autres, grace à la nature plus heureuse du sujet. Calderon surtout, celui de tous les poètes espagnols qui a porté le plus de grandeur et de noblesse dans cette branche de l'art dramatique, a montré plus d'une fois tout le parti qu'un génie tel que le sien pouvait tirer de pareilles idées. Dans *le Martyr de Portugal*, dans *le Magicien prodi-*

gieux et dans quelques autres ouvrages encore, il a su exprimer admirablement la puissance du sentiment de la foi. Il y a d'ailleurs dans tout ce qu'il a produit, surtout en ce genre, une verve de poésie fantastique qui lui est particulière et qu'on ne retrouve au même degré dans aucun de ses contemporains. On risquerait donc de se tromper si l'on voulait chercher en lui l'exacte mesure de son siècle. La comédie si célèbre en Espagne du *Diable prédicateur*, œuvre d'un génie moins éminent, quoique bien remarquable encore, peut être considérée comme un écho plus exact des impressions religieuses du temps dans ce qu'elles avaient d'élevé, de puissant, de vraiment original.

Le Diable prédicateur appartient à la classe des drames anonymes, si nombreux dans le répertoire espagnol; les opinions qui l'attribuent soit à Louis de Belmonte, soit à tel autre poète du règne de Philippe IV, ont en effet trop peu de consistance pour qu'on puisse s'y arrêter avec quelque apparence de certitude.

Pour bien apprécier ce singulier ouvrage, il faut d'abord constater l'esprit dans lequel il a été composé. Le but de l'auteur était de glorifier l'ordre religieux des franciscains, d'exciter en sa faveur la dévotion et la munificence des fidèles, et ce but, il paraît qu'il l'avait complètement atteint. Pendant bien long-temps, en effet, lorsque ces moines, si populaires en Espagne, croyaient s'apercevoir d'un relâchement dans l'espèce de culte dont ils étaient l'objet, d'une diminution dans la somme des aumônes qu'on leur prodiguait, ils demandaient qu'on remît sur la scène *le Diable prédicateur :* cet expédient bizarre était, dit-on, d'un effet assuré. On comprend ce qu'offre de curieux, pour l'étude de l'histoire et de l'esprit humain, l'examen du drame qui agissait ainsi sur les imaginations.

L'action se passe à Lucques. Le prince de l'abîme, Lucifer, monté sur un dragon ailé, fait en ce moment un voyage autour du monde pour s'assurer par lui-même de l'étendue de sa puissance. Il appelle Asmodée, à qui il a laissé en son absence le gouvernement de l'empire infernal. Il lui raconte ce qu'il a vu et les projets nouveaux que lui ont suggérés ses observations. Il a trouvé les neuf dixièmes de la terre soumis à son obéissance, plongés dans les ténèbres de l'islamisme ou adorant de fausses divinités. A peine quelques contrées de l'Europe reconnaissent-elles la loi du vrai Dieu. Parmi les ordres religieux qui y sont établis, et qui, par leurs prières, désarment la colère du ciel, irrité de tant de profanations et de crimes, il en est un qui a surtout frappé l'attention de Lucifer, et dont il ne parle qu'avec un douloureux emportement, parce qu'il y voit le principal instrument du salut des ames, le principal obstacle au succès de ses efforts : c'est l'ordre des franciscains. Le poète place ici dans la bouche du démon un résumé des légendes et des traditions qui ont popularisé dans la Péninsule la mémoire de saint François; il rappelle, par des allusions rapides qui prouvent combien ces traditions étaient alors universellement connues, les similitudes que la faveur céleste avait voulu établir entre la vie du sauveur des hommes et celle du fondateur des

moines mendians, l'un et l'autre nés dans une étable, l'un et l'autre assistés dans leurs travaux par douze disciples, tous deux flagellés jusqu'au sang, tous deux percés de cinq glorieuses blessures. A cette comparaison, que nous ne suivrons pas dans ses détails minutieux, succède un magnifique éloge du zèle et de la piété des religieux franciscains, *dont les efforts conduisent au ciel plus d'ames que tous les hérésiarques réunis n'en ont jamais précipité dans les enfers et que l'Océan ne contient de grains de sable.* Lucifer voit en eux ses plus redoutables ennemis. Son orgueil s'en irrite autant que son ambition : « Il ne faut pas te le dissimuler, Asmodée, dit-il à son confident; si je ne me hâte d'y pourvoir, il n'y aura bientôt plus un seul lieu où ces mendians déguenillés n'aient arboré la bannière de celui qui, par son héroïque humilité, a mérité d'être appelé le grand lieutenant du Christ et d'occuper la place que m'a fait perdre jadis ma téméraire présomption. Voici l'entreprise où je t'appelle; certes elle n'est pas aisée; mon audace n'en a pas tenté de plus difficile depuis celle que j'osai diriger contre le trône céleste. La règle que suivent ces hommes, c'est, tu ne l'ignores pas, la vie apostolique. Cette règle n'a pas été établie par une simple inspiration d'en haut; c'est Dieu lui-même qui, de sa propre bouche, l'a dictée à François, et lorsque François, ému de pitié pour ses successeurs, lui demanda où des êtres soumis aux faiblesses humaines puiseraient la force nécessaire pour observer les vingt-cinq préceptes dont elle se compose, préceptes si rigoureux qu'aucun ne peut être enfreint sans péché mortel : Ne t'en inquiète pas, lui répondit le Seigneur, je me charge de susciter ceux qui les garderont. — Mais il n'a pas dit que tous sans exception y seraient fidèles; s'il l'eût dit, tous nos efforts seraient vains. Pars donc pour l'Espagne, dirige-toi sur Tolède qui en est aujourd'hui la principale cité, jettes-y les germes de l'impiété parmi les hommes d'une condition moyenne et dans le corps des marchands, auxquels ces moines doivent principalement les aumônes qui les font vivre; empêche que la dévotion ne prenne racine dans leurs cœurs, car les Espagnols tiennent fortement aux impressions qu'ils ont une fois reçues. Quant aux riches, ne t'inquiète pas d'eux, leurs désirs immodérés agiront plus efficacement sur leur ame que toutes tes insinuations. Eussent-ils sous les yeux des milliers de pauvres, ils n'y feront aucune attention. Comme ils n'ont jamais vu de près le besoin, ils ne le comprennent pas : je parle du plus grand nombre; on trouve partout des exceptions. Pour moi, je reste dans cette ville de Lucques où je travaille, par mes artifices, à empêcher ces moines de conserver un couvent qu'ils y ont fondé. Je m'efforce d'engager les habitans à changer en mauvais traitemens et en injures les aumônes qu'ils leur accordaient. Déja je les ai presque amenés à croire qu'il est plus méritoire de venir au secours de ceux qui vivent dans la misère avec une famille qu'ils ont peine à soutenir, que de ces religieux mendians qui ne rendent aucun service à l'état... Pars donc pour l'Espagne. Ces malheureux ont beau implorer la protection divine : je ferai si bien que ce nouveau vaisseau de l'église échouera contre les écueils impies et les cœurs rebelles. Se voyant refuser le strict nécessaire, ils auront peine à se défendre

des entraînemens de la faiblesse humaine. Leur confiance sera pour le moins ébranlée, et le navire qui les porte, s'il ne se perd pas tout-à-fait, sera au moins maltraité par la tempête; il s'égarera dans les bas-fonds, s'il ne se brise complètement. »

Asmodée, obéissant aux ordres de son souverain, s'éloigne à l'instant. Depuis ce moment, il n'est plus question de lui ni de sa mission. Toute l'action du drame se concentre dans l'attaque que Lucifer lui-même dirige contre les religieux de Lucques. Le plan qu'il vient d'annoncer s'exécute de point en point. Les bourgeois, cédant aux suggestions secrètes du démon, deviennent sourds aux prières des malheureux religieux, les aumônes cessent complètement. Un certain Ludovic, le plus riche, mais aussi le plus impie des habitans de Lucques, se distingue surtout par la brutalité de ses refus. Vainement le père gardien s'efforce de ranimer par ses exhortations la ferveur des fidèles. Son insistance ne fait qu'irriter des esprits prévenus. Poursuivi, menacé, il se voit forcé de rentrer dans son couvent, dont les portes, se refermant à l'instant sur lui, peuvent à peine le soustraire, lui et ses moines, aux outrages de la foule. Le gouverneur lui-même, s'associant à la haine populaire, essaie d'abord d'engager les religieux à quitter une ville où on ne veut plus les supporter, et bientôt il prétend les y obliger. Privés de toutes ressources, épuisés par la faim qui les presse, le courage des religieux faiblit. Déjà on parle de vendre les vases sacrés, d'aller chercher ailleurs une terre plus hospitalière. Le père gardien, dont la pieuse et noble fermeté a jusqu'à ce moment résisté aux instances de ses frères, commence à chanceler. Lucifer triomphe. Il se croit au moment d'atteindre le but qu'il s'était proposé, mais sa joie est de courte durée. Tout à coup une clarté éclatante vient l'éblouir. L'Enfant-Jésus lui apparaît, le visage couvert d'un voile. Auprès de lui est saint Michel, qui apostrophe ainsi l'ange déchu.

SAINT MICHEL. — Serpent infernal, j'humilierai ton orgueil.

LUCIFER. — Michel!

SAINT MICHEL. — Comment, connaissant la promesse que le Créateur a faite à François, comment as-tu pu croire que tes fourberies enlèveraient à ces religieux leurs moyens d'existence?

LUCIFER. — Nul ne sait mieux que moi que l'immense parole de Dieu ne peut manquer d'être accomplie, mais la confiance qu'on place en elle peut faillir, et déjà il est bien sûr que, si ce sentiment n'est pas tout-à-fait détruit chez ces moines, il est au moins fort ébranlé. Il n'est pas indispensable, pour que je triomphe, qu'ils soient privés de ce qui leur est nécessaire; il suffit que j'aie décidé le peuple à le leur refuser.

SAINT MICHEL. — Eh bien! tu déferas toi-même ton ouvrage. Pour punir ta faute, tu es chargé d'amener Ludovic à se repentir, à se soumettre à la loi sainte.

LUCIFER. — Moi! lutter contre moi-même, malheureux que je suis!

SAINT MICHEL. — Ce n'est pas tout, il faut encore que tu construises un autre couvent où en dépit de toi François comptera d'autres disciples.

LUCIFER. — Comment?

SAINT MICHEL. — Ne réplique pas. Il faut que tu fasses ce que ferait François. Entre dans son couvent. Reproche à ses moines d'avoir pu penser un instant à l'abandonner. C'est à toi qu'il appartient désormais d'assurer leur subsistance et en outre de leur fournir des moyens de secourir un certain nombre de pauvres, comme le prescrit la règle que Dieu leur a dictée. Va donc, et jusqu'à ce que tu reçoives de nouveaux ordres, exécute scrupuleusement ceux que je viens de te donner. Tu apprendras ainsi à ne plus t'attaquer à François dans ses moines.

Lucifer reste accablé. Son désespoir s'exhale en plaintes douloureuses contre la partialité du Très-Haut, qui, non content d'avoir donné aux hommes tant de moyens de résister à ses attaques, le force ainsi à se combattre lui-même. Cependant il faut obéir. Revêtu d'un froc de franciscain, il se présente à l'improviste au milieu des religieux qui déjà se préparent à quitter leur retraite et à s'éloigner.

LUCIFER. — *Deo gratias*, mes frères. (A part.) Quel supplice!

LE PÈRE GARDIEN. — Dieu me soit en aide! Qui êtes-vous, mon père? Comment êtes-vous entré ici?

FRÈRE NICOLAS. — Il n'a pu entrer par la porte, je l'avais fermée.

LUCIFER. — Aucune porte n'est fermée pour la puissance divine. C'est elle qui, sans que je pusse m'y refuser, m'a amené ici d'un pays tellement éloigné, que le soleil lui-même ignore son existence ou dédaigne de le visiter.

LE PÈRE GARDIEN. — Votre nom?

LUCIFER. — Je m'appelle frère *Obéissant forcé*. On me nommait jadis Chérubin.

LE FRÈRE ANTOLIN (le gracioso.) — C'est sans doute un Basque.

LE PÈRE GARDIEN. — Mon père, dites-nous ce qui vous amène. Vos paroles, le prodige de votre entrée dans ce couvent, malgré la clôture des portes, nous remplissent de trouble et d'inquiétude. Je crains quelque piége de notre grand ennemi.

LUCIFER. — Ne craignez rien. C'est par l'ordre de Dieu que je viens, c'est lui qui m'a chargé de vous reprocher votre peu de foi. Les soldats enrôlés sous la bannière du grand lieutenant du Christ doivent-ils abandonner ainsi lâchement la place qu'il leur a confiée? Il n'y a pas encore deux jours que l'ennemi vous tient assiégés, et déjà votre force, votre espérance, se sont évanouies! Ceux qui devaient résister comme des rocs aux attaques de l'impiété, en qui la moindre hésitation sera déjà coupable, reculent ainsi à la simple menace du danger! Sachant que Dieu a promis à notre père que le nécessaire ne manquerait jamais à ses enfans, ils ont pu se rendre coupables au point de douter de l'accomplissement d'une promesse divine! (A part.) Est-il bien possible que ce soit moi qui parle ainsi! Je me sens tout brûlant de colère. (Haut.) Croyez qu'alors même que dans l'univers entier les êtres raisonnables fermeraient,

sans exception, leur cœur à la pitié, les anges vous apporteraient la nourriture qui vous a été promise, le démon lui-même s'en chargerait au besoin.

LE FRÈRE ANTOLIN. — Il parle avec tant de chaleur, que la flamme sort par ses yeux.

LE PÈRE GARDIEN. — Mon père, je vois bien que vous êtes un envoyé de Dieu; je le reconnais à l'empire que vos paroles exercent sur nous. Je sens que maintenant j'expirerais de faim mille fois plutôt que d'abandonner la maison de mon père saint François.

LE FRÈRE PIERRE. — Il n'est pas un de ses vrais enfans qui ne soit prêt à donner sa vie pour Dieu.

LE FRÈRE NICOLAS. — Et ils se repentent tous, mon père, d'avoir pu un seul instant penser à tourner le dos au danger.

LUCIFER, à part. — Ainsi donc, la peur naturelle à laquelle ils ont un moment cédé devient pour eux une occasion de s'acquérir de nouveaux titres à la faveur du ciel! Ceux que Dieu protége rentrent bien vite dans la bonne voie... (Haut.) Mes frères, apaisez par des sacrifices le juste mécontentement du Créateur, qui vous porte tant de tendresse. Pour moi, je me charge de pourvoir à votre subsistance; je serai votre aumônier.

LE FRÈRE ANTOLIN. — Vous espérez trouver des aumônes dans cette ville? Vous me faites rire.

LUCIFER. — Vous serez bientôt détrompé... Père gardien, ne craignez rien, faites ouvrir ces portes.

LE PÈRE GARDIEN. — C'est un ange, il faut lui obéir... Mais le ciel m'éclaire. Dieu me soit en aide... Cachons ce prodige à mes religieux.

LUCIFER. — Allez tous au chœur, et cessez de craindre. Tant que je vous assisterai, le bercail de François sera à l'abri des attaques des loups.

LE PÈRE GARDIEN. — Oui, puisque Dieu a changé le poison en contre-poison.

Lucifer se met à l'œuvre, et tout a bientôt changé de face. Les aumônes arrivent de toutes parts au couvent, les moyens ordinaires ne suffisent plus pour les y transporter. Du surplus des produits de la charité publique, un autre monastère s'élève avec rapidité. Le prétendu moine se multiplie. On le voit partout à la fois, parcourant la ville pour stimuler la générosité des fidèles, dirigeant la construction du nouvel édifice, pressant les ouvriers, faisant preuve en tous lieux d'une activité, d'une adresse, d'une force miraculeuse. Les religieux, frappés de ces qualités extraordinaires auxquelles se mêle dans l'inconnu quelque chose d'étrange et de mystérieux, se demandent qui il peut être. L'un croit voir en lui un être étranger à l'humanité; l'autre, à son ton d'autorité et à une certaine âpreté de langage, le prend pour le prophète Élie. Le père gardien, qu'une révélation divine a instruit de la vérité, conseille à ses frères de ne pas chercher à pénétrer les secrets du ciel, et de se contenter

d'obéir aux ordres de celui en qui ils ne peuvent méconnaître un envoyé de Dieu.

Le rôle du père gardien est d'une grande beauté. La simplicité, l'abnégation du moine se réunissent en lui à la fermeté calme et prudente sans laquelle il n'est pas possible de diriger utilement d'autres hommes. Il y a entre lui et Lucifer une scène remarquable.

LE PÈRE GARDIEN. — Père Obéissant, le couvent que vous construisez est-il bien avancé?

LUCIFER. — Il est achevé.

LE PÈRE GARDIEN. Entièrement?

LUCIFER. — Il ne reste plus qu'à le blanchir.

LE PÈRE GARDIEN. — La rapidité de cette construction me surprend, je l'avoue.

LUCIFER. — Il y a pourtant cinq mois qu'on en a posé la première pierre, et ces cinq mois m'ont paru cent années. Je n'y ai contribué que par ma présence assidue aux travaux, en cherchant l'argent nécessaire et en traçant le plan de l'édifice; mais, si le Créateur me l'eût permis, j'eusse fait en cinq jours et en moins peut-être plus que cent hommes n'ont fait en cinq mois.

LE PÈRE GARDIEN, à part. — Il vaut mieux ne pas paraître comprendre. (Haut.) Je vous crois; mais Dieu ne fait pas de miracles sans nécessité.

LUCIFER. — Ce miracle, je l'aurais fait à moi seul; je suis assez puissant pour cela, si Dieu ne m'en eût empêché.

LE PÈRE GARDIEN. — Je sais qui vous êtes. Vous n'avez pas besoin de me le faire entendre.

LUCIFER. — Je ne l'ignore pas.

LE PÈRE GARDIEN. — Et je sais aussi que votre puissance n'égale pas celle de mon père saint François.

LUCIFER. — Père gardien, la faveur dont votre père jouit auprès du roi du ciel fait toute sa force, et, sous ce rapport, elle est grande, je l'avoue; mais ce n'est pas une puissance véritable que celle qui a besoin de recourir à la prière.

LE PÈRE GARDIEN. — Quelle est donc la puissance qui ne procède pas de Dieu?

LUCIFER. — N'argumentons pas, soyez humble; auprès de moi, le plus savant en sait bien peu.

LE PÈRE GARDIEN. — Je n'en ai jamais douté; mais il n'est pas moins vrai qu'avec toute sa puissance, avec toute sa science, celui qui me parle n'a pu atteindre l'objet de ses vœux les plus ardens.

LUCIFER. — Non? Eh bien! mon père, pourquoi pensez-vous donc que Dieu me punit?

LE PÈRE GARDIEN. — Pour votre intention.

LUCIFER. — Père gardien, vous êtes un bon religieux, mais votre intelli-

gence est faible. Lorsque je suis venu vous trouver, vous et vos moines, n'étiez-vous pas résolus à abandonner lâchement le couvent? En ce qui vous concerne, j'avais donc atteint mon but, puisque le Créateur ne s'est interposé que lorsqu'il vous a vus vaincus. Rendez-lui donc grace de sa miraculeuse intervention; mais croyez que, si vous aviez eu plus de courage, mon châtiment serait moindre.

LE PÈRE GARDIEN. — C'est en toute justice que vous m'avez humilié.

LUCIFER. — Je suis condamné à faire ce que ferait François, s'il vivait encore. Jugez s'il était possible de m'imposer une mortification plus douloureuse, sans compter l'ignominie d'être contraint à me couvrir de sa bure.

LE PÈRE GARDIEN. — Jamais vous n'avez été plus honoré depuis que vous êtes tombé du ciel.

LUCIFER. — L'orgueil vous aveugle et vous fait perdre la mémoire. Oubliez-vous donc votre origine? ignorez-vous que vous êtes sorti de la boue et de la poussière?

LE PÈRE GARDIEN. — Je ne l'oublie pas : je sais que Dieu a formé le premier homme de ses propres mains, avec un peu de terre; mais la création de l'ange lui a coûté moins encore, puisque d'une seule parole...

LUCIFER. — Laissons cela; de telles matières ne peuvent être traitées entre nous : vous les ignorez, et il ne m'est pas permis de vous répondre. Quand voulez-vous que nous commencions la fondation nouvelle?

LE PÈRE GARDIEN. — Sur-le-champ, si vous le trouvez bon.

LUCIFER. — C'est ce que je désire. Quels sont ceux des frères qui y travailleront?

LE PÈRE GARDIEN. — Je ne puis les désigner; c'est à vous qu'il appartient de les choisir et d'en fixer le nombre. Mon devoir est seulement d'exécuter tout ce que vous aurez ordonné.

LUCIFER. — Quelle hypocrite humilité! Mais le temps viendra bientôt où on le verra passer d'un extrême à l'autre.

LE PÈRE GARDIEN. — Dieu permettra que vos artifices nous fournissent de nouvelles occasions de mériter sa grace.

LUCIFER. — Si Dieu y intervient, cela sera facile sans doute. Autrement, je sais par expérience comment vous combattez.

LE PÈRE GARDIEN. — J'avoue que je ne suis que poussière.

LUCIFER. — Allez, allez faire paître vos brebis. Je les vois qui attendent leur pasteur. Prenez garde qu'il ne s'en égare quelqu'une, elle pourrait se perdre.

LE PÈRE GARDIEN. — Ce soin serait superflu de ma part. C'est à vous de les garder s'il survient quelque danger, puisque Dieu ne vous a envoyé parmi nous que pour être le chien de garde de son troupeau. (Il sort.)

LUCIFER. — Il le faut bien, hélas! puisqu'il ne m'est permis de mordre aucune de ces brebis. Mais un jour viendra où, le berger et moi, nous nous verrons d'une autre façon.

Il y a, ce me semble, quelque chose d'éminemment dramatique dans cet étrange dialogue, où le ciel et l'enfer, forcés, pour ainsi dire, d'exister un moment à côté l'un de l'autre, de suspendre leurs hostilités, de concourir au même but, se dédommagent d'une aussi pénible contrainte par un assaut d'ironie amère si profondément empreint de leur insurmontable antipathie. C'est une très belle idée, imparfaitement esquissée, il est vrai, par l'auteur espagnol, que de montrer la simplicité d'une ame ferme, pure et religieuse, luttant contre toutes les ressources du génie infernal et le déconcertant même quelquefois par la seule force de la vertu et de la vérité. Ce qui, dans le texte, ajoute encore à l'effet de cette scène, mais ce que nous n'avons pu transporter dans la traduction, c'est que les deux interlocuteurs ne se parlent qu'à la troisième personne. Cette forme, autorisée par le génie de la langue espagnole, donne à leur entretien une teinte vague et mystérieuse parfaitement appropriée au sujet.

Cependant Lucifer, en raffermissant le courage des religieux, en leur élevant un nouveau couvent, en réchauffant la ferveur du peuple de Lucques, n'a accompli qu'une partie de sa tâche. Nous avons vu que saint Michel lui a aussi prescrit de travailler à convertir le mauvais riche Ludovic. Mais ici tous ses efforts échouent contre l'avarice de cet homme pervers, contre son impiété, et surtout contre la haine particulière qu'il porte à l'ordre de saint François. L'éloquence du démon réussit bien à le troubler, à l'effrayer, à le remplir d'une sorte de respect dont il ne sait comment se rendre compte; mais rien ne peut le déterminer à se départir de la moindre parcelle de son immense fortune.

Ludovic vient de se marier. Sa jeune femme Octavie, douce, charmante, pieuse, forme avec lui le contraste le plus parfait. Avant d'épouser Ludovic, elle avait donné son cœur à un homme plus digne d'elle. Forcée de renoncer à son amant, elle se consacre désormais tout entière à l'indigne époux que ses parens l'ont forcée d'accepter; elle ne se permet ni un regret ni un souvenir. Néanmoins, la jalousie de Ludovic ne tarde pas à s'éveiller, et dans son emportement il se résout à donner la mort à la malheureuse Octavie. Avertie par plusieurs indices du sort qu'il lui prépare, elle se refuse à fuir, elle croirait se rendre coupable. Le scélérat l'attire dans un lieu écarté où il espère pouvoir cacher son crime. Il la frappe d'un coup de poignard; elle tombe en invoquant le nom de la Vierge. Lucifer, qui avait ordre de la sauver, mais qui n'a pu y parvenir, est auprès d'elle; il reconnaît bientôt qu'un prodige va s'opérer. « Elle est morte, et cependant, dit-il, son ame n'est ni montée au ciel ni descendue dans l'enfer, et elle n'est pas non plus entrée dans le purgatoire. » Tout à coup, au son d'une musique céleste, la Vierge apparaît au milieu d'un chœur d'anges. Elle s'approche d'Octavie et la touche de ses mains. Le seul Lucifer a aperçu la reine des cieux, invisible pour les yeux mortels. A l'aspect de sa plus puissante ennemie, de celle qui a brisé son empire, de douloureux souvenirs s'agitent en lui, il sent plus vivement les angoisses du désespoir éternel,

et pourtant, subjugué par une puissance surnaturelle, il se prosterne, il gémit de ne pouvoir s'associer au culte que l'univers rend à la mère de Dieu, il célèbre comme involontairement ses perfections infinies, sa puissance illimitée, les récompenses qu'elle accorde à ceux qui lui ont voué une dévotion particulière. Ses transports, le tremblement qui l'agite, le feu qui sort de ses yeux, les paroles entrecoupées qui s'échappent de sa bouche, étonnent et épouvantent un moine présent à cette scène, mais pour qui l'apparition céleste est restée non avenue. Le miracle est enfin accompli, la Vierge s'éloigne, et Octavie ressuscite.

Irrité, mais non persuadé par ce miracle, Ludovic persiste dans son impiété. Vainement Lucifer tente un dernier effort pour le convertir, vainement il lui annonce la mort qui le menace, la damnation qui doit la suivre et qu'une aumône faite à saint François peut détourner. Ludovic, averti qu'il n'a plus qu'un moment pour se repentir, brave encore la puissance divine. Au signal enfin donné par saint Michel, Lucifer s'empare de sa proie, et Ludovic disparaît au milieu des flammes. Le démon croit avoir accompli toute sa mission, déjà il vient rejeter le froc qui pèse tant à son orgueil; mais saint Michel lui déclare qu'il lui reste encore à faire restituer aux pauvres tout ce que leur a dérobé le scélérat qui vient de périr. Pour exécuter ce nouvel ordre, Lucifer appelle Astaroth, un de ses lieutenans. Ce dernier prend la figure de Ludovic, fait convoquer tous ceux qui ont à se plaindre de ses spoliations et leur partage ses richesses. Lorsque cette œuvre de réparation est terminée, Lucifer, dépouillant enfin le costume monacal, raconte en peu de mots, au peuple accouru de toutes parts sur le bruit de la prétendue conversion de Ludovic, les étranges évènemens qui viennent de se passer. « Demain, dit-il, le père gardien, qui a tout vu, à qui Dieu a tout révélé, vous donnera, dans un sermon, des explications plus complètes. Et maintenant, François, la trève est expirée entre tes enfans et moi. Je redeviens ton plus grand ennemi. Veille sur eux. Puisqu'il ne m'est pas permis de les priver de leur subsistance, c'est en attaquant leur vertu que je satisferai ma haine. »

Ainsi se termine *le Diable prédicateur*. Nous ne donnerions pas de cette comédie une idée complète si nous n'ajoutions que l'auteur, fidèle à la mode de son temps, a mis au nombre des personnages un *gracioso* qui occupe même dans la pièce une place très considérable. C'est un frère lai, poltron, menteur et surtout gourmand, que Lucifer s'amuse à tourmenter dans ses momens de loisir. La grossière et joviale sensualité du frère Antolin, son ignorance, l'impossibilité où il est de s'élever à aucun sentiment exalté, à aucune pensée de dévouement et de sacrifice, forment avec la nature du sujet un contraste qui n'est pas dépourvu d'art, et qui d'ailleurs produit des effets d'un très bon comique.

En faisant la part des idées religieuses du temps, reproduites par le poète avec une force de vérité qui nous transporte en quelque sorte au milieu de son siècle, il est impossible de ne pas reconnaître dans l'ensemble de cette

composition un caractère de grandeur et d'originalité qui en explique le long succès. C'est incontestablement une conception neuve et forte que la position de Lucifer, condamné à travailler contre lui-même, à faire usage pour sauver les hommes des puissantes facultés qu'il emploie d'ordinaire à les perdre, gémissant de ses propres succès et y trouvant la plus cruelle de ses tortures. Nous avons déjà dit ce que nous trouvions d'imposant dans le rôle du père gardien. La pureté vraiment céleste de la malheureuse épouse de Ludovic, l'angélique douceur de sa piété, jettent au milieu de ces sévères créations un charme tout particulier et d'une nature assez rare sur la scène espagnole.

Rien, peut-être, ne prouve mieux le changement qui, quoi qu'on ait pu dire, s'est depuis long-temps déjà effectué dans la maniere de penser des Espagnols, que ce qui est arrivé au *Diable prédicateur*. Cette pièce qui, au XVIIe siècle, et pendant une grande partie du XVIIIe, était pour les fidèles une œuvre d'édification, un moyen de ranimer leur dévotion, qui, lorsqu'on la remettait à la scène, tenait lieu, pour ainsi dire, d'un sermon en faveur de l'ordre des franciscains et d'un panégyrique de leur saint fondateur, avait fini par affecter les esprits d'une tout autre façon. L'autorité, s'apercevant qu'elle jetait du ridicule sur les ordres religieux, en avait défendu la représentation, au moins dans la capitale. Lorsque la révolution de 1820 vint briser l'autorité de la censure et proclamer la liberté absolue du théâtre, je me trouvais à Madrid; je vis représenter *le Diable prédicateur* en présence d'un public nombreux, dont les démonstrations n'étaient pas très différentes de ce qu'eussent été celles d'un parterre parisien du second ou du troisième ordre. Évidemment il ne saisissait pas le côté vraiment dramatique de ce qu'il avait sous les yeux, il ne voyait que la bizarrerie des préjugés et des habitudes de la vie monacale, il en riait; le véritable héros de cette comédie, c'était pour lui le frère Antolin, et elle se résumait presque à ses yeux dans la guerre burlesque déclarée par le démon à la gourmandise de ce facétieux personnage. Nous aimons mieux, à tout prendre, le public qui dans un autre temps s'associait à l'enthousiasme du poète en faveur de saint François et de ses disciples, sympathisait avec le père gardien, s'indignait contre la dureté de cœur de l'impie Ludovic, et sortait du théâtre l'ame remplie d'une pieuse terreur. Il pouvait n'être pas plus éclairé que le public d'aujourd'hui, mais il y avait certainement en lui plus d'imagination, plus d'aptitude aux émotions fortes et élevées.

Il est presque superflu d'ajouter que le discrédit qui avait ainsi frappé, dès le siècle dernier, *le Diable prédicateur,* avait atteint plus complètement encore, et d'ailleurs à plus juste titre, cette multitude de drames religieux dans lesquels des extravagances bien autrement choquantes n'étaient pas toujours compensées par d'aussi heureuses inspirations. Lors même que l'affaiblissement du fanatisme, ou, si l'on veut, les premières lueurs de l'esprit philosophique, n'eussent pas banni de la scène ces productions jadis si admirées, le changement qui s'était opéré dans le goût littéraire de la nation eût suffi pour

les en exclure. Elles ne pouvaient manquer de tomber dans l'obscurité où disparurent indistinctement toutes celles des anciennes comédies qui, jugées par la nouvelle école d'après la rigueur des règles classiques, ne furent pas trouvées conformes à un système que leurs auteurs n'avaient pas connu ou n'avaient pas voulu suivre. Sur ce point plus que sur tous les autres, la réaction fut rigoureuse jusqu'à l'injustice, parce que les Espagnols, en proscrivant ces objets de la pieuse admiration de leurs ancêtres, ne croyaient pas seulement faire preuve d'un goût plus pur, mais aussi d'un esprit plus éclairé, d'une raison dégagée enfin des préjugés superstitieux du moyen-âge. Pour être en mesure d'apprécier avec équité ce qu'il y a de beau, de noble, de partiellement vrai dans certaines erreurs, pour avoir la force de rendre hommage aux bons côtés d'un système justement condamné dans son ensemble, il faut avoir si complètement dissipé ces erreurs, si radicalement renversé ce système, que le retour n'en soit plus possible; il faut même que depuis la victoire il se soit écoulé assez de temps pour calmer l'irritation de la lutte et pour rendre aux esprits la sécurité et le calme, indispensables conditions de l'impartialité. Les Espagnols de la fin du dernier siècle n'en étaient pas encore là, à beaucoup près, en ce qui se rapporte aux principes d'exagération et d'intolérance religieuses. Aujourd'hui même, malgré les pas immenses que la Péninsule a faits depuis trente années, les souvenirs de l'inquisition ne sont pas assez affaiblis pour que les hommes qui, il y a vingt ans, tremblaient encore, sinon devant ses bûchers, du moins devant ses cachots, puissent entendre, sans une irritation à laquelle se mêle peut-être un reste d'effroi, la reproduction même la plus brillante et la plus poétique de ses odieuses maximes. L'éclectisme moderne, qui consiste à chercher dans le mal le peu de bien qui s'y trouve mêlé, et à l'en dégager en l'exagérant outre mesure, cette qualité ou cette maladie des intelligences blasées, dont l'Europe presque entière est aujourd'hui plus ou moins affectée, n'est pas encore, on le comprend sans peine, à la portée de l'Espagne. Les passions et les souffrances y sont trop vives pour se prêter à de pareils jeux. Nous ne nous étendrons pas plus longuement sur une idée dont les développemens nous entraîneraient trop loin. Il nous suffira, pour la rattacher au sujet qui nous occupe, de faire remarquer qu'elle explique ce qu'il y a d'excessif dans la défaveur où sont tombés, en Espagne, ces mêmes drames religieux dont la méditative et paisible Allemagne se plaît à exalter la sublimité parfois imaginaire.

LOUIS DE VIEL-CASTEL.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 juillet 1840.

Nos prévisions se sont réalisées. La chambre des pairs a adopté à d'imposantes majorités tous les projets de loi d'intérêt matériel que le gouvernement lui avait présentés. Qu'on ne dise pas que la chambre a cédé à une sorte de contrainte; la discussion du projet de loi sur l'organisation du tribunal de la Seine répond à tout, et rend témoignage de l'indépendance de la pairie et de sa juste confiance dans ses forces et dans son droit. A une époque si avancée de la session, la chambre, composée en grande partie d'hommes que leurs fonctions, leurs occupations, leurs habitudes ou leurs goûts appelaient hors de Paris, la chambre, dis-je, a discuté ce projet de loi comme elle aurait pu le faire les premiers jours de l'année. Elle a mis trois séances à faire ce qu'une chambre impatiente et ennuyée aurait accepté ou rejeté au bout d'une heure. Cette belle et forte discussion n'a pas, malgré quelques répétitions et quelques longueurs inévitables, été troublée un instant par des marques d'impatience et d'inattention. Cependant la question était une de ces questions qu'on appelle *spéciales*, un débat de magistrats et de publicistes. Disons-le : il est impossible de ne pas être saisi de respect en voyant ces soldats, ces marins, ces hommes illustres, accoutumés aux grandes choses, à une vie d'action, à des résolutions rapides, décisives, se livrer pendant trois jours, au milieu de l'été, avec une attention religieuse, à l'examen de cette question : Y aura-t-il un noviciat auprès du tribunal de la Seine? La chambre a rejeté et le projet de la commission et celui du gouvernement, un seul article excepté. On se tromperait si l'on cherchait à voir dans ce rejet un vote politique. La question était grave, compliquée, difficile. La chambre a pensé que la mesure n'était pas urgente, et que la question méritait d'être remise à l'étude et mieux élaborée.

Le vote de la loi sur les paquebots transatlantiques a été remarquable par l'absence complète de boules noires dans l'urne du scrutin. Il n'y avait pas même les quatre ou cinq boules noires qui paraissent l'accompagnement obligé

de toute résolution législative. Il ne s'est pas trouvé dans la chambre, dans aucune des nuances politiques qui s'y dessinent, un membre qui ait pu imaginer de s'opposer à cette grande mesure. C'est qu'il y avait au fond de ce vote une question de puissance et d'avenir pour le pays. C'est qu'en établissant sur une grande échelle des relations régulières avec le Nouveau-Monde, au moyen de la vapeur, la France prouvait qu'elle aussi voulait être une puissance maritime et commerciale de premier ordre, convaincue que dorénavant, à mesure que les communications maritimes rapprocheront d'une manière de plus en plus prodigieuse les diverses parties du globe, toute nation qui ne pourrait pas partager l'empire des mers et participer par les richesses de son sol et les produits de son industrie au développement de l'échange international, tomberait infailliblement au second rang.

Aujourd'hui, l'impulsion est donnée sur tous les points, dans nos ports comme dans nos ateliers, pour notre commerce intérieur comme pour nos relations étrangères. Tandis que dans nos chantiers se préparent à la hâte ces vaisseaux que la vapeur transportera rapidement aux parages transatlantiques, nos chemins de fer s'étendront sur des lignes considérables; ils ne s'associeront plus seulement aux délassemens et aux plaisirs des habitans de la capitale et de la banlieue; ils s'associeront au commerce national, et ils en développeront la puissance.

Le chemin de Paris à Orléans commence à tisser ce grand lien qui doit rapprocher de plus en plus le midi et le nord de la France, les pénétrer, pour ainsi dire, l'un de l'autre. Lorsque nous pourrons atteindre Bordeaux dans vingt heures, et Bayonne dans trente, les cimes des Pyrénées s'abaisseront devant notre commerce et notre politique plus qu'elles ne l'ont fait devant le génie de Louis XIV et les armes de Napoléon.

Les lois votées ne sont que le commencement d'un grand travail national; elles seraient la cause d'une dépense hors de proportion avec le résultat, si elles n'étaient pas suivies d'autres projets et d'entreprises nouvelles. Le chemin d'Orléans serait comme la culée d'un pont non achevé, et ceux de Rouen, de Lille, de Strasbourg, pourraient, s'ils n'étaient promptement rattachés à nos ports de l'Océan, devenir funestes à notre commerce maritime au profit des ports de l'Escaut et de la Hollande.

Le Hâvre et Dunkerque attendent avec une juste impatience les projets que le gouvernement doit élaborer pour compléter le système de nos communications à vapeur, système où ces ports doivent figurer comme des points culminans, ou, à mieux dire, comme des planètes principales, ralliées au point central qui est Paris.

Le moment est d'autant plus opportun que les capitaux anglais, frappés des avantages que nos chemins de fer peuvent offrir, se montrent disposés à franchir la Manche et à venir en aide aux capitalistes français. Ce concours nous mettra à même d'entreprendre de grandes choses sans détourner une portion de notre capital des emplois qu'il a déjà obtenus, sans rien enlever en particulier à l'agriculture, qui est loin d'avoir trouvé toutes les ressources dont elle

aurait besoin. Ce n'est pas un des moindres services qu'aura rendus à son pays M. Guizot dans la haute position qu'il occupe à Londres, que d'avoir puissamment contribué à décider le concours des capitalistes anglais dans nos entreprises de chemins de fer.

Nul doute pour nous que le ministère va mettre à profit l'intervalle des sessions pour achever l'étude de ces grandes questions d'intérêt matériel et préparer les projets que les chambres devront discuter à la prochaine session. Lorsqu'on songe à tout ce qu'il a fait depuis son entrée aux affaires, il y aurait parti pris et mauvaise grace à vouloir douter de l'activité et de la résolution du cabinet pour tous les projets que réclame encore l'intérêt national.

D'ailleurs, la présentation de ces projets est la meilleure réponse qu'il puisse faire à toutes les attaques dont il est l'objet. Les petites passions, qui ne cessent de s'agiter, se calmeront en présence du pays satisfait et des chambres promptement saisies et tout occupées de questions si importantes pour la prospérité générale et la grandeur de la France.

Au fond il n'y a aujourd'hui, chez les hommes qui n'appartiennent point aux opinions extrêmes, ni colères sérieuses ni antipathies profondes. Tels qui se détestaient hier s'embrassent aujourd'hui, le contraire arrivera peut-être demain. Il est des natures élevées qui s'affligent de ces liaisons comme de ces inimitiés improvisées. La vérité est que toutes les opinions qui sont ou qui aspirent sérieusement aux affaires sont les mêmes au fond; il serait difficile de signaler, nous ne disons pas les différences, mais les nuances qui les séparent. On change d'amis ou d'adversaires politiques précisément parce que ces changemens n'impliquent ni changement d'opinion ni changement de parti. Un 221 se rapproche du 1er mars sans rien abandonnerer de ses idées, et le 15 avril pourrait toucher la main au 12 mai sans lui imposer d'abjuration. C'est que tous veulent, et veulent franchement, la monarchie, la dynastie, la charte; c'est que nul ne veut des réformes précipitées, exagérées, révolutionnaires; c'est que nul n'entend mettre un *veto* absolu aux améliorations prudentes, successives, proportionnées à l'état réel du pays; c'est, en un mot, que si l'on peut différer sur quelque moyen, on ne diffère point sur le but; c'est que tout se réduit, en dernière analyse, à une question d'habileté, de bonne fortune, de situation politique, et nullement à une question de principes.

Les questions de principes donnent seules naissance à des partis opposés. Tant que des hommes politiques n'ont pas une formule à eux, un *credo* propre, clair, explicite, ils ne forment pas un parti séparé : ils ne sont qu'une fraction, une nuance d'un autre parti; quelles que soient leurs querelles personnelles, ils ne peuvent se détacher définitivement du tout auquel ils appartiennent. Le 13 mars, le 11 octobre, c'est là un drapeau qu'on n'abandonne pas, quelle que soit la main qui l'élève. Seulement le nombre de ceux qui le suivent doit grossir, aujourd'hui que d'heureuses circonstances, que l'affermissement comme la modération de notre monarchie constitutionnelle permettent de faire de ce drapeau un signe de réconciliation et de paix, plutôt qu'un étendart de combats, aujourd'hui que même les amis ombrageux de la liberté

garantie par la charte sont convaincus que nul ne songe à lui contester ses droits, et que les mots de transaction, de conciliation, de conciliation équitable, honorable, n'expriment pas des faits impossibles.

Deux évènemens ont signalé cette quinzaine. L'un est accompli, l'autre ne tardera pas à l'être. Nous voulons parler de l'arrangement conclu, sous la médiation de la France, entre l'Angleterre et Naples, et de la pacification de l'Espagne.

Notre intervention dans la querelle de l'Angleterre avec Naples est un évènement notable. Non-seulement il témoigne de l'intimité de nos liaisons politiques avec l'Angleterre, et de l'importance que notre allié y attache, mais il fait sentir l'influence française, et honore le nom de la France dans la péninsule italienne. Il doit produire des effets plus durables que la prise d'Ancône, coup de main hardi, mais dont les conséquences politiques s'affaiblissaient nécessairement de jour en jour. Dans la situation politique que les traités de 1815 avaient faite à l'Europe, la médiation entre l'Angleterre et Naples aurait été dévolue à l'Autriche, qui évidemment avait voulu se réserver la haute-main sur toutes les parties de l'Italie qu'elle n'avait pas réunies à ses états, à l'Autriche, qui à deux reprises n'avait pas hésité à envahir ceux des états italiens qui avaient tenté de se reconstituer selon les idées modernes. Notre royauté de juillet a su, sans se départir de son système, sans altérer ses relations amicales avec les autres puissances, reprendre en Italie le rôle qui lui appartient, et en prévenant une lutte entre Naples et l'Angleterre, une lutte qui pouvait avoir de singulières conséquences, elle a montré à l'Europe qu'elle sait concilier ce qu'elle doit à la dignité, à la grandeur et aux intérêts de la France, avec le respect des traités et le maintien de la paix européenne. Tout en faisant cesser son grave différend avec l'Angleterre, le royaume de Naples établira des relations commerciales plus régulières et plus intimes avec la France. La navigation à vapeur rapprochera de plus en plus le golfe de Naples du golfe de Lyon, et un commerce, que le monopole n'entravera plus, resserrera les liens qui unissent les deux pays. Naples, par ses institutions, ses lois, son administration, est l'image vivante, si ce n'est de la France d'aujourd'hui, du moins de la France impériale.

Mais si les résultats de la médiation sont à la fois utiles et également honorables pour l'Angleterre, pour le royaume de Naples, pour la France, toujours est-il que ces résultats n'étaient pas faciles à obtenir. Il n'est pas facile d'être médiateur impartial, équitable, entre deux puissances si inégales, entre le fort et le faible, lorsque le premier se croit profondément blessé dans ses droits, lorsque le second a le juste sentiment que sa faiblesse elle-même doit le rendre d'autant plus délicat sur la question d'honneur et de dignité, que sa condescendance pourrait être interprétée comme un acte de soumission.

M. Thiers a prouvé qu'il n'est pas moins habile dans le cabinet qu'à la tribune. Tous les intérêts légitimes ont été conciliés, toutes les convenances ont été respectées dans le *conclusum* accepté par les plénipotentiaires anglais et napolitain.

Sans entrer dans la question délicate et irritante de savoir si, par l'établissement du monopole des soufres, un traité avait été violé, on a pu reconnaître sans inconvénient pour personne que le monopole n'avait été employé par la cour de Naples que comme un moyen d'imposer les soufres et d'en soumettre l'exploitation à certains règlemens de police. C'est là un but que le gouvernement de Naples, comme toute puissance indépendante et souveraine, a le droit d'atteindre. Mais le monopole n'est ni le seul, ni le meilleur moyen qu'on puisse employer à cet effet. Ainsi le gouvernement de Naples peut résilier le contrat passé avec la compagnie Taix sans diminuer ses droits d'état souverain, et l'Angleterre, satisfaite de la suppression du monopole et de l'assurance qu'il ne sera pas rétabli sous d'autres formes et d'autres noms, n'avait plus d'intérêt à voir qualifier d'une manière quelconque le fait du gouvernement napolitain.

Restait une question non moins délicate et fort grave d'ailleurs au point de vue des intérêts matériels : c'était la question des réclamations élevées par ceux des sujets anglais qui prétendaient avoir éprouvé des dommages par suite du monopole.

Il y avait là une double difficulté. Quel serait le juge de ces réclamations? Sur quelles bases établirait-il son jugement? Il est facile de comprendre que si l'équité la plus éclairée et la plus ferme n'eût pas présidé à la solution de ces deux questions, le gouvernement napolitain eût pu se trouver exposé à des demandes exorbitantes, à des réclamations sans fin.

L'intervention de la France a coupé court à ces difficultés. Le médiateur a proposé un arrangement que ne pouvait refuser l'équité bienveillante du roi de Naples envers les personnes qui avaient souffert du monopole. L'Angleterre s'est empressée d'adhérer aux propositions de la France.

Il n'y aura lieu à indemnité que pour ceux des sujets anglais qui prouveraient qu'ayant passé des marchés à livrer avant l'établissement du monopole, ils ont été mis hors d'état de tenir leurs engagemens, pour ceux qui, étant propriétaires et fermiers de mines, n'auraient pu extraire ou exporter les soufres que le montant de leur capital d'exploitatien leur permettait d'obtenir; enfin, pour ceux qui prouveraient avoir souffert des pertes appréciables et certaines pour n'avoir pu exporter, ou pour ne l'avoir pu qu'à des conditions plus onéreuses, les soufres qu'ils avaient achetés avant le monopole.

Ces trois catégories de réclamations seront jugées et liquidées par une commission *ad hoc,* siégeant à Naples. Elle sera composée de deux commissaires anglais, de deux commissaires napolitains, et d'un commissaire français, faisant fonctions de surarbitre et désigné d'avance par le gouvernement français.

Il serait difficile d'imaginer un accommodement plus équitable et qui pût davantage rassurer le gouvernement napolitain contre toute demande exagérée.

L'insurrection carliste en Espagne est aux abois. Privée de ses chefs, du comte d'Espagne, de Segarra, de Balmaseda, de Cabrera, réduite à quelques bandes de Catalogne, elle dégénérera bientôt en un brigandage local qu'aucune

pensée politique ne relèvera, et dont la répression n'appartiendra plus qu'à la maréchaussée et aux tribunaux.

Notre gouvernement n'a pas hésité un instant sur le sort des chefs carlistes qui ont cherché un asile sur le territoire français. Quelles que soient les atrocités qu'on leur reproche, le gouvernement ne devait pas livrer des hommes que la politique avait égarés, mais il ne pouvait pas non plus leur laisser une liberté dont, par leurs antécédens, ils n'auraient pas tardé à abuser, en recommençant la guerre civile. La France doit leur être un lieu d'asile, mais non un abri pour se reformer impunément et se préparer à de nouvelles et sanglantes attaques contre les institutions de leur pays, la sûreté de notre allié, les intérêts de notre commerce et de notre politique.

Nous devons les regarder comme des prisonniers de guerre que nous ne consentirons à relâcher que le jour où une paix bien affermie leur aura enlevé toute chance probable d'agiter l'Espagne et de nous exposer à de nouvelles pertes et à de nouvelles dépenses.

Le motif de la révocation de l'amiral Baudin, que le gouvernement n'a prononcée qu'avec un grand sentiment de peine, est complètement étranger à l'expédition de la Plata. Tout ce qu'on a dit à cet égard est inexact.

L'expédition reste ce qu'elle devait être, quant à son but et quant à ses moyens. Rien n'est changé; nous l'affirmons. C'est avec le ministre de la marine, avec le président du conseil et avec l'amiral Baudin que tous les détails de l'expédition ont été réglés; ils ont été ensuite présentés au conseil et approuvés.

Il avait été résolu que l'amiral commandant réunirait les pouvoirs diplomatiques et militaires, que la force en matelots serait près du double de celle qu'avait eue l'amiral Leblanc, que le matériel serait considérablement accru, que des bâtimens à vapeur seraient ajoutés aux nombreux bâtimens à voile dont se compose la flotte française; qu'en un mot, on mettrait le nouveau chef en mesure d'appuyer les négociations par une force imposante. Si les négociations ne réussissaient pas, si une expédition maritime appuyant nos alliés américains était reconnue insuffisante, l'amiral devait s'en expliquer et faire connaître ses vues au gouvernement.

On prétend que l'amiral Baudin a demandé des troupes de débarquement qui lui ont été refusées : c'est là une erreur.

Un moment il a été question de remplacer quinze cents matelots qui étaient nécessaires pour compléter l'armement de la Plata par quinze cents soldats de l'infanterie de marine. C'est le ministre de la marine qui avait spontanément proposé cela, parce que les quinze cents soldats, étant tout organisés, devaient être plus tôt prêts que les quinze cents matelots. Depuis on a trouvé le moyen de prendre ces quinze cents matelots dans l'escadre de réserve, où ils seront remplacés sous deux mois par l'inscription maritime, et l'armement est resté ce qu'il devait être.

M. Baudin avait accepté tout cela. Il était parti pour Cherbourg; il avait arboré son pavillon à bord de la frégate *la Gloire*.

Voici ce qui s'est passé depuis, et ce que nous racontons à regret. M. l'amiral Baudin avait demandé le déplacement d'un consul et la nomination à sa place d'un autre consul, tous deux résidant dans les mers du Mexique, et par conséquent fort étrangers aux affaires de la Plata. Le président du conseil avait refusé tout ce qui pouvait ressembler à des conditions imposées au gouvernement; mais, après examen des faits, il avait reconnu que, dans l'intérêt du service, et en exécution du budget que les chambres viennent de voter, des nominations et des mutations dans le personnel consulaire pouvaient et devaient être faites. Il attendait, pour exécuter ces mouvemens, le vote du budget, lorsqu'il a reçu de Cherbourg, de l'amiral Baudin, la déclaration que si, sous trois jours, tel consul n'était pas nommé, tel autre révoqué, l'amiral donnerait sa démission. C'est à cette singulière sommation que le gouvernement a répondu en retirant à l'amiral son commandement. Il faut ajouter qu'avant cette mesure de rigueur il avait été écrit à M. Baudin des lettres pour lui faire sentir son erreur et le rappeler à la subordination de laquelle un officier ne doit jamais sortir.

Nous racontons ces faits uniquement pour réfuter les erreurs répandues par quelques journaux. L'amiral Baudin est un brave officier dont les services sont regrettables. Il s'est trompé, il le reconnaîtra lui-même. Mais il ne faut pas que le tort d'un officier soit une occasion d'accusations injustes contre le gouvernement.

L'amiral Makau, qui remplace l'amiral Baudin, est un officier plein de capacité et d'énergie qui a fait ses preuves en plus d'une occasion. Il est digne en tout point du commandement qui lui est confié.

— L'Académie des Sciences a tenu le 13 juillet sa séance annuelle, et, cette fois, nous aimons à en faire la remarque, cette solennité a eu lieu à l'époque fixée par l'usage et les règlemens. Le public a écouté avec un intérêt soutenu et une curiosité particulière une notice sur M. Frédéric Cuvier, lue par M. Flourens. Cet éloge est le premier que le secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences ait eu occasion de prononcer depuis son élection à l'Académie Française. C'était donc comme un premier et piquant essai de son prochain discours de réception. Pour être juste envers le savant naturaliste, nous devons dire que ce morceau, bien composé, est écrit dans un ton et dans des proportions parfaitement convenables. La clarté, la précision, la finesse du style, qui sont les véritables qualités du genre, attestent un écrivain délicat et exercé. Plusieurs morceaux ingénieusement pensés et écrits, un, entre autres, sur les limites de l'instinct et de l'intelligence dans les animaux, ont captivé à un haut degré l'attention de l'auditoire. M. Becquerel avait commencé la séance par la lecture d'un mémoire sur plusieurs applications nouvelles de l'électricité aux arts et à l'industrie, particulièrement sur la substitution de l'électricité aux procédés anciens dans l'exploitation des mines et la séparation des métaux. M. Becquerel a su mettre avec beaucoup d'art ces importans résultats de la science, dont quelques-uns lui appartiennent, à la portée des auditeurs. En

somme, cette séance, grave et fort courte, ce qui est aussi un éloge, soit dit sans épigramme, nous a paru répondre à ce qu'on est en droit d'attendre d'un corps savant, dans les rares occasions où il se met en communication familière avec le public.

Une autre section de l'Institut, l'Académie des inscriptions et belles-lettres, privée, par la mort de M. Daunou, de son illustre et bien regrettable secrétaire perpétuel, travaille, dit-on, en ce moment, à lui donner un successeur. Nous ne sommes, ni ne voulons être initiés aux secrets du conclave. Toutefois, nous entendons dire que l'enfantement est laborieux. Nous le comprenons : ce n'est pas chose facile que de trouver une main capable de tenir la plume si exercée, si sage et si sûre, qui traçait naguère l'éloge du grand orientaliste Sylvestre de Sacy, près de soixante ans après avoir écrit l'éloge de Boileau. L'Académie des inscriptions, en désignant un de ses membres pour lui servir d'organe habituel auprès du public, n'oubliera pas, sans doute, qu'au dehors on ne juge guère les sociétés savantes que sur le mérite de leur principal interprète. Les diverses classes de l'Institut l'ont bien senti. Les sciences mathématiques et physiques, les beaux-arts, la littérature, les sciences morales, se sont fait représenter par les hommes les plus éminens qu'ils pussent choisir, par MM. Villemain, Mignet, Raoul-Rochette, Arago, Flourens. Il est naturel que l'Académie des Inscriptions tâche de ne pas rester en arrière de tels choix, et veuille se personnifier dans ce qu'il y a de plus habile au milieu d'elle. Nous souhaitons particulièrement que, puisqu'il s'agit surtout d'écrire, elle songe qu'il pourrait être bon de faire choix d'un écrivain.

— La *Revue des deux Mondes* a été, depuis quelque temps, l'objet d'assez grossières attaques, auxquelles nous ne voulons pas donner, en y répondant, une importance qu'elles n'ont pas. On nous accuse, d'une part, de nier les talens reconnus, et, d'autre part, d'étouffer les talens naissans. Ce serait presque odieux si c'était moins ridicule. Ceux qui nous accusent savent très bien ce qui en est, et combien il serait facile de leur donner, sans se fâcher, une leçon sévère qu'ils méritent; mais ils savent aussi qu'une réponse amène une réplique, et cela s'appellerait, pour eux, une polémique de journaux. On a donc compté sur notre silence, et l'on ne s'est pas trompé tout-à-fait. Il est aisé de calculer jusqu'à quel point l'impunité prévue peut inspirer une certaine audace. Cependant, comme ces attaques, d'abord obscures, ont été répétées par une feuille quotidienne, il est juste que ceux de nos lecteurs à qui cette feuille aura pu tomber sous la main, sachent quel est le motif de ces accusations, et le cas qu'ils en doivent faire.

« Vouloir être imprimé dans la *Revue*, et ne pas l'être. » *To be or not be*, comme dit Hamlet, voilà toute la question. De là, les récriminations, colères, injures, etc.

C'est une chose assez triste à dire, et un homme de bon sens aura peine à croire qu'une pareille folie puisse être réelle; elle existe pourtant, et les reproches qu'on nous fait n'ont pas d'autre cause. Ils nous sont adressés par des

gens qui voudraient acquérir un nom à tout prix, et qui nous posent, pour ainsi dire, le pistolet sur la gorge, en nous disant : la bourse, la gloire, ou la vie! Aujourd'hui que la presse a de si nombreux organes, et que les moyens de publication sont si répandus, il semblerait qu'on ne fît pas grand tort à un auteur en lui rendant poliment son œuvre et en lui conseillant d'aller chez le voisin; mais il n'en est rien. La *Revue des deux Mondes* a été baptisée du nom d'*arche sainte*, et, bon gré mal gré, on veut y entrer. L'ancien cénacle, tant envié, a été attaqué avec plus de force, mais avec moins de violence. Il y aurait de quoi nous rendre fiers, si les assiégeans étaient plus redoutables, et si tel d'entre nous ne se souvenait pas que le gardien de la citadelle, au moment même où il venait de fermer sa porte à un visiteur presque illustre, frappait à celle d'un poète presque inconnu, qui, en quatre ans, avait fait six mille vers et gagné 500 francs.

Quoi qu'il en soit, nous espérons que le public, en lisant les articles de nos récens adversaires, comprendra facilement les raisons qui nous empêchent d'insérer tout ce qu'on nous présente. Nous espérons aussi que cette colère maladive s'apaisera; peut-être cette triste chose est-elle plus à plaindre encore qu'à blâmer, car elle naît ou de la pauvreté, qui est respectable, ou de l'ambition, qui veut l'être. On cherche un peu de fortune ou un peu de bruit; on voudrait bien faire, et l'on ne sait que faire. L'encre et le papier sont les moins coûteux de tous les outils; on se fait littérateur aujourd'hui comme autrefois abbé ou chevalier, à sa guise; on écrit et on veut être lu, et, pour être lu, être imprimé : tout cela n'a rien que de naturel, mais il ne faut pas aller trop loin.

— Sous le titre d'*Études sur les Réformateurs contemporains, ou Socialistes modernes*, M. Louis Reybaud vient de publier l'ensemble de ses travaux sur *Saint-Simon*, *Charles Fourier* et *Robert Owen*, travaux dont les lecteurs de la *Revue* ont pu apprécier l'intérêt et la portée. Des conclusions toutes nouvelles et des aperçus érudits sur les origines et la filiation de ces utopies complètent le livre et lui donnent un bel intérêt d'ensemble. Dans un moment où ces doctrines aventureuses cherchent à attirer sur elles l'attention du public, il est utile de savoir comment elles ont été appréciées par une critique sage et judicieuse. Nous reviendrons sur cet ouvrage, qui au mérite de l'exécution unit le mérite des tendances.

V. DE MARS.